

KATIE BOULET

COMMERCE DU THÉ SINO-BRITANNIQUE (1784-1850) :
LA CHUTE DU MONOPOLE CHINOIS

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en histoire
pour l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

2009

Résumé

Ce mémoire de maîtrise se propose de comprendre le phénomène de la perte du monopole chinois sur le commerce du thé au milieu du XIX^e siècle, dans le cadre des échanges commerciaux entre la Chine et l'Angleterre entre 1784 et 1850. Dans cette perspective, la démonstration se divise en deux principales parties : les causes et les stratégies. Ainsi, la première partie est consacrée à l'explication des éléments déterminants dans l'apparition chez les Britanniques d'une volonté à ébrécher le commerce monopolistique du thé des Chinois ; la transformation du thé en marqueur identitaire pour la société britannique au XVIII^e siècle et le contexte des échanges commerciaux sino-britanniques perçus par l'Angleterre comme étant particulièrement contraignants. Puis, la seconde partie se concentre sur les principales stratégies des Britanniques liées à la chute du monopole chinois ; les liens entre le commerce du thé et l'Ambassade Macartney, la Guerre de l'Opium et le traité de Nankin, et l'expédition de Robert Fortune dans les territoires de la Chine interdits aux étrangers afin de découvrir les secrets de la culture et de la préparation du thé des Chinois.

Table des Matières

Introduction	4
<i>Historiographie</i>	7
<i>Sources et Méthodologie</i>	11
<i>Plan</i>	17
Partie 1 : Le thé en Grande-Bretagne : aliment, marqueur identitaire et objet d'échange	19
1. Thé et nation britannique ; les Anglais buveurs de thé.	20
1.1. Le thé, un marqueur identitaire en Grande-Bretagne : la théorie	23
<i>Buveur de thé et « thé à l'anglaise »</i>	25
1.2. Tea Time ; le rituel britannique	27
<i>Un thé sucré</i>	28
<i>... Avec un nuage de lait</i>	29
<i>Un rituel de « Sociabili-thé »</i>	30
<i>Objets du culte</i>	31
1.3. Les impacts d'une mode devenue mode de vie	33
2. Commerce du thé sino-britannique ; deux empires, deux idéologies	36
2.1 Les Britanniques, les Chinois et le commerce international	36
<i>La Grande-Bretagne</i>	36
<i>... Et la Chine</i>	41
2.2. Les restrictions du commerce sino-britannique	44
<i>Le thé au cœur des échanges commerciaux entre la Chine et l'Angleterre</i>	44
<i>Contraintes et Frustrations</i>	50
Partie 2 : Les manœuvres de la Grande-Bretagne pour mettre fin au monopole chinois	64
3. Ambassade et opium : les premières stratégies britanniques	66
3.1. 1793 : une ambassade au secours des marchands anglais, malgré eux	66
<i>Échecs commercial et diplomatique de l'Ambassade</i>	69
<i>Vers un thé indien ; les objectifs non-officiels de l'Ambassade</i>	73
3.2. Opium : rêve pour les uns, cauchemar pour les autres	75
<i>Trafic de l'opium : l'enrichissement d'une nation</i>	76
<i>Guerre de l'Opium et conditions humiliantes du Traité de Nankin</i>	79
<i>Ouverture du port de Shanghai : une brèche</i>	81
4. Robert Fortune et l'implantation du thé en Inde : une alternative au monopole chinois !	82
4.1. Premières tentatives de production d'un thé indien	82
<i>Découverte d'un camellia en Assam</i>	85
4.2. Robert Fortune : espionnage agro-industriel du savoir-faire chinois	88
<i>Thés verts et thés noirs</i>	91
<i>Comment réussir à pénétrer dans les territoires interdits de Chine ?</i>	93
<i>Mission Accomplie : Implantation du thé en Inde et chute du monopole chinois</i>	99
CONCLUSION	106
ANNEXES	111
BIBLIOGRAPHIE	114

Introduction

Une légende chinoise raconte que la découverte du *Camellia Sinensis* remonterait à 2737 av. notre ère.¹ Cette dernière démontre parfaitement que la consommation du thé est si bien ancrée dans la culture chinoise parce qu'elle est présente dans les mœurs des habitants de l'Empire du Milieu depuis des millénaires. Pourtant, en Occident, on en boit depuis à peine trois siècles. Consommé à la cour portugaise depuis 1577, mais importé en Europe pour la première fois à des fins commerciales par des marchands hollandais au début du XVII^e siècle, le commerce du thé connaît une expansion phénoménale en Angleterre à partir du XVIII^e siècle. Le paradoxe étant que, malgré la relative jeunesse de l'affection des Anglais pour le thé, ce dernier est généralement associé, pour la plupart des Occidentaux, à la culture britannique. Que serait un Anglais sans sa « nice cup of tea » ?

Au courant des XVIII^e et XIX^e siècles, la consommation du thé en Grande-Bretagne connaît un essor remarquable. Ce phénomène transforme graduellement un luxe exotique en marqueur identitaire britannique. En somme, la mode du thé du XVII^e siècle est devenue un mode de vie au XIX^e siècle. Cependant, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la Chine détient le monopole de son commerce. Dans un contexte semblable, faut-il s'étonner des efforts déployés par les Anglais pour imposer leurs idéologies commerciales à la Chine ? Certes non ! Mais, avec la « nationalisation » du thé² par le gouvernement britannique en 1784, les enjeux de son commerce deviennent une préoccupation nationale. Il importe alors, pour les Anglais, de trouver une alternative à leur approvisionnement croissant afin de le rendre sûr et stable. Après 1850, l'apparition d'un thé indien sur le marché met fin au commerce monopolistique du thé détenu jusqu'alors par la Chine et permet aux Britanniques de répondre à cet impératif.

¹ La découverte du thé est attribuée à l'empereur chinois légendaire, Chen Nung. Père de l'agriculture et de la médecine, qui avait ordonné à tous ses sujets de faire bouillir l'eau avant de la consommer. Il appliquait lui-même cette mesure d'hygiène lorsqu'un jour, alors qu'il préparait de l'eau à l'ombre d'un arbre, quelques feuilles se détachèrent et vinrent se poser dans l'eau frémissante. L'arbre était un théier ; le thé venait de naître. Plusieurs auteurs mentionnent cette légende chinoise. Voir, par exemple, Jean Runner, *Le Thé*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974, p.11, Que Sais-Je ? Ou Paul Butel, *Histoire du Thé*, France, Éditions Desjonquères, 2001, p.13-14. Etc.

² Il s'agit d'une série de lois visant à lutter contre la contrebande du thé tout en favorisant l'accessibilité au thé pour les Britanniques par une forte détaxation (« Tea Act », « Commutation Act »). Butel, *Histoire du thé*, p.64. Louis Dermigny, *La Chine et l'Occident ; le commerce à Canton au XVIII^e siècle, 1719-1833*, Tome 1-2-3-4, Paris, S.E.V.P.E.N., 1964, p.1004, Ports-Routes-Trafics XVI.

Dans cette perspective, il convient de s'interroger sur les implications britanniques dans la perte du monopole chinois sur le commerce du thé dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Pour ce faire, il faut d'abord comprendre les causes socio-culturelles, politiques et économiques qui ont motivées les Britanniques dans leur recherche de moyens qui leur permettraient d'échapper aux inconvénients d'un contrôle monopolistique chinois sur le commerce du thé. Ensuite, il importe de démontrer les principales méthodes qui, par leur succession, ont finalement permis aux Britanniques de renverser progressivement ce monopole. En somme, pourquoi les Britanniques désiraient mettre fin au monopole commercial du thé des Chinois ? Et, comment y sont-ils parvenus ?

En premier lieu, les causes des actions des Britanniques peuvent être saisies à travers deux axes principaux : l'évolution du goût des Anglais pour le thé et le contexte général des échanges commerciaux sino-britanniques où le thé occupe une place centrale. L'association d'un produit exotique à l'identité nationale des Britanniques crée une situation particulière au cœur de cet empire en expansion puisqu'il dépend entièrement de la Chine pour son approvisionnement en thé, un produit devenu essentiel, un produit qui est devenu l'une des caractéristiques importantes de la culture britannique. D'autre part, le thé est également le trésor vert des Chinois. S'ils consentent à fournir du thé aux Occidentaux, ils le font néanmoins à leurs conditions. Le libéralisme économique émergent des Britanniques est donc confronté à la conception chinoise du commerce extérieur, incompatible avec le modèle anglais. La Chine qui se prétend autarcique ne ressent pas véritablement le besoin d'acheter les produits occidentaux qu'elle achète peu en proportion à ce qu'elle vend à l'Europe. Cette attitude protectionniste a de bonnes raisons de perturber les marchands d'une nation dont la croissance économique est stimulée par l'ouverture de nouveaux marchés. Le commerce garrotté, coûteux et pratiquement unilatéral de la Chine alimente les frustrations des Anglais qui, en s'accumulant conduisent graduellement à l'adoption de comportements visant à contourner le monopole chinois. Par conséquent, la perception des Britanniques des conditions commerciales chinoises permettent d'appréhender efficacement les motivations des Anglais dans leur lutte détournée au monopole commercial du thé des Chinois.

En second lieu, les manœuvres britanniques entre 1784 et 1850, qui visent à imposer les idéologies commerciales de la Grande-Bretagne à la Chine ou à renverser littéralement le monopole de la Chine doivent être abordées en deux temps. Dans un premier temps, les stratégies politiques et militaires ayant pour principal objectif de convaincre, puis d'imposer aux Chinois des conditions commerciales avantageant les Britanniques doivent être relatées afin de saisir, dans un deuxième temps, les manœuvres visant directement à faire chuter le monopole des Chinois, c'est à dire l'espionnage agro-industriel et l'implantation de la culture du thé en Inde. Ainsi, l'Ambassade Macartney, le trafic de l'opium et la guerre qui en découle sont perçus ici comme une première phase dans les manœuvres britanniques puisque les préoccupations commerciales qui les justifient concernent principalement le commerce du thé qui représente entre 80% et 90% de la valeur des cargaisons importées de la Chine par l'Angleterre³. Puis, l'expédition de Robert Fortune pour le compte de la *East India Company* et l'implantation de la culture du thé dans les colonies britanniques de l'Inde représente la seconde phase de ces manœuvres puisqu'en pénétrant dans les territoires chinois interdits aux étrangers afin de récolter plants, graines et informations sur la culture et la préparation du thé, Robert Fortune a, non seulement exécuté de l'espionnage agro-industriel avant l'apparition du concept, mais il a également doté la Grande-Bretagne de moyens efficaces lui permettant de renverser le monopole chinois sur le commerce du thé. En fournissant les outils nécessaires à une implantation réussie de la culture du thé dans les colonies britanniques de l'Inde, il a permis aux Anglais d'abandonner graduellement le marché chinois afin de s'approvisionner en Inde à moindres coûts.

Par ailleurs, le développement de la culture du thé en Inde à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle est la première étape d'une large expansion de sa culture dans des contrées adaptées à cette dernière. Ainsi, le thé est aujourd'hui cultivé en Chine, au Japon, en Inde, en Afrique et en Amérique du Sud. De plus, après l'eau, le thé est actuellement, la boisson la plus consommée à travers le monde. Dans certaines cultures il possède même des caractéristiques particulières de consommation généralement accompagnées d'un rituel social distinctif. L'indéniable rôle socialisant et identitaire du thé est un des facteurs qu'il

³ Butel, *Histoire du thé*, p.65.

importe de souligner dans la démonstration de l'importance de s'attarder à l'histoire de ce trésor chinois.

L'étude du commerce du thé entre la Chine et l'Angleterre entre 1784 et 1850 se justifie également par son importance sous-estimée, dans la littérature scientifique, dans le contexte général des relations internationales des XVIII^e et XIX^e siècles. Cette période qui correspond à une colonisation intensive, physique et culturelles des nations « extra-européennes » par les grandes puissances occidentales correspond également à celle de l'intégration du thé à l'identité culturelle nationale des Britanniques. Ainsi, le thé, en tant que marqueur identitaire et produit d'importation chinoise principal pour la Grande-Bretagne qui est la plus grande puissance commerciale de l'époque, est devenu un produit essentiel pour cette dernière et il occupe donc une position dominante dans le commerce international qui lie la Chine et l'Angleterre à la fin du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e siècle

Enfin, puisque l'une des fonctions de l'Histoire est d'appréhender le présent par l'étude du passé, il convient de souligner que, dans le contexte actuel d'une mondialisation aujourd'hui indissociable de notre quotidien, du développement de l'industrie chinoise et de l'invasion de ses produits sur les marchés occidentaux, des questionnements éthiques qui en découlent et de la fascination croissante pour la culture asiatique, l'étude du commerce du thé sino-britannique et la perte du monopole commercial de la Chine il y a un siècle et demi devient une clé utile dans la compréhension du processus ayant mené au contexte commercial, économique et international actuel. Comprendre l'évolution du commerce du thé entre deux grands empires aux idéologies économiques, culturelles, sociales et politiques divergentes permet de mettre en perspective le contexte actuel et de questionner l'impérialisme économique et culturel.

Historiographie

L'histoire du commerce du thé entre la Chine et l'Angleterre est plus complexe qu'il n'y paraît. La complexité de la nature du thé, qui est à la fois, produit de consommation alimentaire, marqueur identitaire et objet d'échange justifie le choix de deux principaux

axes de recherche. Ainsi, les approches de l'histoire alimentaire et de l'histoire des relations sino-occidentales ont été combinées afin de saisir l'importance du thé, à travers ses différents aspects, dans le contexte général des échanges commerciaux qui lient la Chine et l'Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Dans le vaste courant historiographique se consacrant à l'histoire de l'alimentation, il existe une orientation de recherche qui s'intéresse à l'étude des produits coloniaux et exotiques ainsi qu'à leur intégration sur les marchés européens à partir du XV^e siècle perçue comme une conséquence directe des Grandes Découvertes. L'histoire du thé, du café, du rhum, du sucre et des épices, qui fascinent par leur nature exotique, possèdent chacune leurs spécialistes. Par exemple, Alain Huetz de Lemp⁴ a travaillé activement sur l'histoire des boissons coloniales et du sucre. Sydney W. Mintz⁵, pour sa part, est reconnu pour ses travaux sur l'histoire du sucre, un produit essentiel dans le commerce colonial et qui a eu des conséquences considérables sur les habitudes alimentaires des Européens de cette période. Par ailleurs, la consommation du thé est influencé par ce commerce. Pour l'histoire du thé, notons l'importance des travaux de Paul Butel⁶ et de Denys Forrest⁷ qui ont produit des ouvrages incontournables dans ce domaine. Ces spécialistes optent généralement pour une approche culturaliste et centrent leurs travaux autour de thèmes tels que les causes de l'arrivée du produit sur le continent européen, l'évolution chronologique et géographique de sa consommation ainsi que l'évolution des préférences culinaires des différentes nations européennes.⁸

L'histoire du thé possède également une littérature dont l'approche est multidisciplinaire puisqu'il est davantage qu'un simple produit de consommation alimentaire. Ainsi, plusieurs monographies portant sur les aspects botaniques et ethnologiques (rites et

⁴ Alain Huetz de Lemp, « Boissons coloniales et essor du sucre », dans Jean-Louis Flandrin et Massimo Montanari, dir., *Histoire de l'Alimentation*, Paris, Fayard, 1996, p.629-641. Sur l'histoire du rhum, Alain Huetz de Lemp, *Histoire du rhum*, Paris, Desjonquères, 1997, 287 pages.

⁵ Sydney W. Mintz, *Sweetness and Power*, New York, Viking, 1985, 274 pages - Sydney W. Mintz, *Tasting Food, Tasting Freedom*, Boston, Beacon Press, 1996, 149 pages.

⁶ Butel, *Histoire du Thé*, 256 pages.

⁷ Denys Forrest, *Tea for the British, The Social and Economic History of a famous trade*, London, Chatto & Windus, 1973, 320 pages.

⁸ Jean-Louis Flandrin et Massimo Montanari, dir., *Histoire de l'Alimentation*, p.12-14.

symbolisme) de la culture et de la consommation du thé⁹, et complétées par une histoire sommaire du thé, offrent à notre étude des éléments de compréhension supplémentaires. Donc, à la lumière des études botaniques, il est possible de comprendre les causes du maintien du monopole de la culture et du commerce du thé par la Chine jusqu'au milieu du XIX^e siècle (ex : La Chine possède le climat et le type de sol adéquat à la culture du théier.¹⁰). D'autre part, l'étude du symbolisme, des rites et des vertus médicinales attribuées au thé permet de saisir l'état d'esprit des Chinois et des Européens dans le commerce qui les lie. Ainsi, il est possible d'appréhender que l'attachement des Chinois pour leur trésor vert confronté à l'idéologie libérale des Britanniques, crée une situation particulière qui teinte les relations sino-britanniques. Par conséquent, le désir des Chinois de conserver les secrets de sa culture et de sa fabrication est mieux compris. De même que la perception des Britanniques qui voient dans le thé principalement un produit de consommation alimentaire, certes exotique, mais dont la mode croissante est combinée à la nécessité d'un approvisionnement proportionnel à la demande.

Les relations sino-occidentales peuvent être divisées en trois grands groupes inter-reliés. Le commerce, le politique et le culturel, qui sont généralement les axes par lesquels la Chine et l'Occident ont communiqué, orientent les recherches des spécialistes des relations sino-occidentales. Plus spécifiquement, soulignons les recherches sur le commerce international et ses acteurs (ex : E.I.C., etc.), les guerres (ex : Guerres de l'opium, Révolte des boxers, etc.) et tout ce qui concerne les missions jésuites et leurs impacts sur la société chinoise.¹¹

Le commerce sino-occidental qui a grandement été étudié est le principal groupe exploité dans le cadre des recherches associées à ce mémoire. Un rapide survol permet de

⁹ Différentes études sur le thé qui ne se concentrent pas exclusivement sur son histoire : Runner, *Le thé*, 126 pages. John Blofeld, *L'art chinois du thé*, traduit par Josette Herbert, Paris, Dervy-Livres, 1986, 207 pages, *Mystiques et Religions*. – Benedicte Boudassou, *Le thé*, France, Du May, 1996, 93 pages. – Nadia Beaud, *Le thé ; la culture chinoise du thé*, France, Éditions Stéphane Bachès, 2004, 143 pages.

¹⁰ Runner, *Le thé*, p.41-43.

¹¹ Par exemple, Shenwen Li, *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVII^e siècle*, Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et l'Harmattan, 2001, 379 pages, Coll. Inter Cultures. Joanna Waley-Cohen, *Les Sextants de Pékin*, Canada, Les Presses de l'Université de Montréal, 2002, 340 pages.

mentionner le travail de quelques spécialistes tels que Louis Dermigny¹² qui a consacré au commerce de Canton au XVIII^e siècle un ouvrage en quatre tomes. Datant de 1964, le document dont l'ampleur est considérable, demeure un ouvrage de référence essentiel sur le sujet. Paul Butel¹³, dont l'*Histoire du thé* a été mentionnée plus haut, est également un auteur excessivement important. Spécialisé en histoire coloniale, il a entres autres, effectué des travaux enrichissants sur le commerce maritime et l'opium. René Favier¹⁴ et Philippe Haudrere¹⁵ sont , pour leur part, les auteurs de documents pertinents sur le commerce maritime et ses acteurs au XVIII^e siècle. Paul Jeannin¹⁶, de son côté, exploite de nouvelles sources avec ses études sur les manuels de commerce entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Enfin, Hoh-Cheung Mui et Lorna H. Mui¹⁷ ont produit des monographies intéressantes sur le commerce britannique, la EIC et la contrebande.

Certains travaux de spécialistes portant sur des aspects politiques, économiques et culturels ont également été exploités lors de nos recherches. Mentionnons notamment, l'immense travail d'Alain Peyrefitte¹⁸ dans ses études portant sur l'Ambassade Macartney,

-
- ¹² Dermigny, *La Chine et l'Occident ; le commerce à Canton au XVIII^e siècle, 1719-1833*, 1625 pages et album de 130 pages.
- ¹³ Paul Butel, *Européens et espaces maritimes (vers 1690-vers 1790)*, France, Presses Universitaires de Bordeaux, 1997, 241 pages, Parcours Universitaires. - Paul Butel, « Le négoce international en France au XVIII^e siècle », CROUZET, François M, dir. *Le négoce international ; XIII^e-XX^e siècle*, Paris, Economica, 1989, p.139-152, Économies et Sociétés Contemporaines. - Paul Butel, *L'opium ; Histoire d'une fascination*, Paris, Perrin, 1995, 493 pages.
- ¹⁴ René Favier, *Les Européens et les Indes orientales au XVIII^e siècle*, Paris, Ophrys, 1997, 160 pages, Synthèse et Histoire.
- ¹⁵ Haudrere, « Fortunes orientales et commerce d'Inde en Inde au XVIII^e siècle », François M, dir. *Le négoce international ; XIII^e-XX^e siècle*, Paris, Economica, 1989, p.191-198, Économies et Sociétés Contemporaines. - Haudrere, *La Compagnie Française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, Tomes 1-2-3-4, Paris, Librairie de l'Inde, 1989, 1428 pages. - Haudrere, *Le grand commerce maritime au XVIII^e siècle ; Européens et espaces maritimes*, France, Sedes, 1997, 155 pages, Regards sur l'Histoire, No.121.
- ¹⁶ Pierre Jeannin, « Les manuels de pratique commerciale imprimés pour les marchands français (XVI^e-XVIII^e siècle) », CROUZET, François M, dir. *Le négoce international ; XIII^e-XX^e siècle*, Paris, Economica, 1989, p.35-58, Économies et Sociétés Contemporaines. - Pierre Jeannin, *Marchands du Nord : espaces et trafics à l'époque moderne*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1996, 331 pages.
- ¹⁷ Hoh-Cheung Mui et Lorna H. Mui, *The management of monopoly ; A study of the English East India Company's conduct of its tea trade, 1784-1833*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1984, 192 pages. Hoh-Cheung Mui et Lorna H. Mui, "Smuggling and the British Tea Trade before 1784" dans *American Historical Review*, 74 (1), 1968, p.44-73. Hoh-Cheung Mui et Lorna H. Mui, *Shops and Shopkeeping in Eighteenth-Century England*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 1989, 381 pages.
- ¹⁸ Alain Peyrefitte, *Un choc de cultures : la vision des Chinois*, Paris, Fayard, 1991. Alain Peyrefitte, *Un choc de cultures : le regard des Anglais*, Paris, Fayard, 1998. Alain Peyrefitte, *L'Empire Immobile ou le Choc des Mondes*, Paris, Fayard, 1989, 796 pages.

l'analyse efficace de Carl Déry¹⁹ sur l'Ambassade de 1793 et la Première Guerre de l'Opium, ainsi que les travaux de Paul Butel²⁰ et Tan Chung²¹ sur l'opium, qui ont permis d'appréhender les principaux éléments du troisième chapitre, facilitant notre analyse du contexte général dans lequel il a été possible d'établir l'importance du commerce du thé.

Enfin, la particularité de ce mémoire est de placer le commerce du thé au centre des échanges entre la Chine et l'Angleterre et de démontrer son importance et son impact sur les aspects commerciaux, sociaux et politiques des relations sino-britanniques. L'analyse des différentes monographies, traitant d'aspects précis, a favorisé une compréhension de ces derniers, et la combinaison de ces analyses, a permis d'obtenir une compréhension globale de l'objet de recherche.

Sources et Méthodologie

Afin d'avoir une perception plus juste et complète du problème de recherche, il convient de faire appel à une diversité de sources. La principale source ayant été analysée pour la rédaction de ce mémoire est le second volume du manuel de commerce de William Milburn, *Oriental Commerce*²². En 1813, l'auteur travaillant pour la *East India Company*, a publié pour le *Board of Control*, l'état de ses recherches sur le commerce pratiqué aux Indes Orientales, en Chine et au Japon. Très complet, il présente l'évolution des importations et des exportations entre la Chine et l'Angleterre, les conditions du commerce en Chine, une description des produits, etc. Écrit par un Anglais dans la première moitié du XIXe siècle, il relate en détails le contexte commercial sino-britannique. Le statut professionnel de l'auteur, la période couverte par son étude et celle de sa rédaction, confèrent à cette source une place prépondérante dans le corpus. En somme, ce manuel de commerce est un outil essentiel à la compréhension du contexte commercial des échanges entre la Chine et l'Angleterre.

¹⁹ Carl Déry, 1842-1793, *Entre la Chine et l'Angleterre : diplomatie-rhétorique*, Québec, Université Laval, 2003, 123 pages.

²⁰ Butel, *L'opium ; Histoire d'une fascination*, Paris, Perrin, 1995, 493 pages.

²¹ Tan Chung, « Imperialism in Nineteenth-Century China : Foreign Mud on Good Earth : British Opium Enterprise Vis-a-Vis China », *China Report*, Mars-Avril 1981, Vol.17, No.9, p.9-41.

²² William Milburn, *Oriental Commerce*, vol.2, New Delhi, Munshiram Manoharla Publishers Pvt. Ltd., 1999 (1813), 581 pages.

Le seconde source dont l'importance est à souligner est le récit de voyage de Robert Fortune, *la route du thé et des fleurs*²³ qui est un ouvrage qui a peu été exploité par les historiens jusqu'à présent. Il s'agit principalement d'un journal de bord du voyage d'un botaniste écossais est mandaté, en 1848, par la EIC²⁴, afin de s'infiltrer dans les régions de la Chine interdites aux étrangers. Il a pour mission de récolter des graines et des plants de thé, ainsi que d'espionner le fonctionnement des plantations afin de s'accaparer des secrets chinois de la culture et de la fabrication du thé. À la suite de cette expédition, il publie, en 1852, le récit de son voyage où il fait état du déroulement de sa mission et de ses découvertes.

La mission de Robert Fortune fait l'objet d'un chapitre de ce mémoire puisqu'il s'agit de l'une des stratégies britanniques ayant eu des impacts majeurs sur le commerce du thé entre la Chine et l'Angleterre. En permettant aux Britanniques d'implanter efficacement la culture du thé dans leurs colonies de l'Inde, les découvertes et les récoltes de Robert Fortune représentent une étape décisive dans la chute du monopole chinois sur le commerce du thé. Dans cette optique, l'utilisation de cette source est justifiée parce qu'essentielle à la compréhension de l'événement. Le récit de son voyage où se mélangent anecdotes pittoresques et détails techniques, relate les faits marquants de son périple dans les régions interdites de la Chine et rend compte de ses découvertes dans un discours plutôt coloré. Deux versions traduites²⁵ sont utilisées pour ce mémoire. La première version est une compilation de deux récits de voyages de Robert Fortune date de 1854. Il faut mentionner que le botaniste a effectué quatre voyages en Chine. Lors de son premier voyage (1842-1845). Il avait ramené plusieurs espèces de plantes inconnues des Occidentaux, dont notamment le Bonsaï. Cependant, en 1854, il n'avait encore fait que deux voyages. La seconde version est une traduction récente de l'œuvre éditée en 1852. La principale raison de ce choix est que les deux traductions se complètent puisque certains

²³ Robert Fortune, *La route du thé et des fleurs*, traduit de l'anglais par Élisabeth Luc et Gérard Piloquet, Paris, Payot & Rivages, 2001 (1992), 205 pages, Petite Bibliothèque Payot / Voyageurs. – Première Édition : Londres, John Murray, 1852

²⁴ *East India Company*

²⁵ Robert Fortune, *Les aventures de Robert Fortune*, traduit de l'anglais, Paris, Librairie de L.Hachette et Cie, 1854, 269 pages. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, 205 pages.

chapitres n'ont été traduits que dans l'une ou l'autre des versions. De plus, l'édition de 1854 possède une préface de l'éditeur qui présente une courte, mais instructive biographie de Robert Fortune.

Afin d'étoffer le corpus de sources et de valider les informations obtenues, une série de documents ont également été analysés. Parmi ces sources secondaires figurent deux manuels de commerce, les mémoires d'un subrécargue ainsi que certains tomes des *British Parliamentary Papers* spécifiques au commerce britannique en Chine.

Entre le XVI^e et le XIX^e siècle, les marchands européens ont rédigé une quantité considérable de manuels de commerce qui ont longtemps été négligés par la plupart des chercheurs en raison de préjugés et de l'hétérogénéité de l'ensemble. Aujourd'hui, ils font l'objet d'une spécialisation de la recherche historique dont l'un des spécialistes à mentionner est Pierre Jeannin²⁶. En effet, depuis quelques années, l'exploitation nouvelle de ces sources, initiée par Philippe Chalmin²⁷, a acquise une certaine notoriété dans le cadre des études d'histoire commerciale. Quoique subjectifs, les manuels de commerce de l'Asie sont maintenant des outils de travail précieux à l'étude de l'histoire des relations entre la Chine et l'Occident puisqu'ils permettent d'obtenir des données pertinentes sur les régions, les produits, la culture, les mentalités et les méthodes commerciales des nations indiennes et chinoises avec qui l'Europe transigent. Toutefois, il est nécessaire de croiser des sources de même type dans l'optique d'obtenir un regard critique sur la source principale. Donc, même si l'importance des données rassemblées par W. Milburn est exceptionnelle et leur exhaustivité évidente, probablement en raison du statut de l'ouvrage qui est un rapport d'un employé de la Compagnie à ses supérieurs, il est préférable de la confronter à au moins deux autres manuels de commerce.

Dans cette perspective et pour des raisons techniques (ce sont des documents difficiles à trouver au Québec), deux manuels français ont été sélectionnés : le *Manuel du commerce des*

²⁶ Jeannin, « Les manuels de pratique commerciale imprimés », p.35-57.. Jeannin, *Marchands du Nord : espaces et trafics à l'époque moderne*, 331 pages.

²⁷ François M. Crouzet, *Le Négoce International ; XIII^e-XX^e siècle*, dir., p.7.

Indes Orientales et de la Chine de Pierre Blancard²⁸ et *l'Étude pratique du commerce d'exportation de la Chine* de Natalis Rondot²⁹. Le premier est un ancien navigateur, membre du conseil de l'Agriculture, des Arts et du Commerce de Marseille. Le second est l'un des délégués commerciaux attachés à la mission de France en Chine. Cependant, malgré la nationalité des auteurs, ces documents, principalement analysés pour balancer les données obtenues dans l'analyse du manuel de commerce de W.Milburn, permettent également de démontrer une certaine uniformité dans la perception des Occidentaux à propos du contexte général des échanges commerciaux en Chine dans la première moitié du XIX^e siècle. Ainsi, il est possible de constater qu'à cette période, pour les habitants de l'Empire du Milieu, tous les Occidentaux sont des « barbares » et qu'ils ne font aucune distinctions nationales lorsqu'il s'agit de transiger avec des étrangers, avec l'autre.³⁰ Donc, il est normal de remarquer une certaine similitude entre ces différents manuels de commerce.

Le second type de document de cette catégorie est la compilation des mémoires d'un subrécargue, Charles de Constant, qui ont été rassemblées par Louis Dermigny sous le titre *Les mémoires de Charles de Constant*³¹. Né en Suisse, Charles de Constant a été au service de la Compagnie Impériale puis de la Compagnie française des Indes en tant que subrécargues entre 1779 et 1793. Cependant, il a continué à s'informer sur l'état du commerce en Chine grâce à sa correspondance jusqu'en 1803-1804, avec Piron, un associé de la Compagnie³². Ainsi, son analyse de la situation commerciale sino-occidentale couvre environ une trentaine d'années. La version utilisée est une édition commentée et assemblée par Louis Dermigny. Organisé en chapitres, le document possède une table des matières et un index qui facilitent et accélèrent le repérage dans la source. La critique de l'auteur, fruit de l'analyse comparée des documents de Charles de Constant avec plusieurs sources publiques telles que le *Fonds des Affaires Étrangères* et le *Fonds des Colonies* aux Archives Nationales de France, est insérée par le biais de nombreuses notes de bas de

²⁸ Pierre Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, Paris, Bernard Librairie, 1806, 614 pages.

²⁹ Natalis Rondot, *Étude pratique du commerce d'exportation de la Chine*, Paris, Chez Renard, 1848, 280 pages.

³⁰ Favier, *Les Européens et les Indes orientales au XVIII^e siècle*, p.8-9.

³¹ Louis Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce à la Chine*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1964, 491 pages, Ports-Routes-Trafics XVI.

³² Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce à la Chine*, p.7-24.

page. Cette méthode permet d'aller plus loin que la perception seule du subrécargue. De plus, cette source permet d'avoir accès à des informations organisées et commentées sur les conditions commerciales à Canton à la fin du XVIII^e siècle. Les données recueillies sont diversifiées. En effet, on y retrouve des informations sur les méthodes commerciales de Canton, un portrait critique de la situation des Anglais face aux hanistes, des rapports d'importation et d'exportation, la description des produits et encore plusieurs informations de cet ordre. En somme, il s'agit d'un ouvrage excessivement enrichissant qui valide également les informations acquises dans le manuel de commerce de W.Milburn.

La forme littéraire que sont le mémoire ou le récit de voyage constitue la principale faiblesse de certaines sources utilisées dans l'analyse de cette recherche puisqu'elle implique invariablement une part de subjectivité, caractérisée dans le mémoire de Charles de Constant comme dans l'œuvre de Robert Fortune par une perception teintée de préjugés attribuables à la mentalité occidentale des XVIII^e et XIX^e siècles. Il est nécessaire d'en tenir compte et de pondérer certains propos qui pourraient être excessifs et injustes.

La période couverte par les mémoires de Charles de Constant est également plus courte que celle qui est étudiée. Néanmoins, cette caractéristique n'est pas perçue comme une lacune puisque les pratiques commerciales à Canton au XVIII^e siècle changent peu au courant de ce dernier.³³ Enfin, l'utilisation de documents français ou suisses tels que les mémoires de Charles de Constant et les manuels de commerce de P.Blancard et de N.Rondo aurait pu constituer un obstacle substantiel s'ils avaient été les uniques sources ayant été analysées pour l'étude des relations entre la Chine et l'Angleterre. Toutefois, leur utilisation en tant que sources secondaires permet principalement de valider les informations recueillies dans un manuel de commerce anglais. De plus, l'intérêt de ces documents est que, puisqu'ils ne cherchent pas à déterminer les méthodes commerciales spécifiques aux marchands de la nation des auteurs, ils offrent un ensemble de références

³³ Dermigny, *La Chine et l'Occident ; le commerce à Canton au XVIII^e siècle, 1719-1833*, 1625 pages et album de 130 pages., Favier, *Les Européens et les Indes orientales au XVIII^e siècle*, 160 pages.

sur le contexte commercial des Occidentaux en général, en Chine³⁴. De même que les mémoires de Charles de Constant, en tant que subrécargue, mais également en tant qu'observateur, offre une perception relativement juste du contexte commercial à Canton, enrichis de la perception d'un continental sur la place et les privilèges des marchands anglais à Canton. En somme, leur principale force est d'offrir un regard extérieur à celui des acteurs du commerce sino-britannique.

Finally, la dernière source qui a été analysée est incluse dans la collection des *British Parliamentary Papers* rassemblée par la Irish University Press. Très vaste, cette collection couvre une variété de sujets. Les documents touchant spécifiquement aux échanges britanniques avec la Chine ont été rassemblés dans les tomes 36 à 40 de la section *Area Studies : China Trade*³⁵. Malgré un ensemble de documents représentant un total approximatif de deux milles pages, une lecture préliminaire a permis de déterminer son potentiel restreint, mais néanmoins pertinent dans la démonstration de l'hypothèse de ce mémoire. Ainsi, quelques textes ont été ciblés et analysés afin d'être utilisés pour la rédaction du second chapitre, portant exclusivement sur le commerce du thé sino-britannique. L'utilisation de cette source permet également, par son croisement avec la source principale, d'équilibrer l'analyse de cette dernière.

L'étude des relations sino-occidentales est un domaine où les sources potentiellement utilisables sont très variées³⁶. Toutefois, leur analyse se démarque peu pour son originalité. Ainsi, analyse qualitative et quantitative de documents, croisement de sources, compilations diverses de données en graphiques et en tableaux, et établissement de courbes de croissance sont autant de méthodes, utilisées seules ou en association par les chercheurs. Les sources qui ont été privilégiées pour ce mémoire sont principalement des textes subjectifs tels les mémoires de Charles de Constant et le récit de voyage de Robert Fortune, ainsi que des documents informatifs où l'on retrouve des données qualitatives et

³⁴ Ces deux manuels pourraient être classés dans la catégorie des Écrits Discursifs (Groupe E) définis par Pierre Jeannin dans Jeannin, « Les manuels de pratique commerciale imprimés », p.40.

³⁵ *British Parliamentary Papers ; Area Studies, China Trade*, T.36-T.40, Shannon Ireland, Irish University Press, 1971, 5 tomes.

³⁶ Voir une liste thématique très détaillée dans Frédéric Mauro, *L'expansion européenne ; 1600-1870*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996 (1964), p.5-86. Nouvelle Clio ; l'Histoire et ses Problèmes.

quantitatives tels les manuels de commerce. Par conséquent, la démarche favorisée, plutôt classique, se résume principalement à l'analyse qualitative et quantitative, ainsi qu'au croisement des sources citées plus haut. En somme, suite à une lecture préliminaire du corpus de sources, il a été possible de fixer les axes de la recherche. Ensuite, l'analyse minutieuse du corpus a permis de recueillir un nombre considérable de données qualitatives et quantitatives qui ont été classées en thèmes généraux et compilées afin de les analyser. Les données qualitatives ont été reportées dans une grille d'analyse permettant le croisement des principales données non quantifiables relevées dans les sources, de structurer la recherche et d'obtenir un portrait synthétique de ces données. Cette analyse est accompagnée d'une critique des documents et des données à l'aide des monographies spécialisées. Enfin, les données quantitatives qui sont principalement des statistiques sur les importations, exportations et sur la consommation de produits reliés au commerce avec la Chine ont été rassemblées en tableaux et graphiques afin de faciliter leur compréhension.

Plan

La démonstration du mémoire prend la forme d'un plan essentiellement thématique et se divise en deux parties possédant chacune deux chapitres. La première partie est consacrée aux facteurs (le pourquoi) qui ont motivées les stratégies britanniques (le comment) qui sont étudiées dans la seconde partie. Ainsi, le premier chapitre traite de la pénétration du thé sur les marchés anglais et de la transformation de ce produit exotique en marqueur identitaire pour la société britannique. Il permet de saisir l'importance culturelle et sociale du thé pour les Anglais et de démontrer son importance au cœur des échanges commerciaux entre la Chine et l'Angleterre.

Par ailleurs, le second chapitre vise à exposer les principales caractéristiques du commerce du thé sino-britannique sous le monopole chinois. Ce chapitre illustre la perception des Britanniques sur les conditions commerciales consenties par la Chine et établit le contexte

qui va mener aux différentes manœuvres britanniques. En somme, la fonction principale de la première partie est de définir les causes qui ont conduit les Britanniques à tenter de forcer les portes de l'Empire du Milieu pour accéder à des conditions commerciales avantageuses et à faire chuter le monopole chinois sur le commerce du thé.

La seconde partie de la démonstration est consacrée aux stratégies britanniques. Trois événements importants des relations sino-britanniques y sont étudiés à travers leurs liens avec le commerce du thé. L'Ambassade Macartney, le trafic de l'opium et la guerre qui en découle, sont étudiés au troisième chapitre et replacés dans le contexte du commerce du thé. Ces stratégies sont assemblées dans un chapitre puisqu'elles cherchent principalement à obtenir des meilleures conditions commerciales pour les Britanniques en Chine.

Enfin, le quatrième et dernier chapitre de ce mémoire est réservé à la démonstration de la manœuvre britannique, en deux temps, dont les impacts ont été indéniables sur la chute du monopole chinois : la mission de Robert Fortune, mandaté par la EIC pour voler les secrets chinois de la culture et de la fabrication du thé et l'implantation de la culture du thé dans les colonies britanniques de l'Inde. Ainsi, l'apparition d'un nouveau thé sur le marché, produit dans les colonies britanniques de l'Inde, permettent finalement aux Anglais de faire chuter définitivement un monopole détenu depuis des siècles par les Chinois.

**Partie 1 : Le thé en Grande-Bretagne :
aliment, marqueur identitaire et objet
d'échange**

La première partie de ce mémoire se concentre sur la démonstration des facteurs pouvant faciliter la compréhension des causes ayant motivé les Britanniques à manœuvrer afin de faire chuter le monopole de la Chine sur le commerce du thé. Ainsi, le premier chapitre est centré sur les facteurs culturels qui sont essentiels dans le processus de compréhension de ces causes puisque l'appropriation par les Britanniques de ce produit exotique pour le transformer en marqueur de leur identité culturelle nationale est un phénomène qui explique, en partie, les raisons qui ont stimulé la Grande-Bretagne, dans un premier temps, à tenter de convaincre les Chinois à modifier à l'avantage des Anglais, les conditions commerciales qu'ils consentent aux étrangers. Puis, dans un second temps, à concentrer leurs efforts à abattre le monopole détenu par la Chine depuis plusieurs siècles sur le commerce de leur trésor vert.

Le second chapitre est entièrement consacré au contexte commercial des échanges sino-britanniques. Ainsi, les conditions commerciales consenties par la Chine aux Occidentaux, la perception des marchands britanniques de ces dernières et l'importance du thé au cœur des échanges commerciaux entre la Chine et l'Angleterre permettent de compléter notre compréhension du contexte économique, politique et culturel des relations sino-britanniques et les frustrations des marchands anglais qui en ont découlées. Ces dernières, en s'accumulant pendant quelques décennies ont graduellement amenés les Britanniques à songer à des moyens, des méthodes pour tenter d'améliorer leurs conditions commerciales par la mise en place de structures économiques libérales ou par la chute du monopole commercial de la Chine.

1. Thé et nation britannique ; les Anglais buveurs de thé.

Chaque aliment, chaque boisson est perçu en fonction d'un ensemble de facteurs qui permettent de fixer les préférences alimentaires de l'individu qui se nourrit. Une particularité intéressante de ce phénomène est que l'identité nationale joue souvent un rôle déterminant dans l'identification de ces préférences. Le thé qui est, après l'eau, la boisson la plus consommée à travers le monde, se définit différemment et les caractéristiques de sa consommation varient selon la nationalité du consommateur. Ainsi, pour un Chinois, un Russe, un Arabe, un Japonais ou un Anglais, la façon de boire et de préparer le thé ainsi

que sa symbolique diffèrent. Par exemple, le thé arabe, saturé en sucre et aromatisé avec de la menthe, diffère du thé utilisé pour la cérémonie du thé, le *chanoyu* du Japon où s'est développée la voie du thé, une approche spirituelle. L'histoire du thé spécifique à chaque nation se distinguent également. En effet, l'époque de sa découverte par ces dernières et les caractéristiques de son expansion en leur cœur sont autant d'histoires uniques qui sont parfois même mythologiques.

Si chaque nation possède son histoire du thé, force est néanmoins de constater que, pour la majorité des Occidentaux, le thé est anglais. Par ailleurs, certains lèvent un sourcil sceptique lorsqu'ils réalisent que, non seulement le thé n'est et n'a jamais été cultivé en Angleterre, mais que cette noble nation ne connaît ce produit que depuis le XVII^e siècle. Pourtant, ce lien étroit « thé-société britannique » existe réellement dans la mentalité occidentale. Le parfait Anglais ne saurait se passer de sa « nice cup of tea ».

Au courant du XVIII^e siècle, le thé a acquis une place unique sur la table et dans le cœur des Anglais. Une position si particulière qu'il devient un marqueur identitaire pour cette nation à une époque où elle part littéralement à la conquête du monde. Cette appropriation symbolique d'un produit exotique est également l'une des causes qui ont motivé les Britanniques à songer et à adopter différentes stratégies politiques et économiques dans leurs relations politiques et commerciales avec la Chine dans la première moitié du XIX^e siècle. Au départ, l'objectif principal de la Grande-Bretagne est de s'assurer une stabilité de son approvisionnement à des conditions commerciales avantageuses. Cependant, il se transforme graduellement en tentatives visant à renverser le monopole commercial du thé détenu par la Chine. Dans cette perspective, il importe donc de comprendre les mécanismes qui ont favorisé la transformation d'un produit exotique en marqueur identitaire de la nation britannique afin d'établir l'importance du thé au cœur des échanges sino-britanniques du XVIII^e jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

En Chine, la découverte du thé est l'objet d'une légende qui la fait remonter à 2757 av. notre ère. Cette apparition mythique dans la culture chinoise démontre efficacement l'aspect millénaire de la présence du thé dans le quotidien des habitants de l'Empire du Milieu. Néanmoins, l'Europe qui a pourtant accès à plusieurs produits chinois tels que la

soie disponible sur les marchés européens grâce aux caravanes traversant les déserts arabes depuis plusieurs siècles, doit attendre le XVII^e siècle avant de découvrir le raffinement de l'infusion de la feuille du théier.

Donc, la découverte du thé par les Occidentaux remonte à 1606³⁷ quand les Hollandais, par le biais de la V.O.C.³⁸, en importent en Europe pour la première fois. À l'aide d'une propagande médicale relativement efficace, la consommation du thé croît progressivement et se répand à travers l'Europe. Au départ, le thé est principalement consommé pour les nombreuses vertus médicinales qui lui sont attribuées. Par exemple, en 1657 lorsque Thomas Garraway effectue la première vente publique³⁹ de thé en Grande-Bretagne dans son commerce sur *Exchange Alley* à Londres, il produit un document vantant les vertus médicinales du thé qui s'intitule *An Exact Description of the Growth, Quality and Vertues of the Leaf TEA*. Il y fait l'éloge des nombreuses qualités du thé : excellent contre les maux de tête et les migraines, les calculs rénaux (pierres), la gravelle, l'hydropisie, le scorbut, l'insomnie, les pertes de mémoire, le relâchement des intestins et les coliques. Il agit également pour contrer les mauvais rêves. De plus, pris avec du miel vierge, il nettoie les reins et l'urètre, et consommé avec du lait et de l'eau, il prévient la phtisie.⁴⁰ Ainsi, dès les premières consommations de thé par les Anglais, il est possible de relever certaines caractéristiques du thé à l'anglaise, c'est à dire un thé au goût sucré et lacté...

Si les premières consommations de thé en Angleterre répondent principalement à des objectifs médicaux, dès la fin du XVII^e siècle, les Anglais boivent le thé par plaisir et appréciation de son goût. Toutefois, le café est encore tout puissant et ce n'est qu'au courant du XVIII^e siècle que le thé le supplante dans les Îles Britanniques. Rapidement, la mode du thé se répand au sein de la société britannique et prend une ampleur déconcertante. Pourtant, par sa nature, c'est à dire un produit exotique dont l'importation en Grande-Bretagne lui confère un statut de luxe excessivement dispendieux (coûteux à

³⁷ La cour portugaise en consomme depuis le XVI^e siècle, mais le thé apparaît réellement sur les marchés occidentaux à partir de 1606, par le biais des Hollandais. Butel, *Histoire du thé*, p.43.

³⁸ *Verenigde Oost-Indische Compagnie* ; Il s'agit de la version hollandaise de la Compagnie des Indes Orientales. Favier, *Les Européens et les Indes orientales au XVIII^e siècle*, p.54.

³⁹ Butel, *Histoire du thé*, p.49. Pour plus de détails sur le contexte commercial des premières ventes publiques de thé, voir Forrest, *Tea for the British*, p.45-61.

⁴⁰ Forrest, *Tea for the British*, p.25.

son achat sur le marché chinois, il est surtaxé à son entrée dans les ports anglais) aurait justifié le maintien d'une place modeste dans le cœur des Anglais. Néanmoins, grâce à une contrebande active, la consommation du thé se propage dans toutes les classes de la société anglaise, justifiant l'adoption, dès 1784, par le gouvernement britannique de William Pitt du *Commutation Act* qui par la « nationalisation » du thé permet de diminuer considérablement les taxes imposées à ce produit d'importation à son arrivée en Angleterre. La « nationalisation » du thé représente donc le premier geste officiel concret qui va permettre sa transformation en marqueur identitaire de la nation britannique.

1.1. Le thé, un marqueur identitaire en Grande-Bretagne : la théorie

Avant d'être un produit d'échange, le thé est d'abord un aliment. Se nourrir est un comportement indéniablement instinctif puisque l'être humain a besoin de boire et de manger pour vivre. Cependant, l'alimentation des individus dans nos sociétés doit également, et surtout, se comprendre dans une perspective beaucoup plus large. Définitivement plus complexe, le comportement alimentaire est multidimensionnel. En effet, s'il répond d'abord à un impératif physiologique, le choix des aliments et leur préparation s'expliquent davantage par la dimension sociale et symbolique⁴¹ du comportement alimentaire de l'individu qui permettent d'expliquer les différences alimentaires entre deux nations ou simplement entre deux individus. Donc, s'alimenter est également un acte social et culturel.

De plus, chaque civilisation possède des techniques et des préférences alimentaires qui sont plus ou moins déterminées par ses capacités de production. La particularité de l'engouement du thé en Grande-Bretagne est qu'il n'est ni produit, ni cultivé en Angleterre. Son apparition dans les salons anglais qui s'explique par l'effervescence du commerce maritime et par un intérêt marqué chez les Européens des XVII^e et XVIII^e siècles pour les chinoiseries et les produits coloniaux ne justifie pourtant pas l'importance de cet attachement britannique pour le thé à cette époque. Les causes et l'histoire de cette relation

⁴¹ Martine Garrigues-Cresswell et Marie Alexandrine Martin, « L'alimentation : entre mondialisation et expression identitaire », *Techniques et culture*, 1998 (Janv-Déc.), No.31-32, p.1.

exceptionnelle entre le thé et la société britannique sont difficiles à définir clairement. Toutefois, il est possible de soutenir qu'une conjonction de facteurs favorables ont certainement conduit les Anglais à privilégier le thé plutôt que le café ou le chocolat qui sont apparus en Europe pratiquement au même moment.

Parmi les facteurs favorisant qu'il est possible de relever, le dynamisme commercial de la E.I.C ainsi que l'influence de l'élite sociale britannique de l'époque sont à souligner. En effet, la noblesse anglaise du XVII^e siècle aurait développé une affection singulière pour le thé à la suite du mariage, en 1662, de Charles II avec Catherine de Bragançe.⁴² Issue de la famille royale qui règne sur le Portugal depuis 1640, la nouvelle reine d'Angleterre se passionne pour ce breuvage exotique qui est consommé à la cour portugaise depuis 1577⁴³. En somme, avec Bombay, sa dot, la princesse portugaise apporte son goût du thé en Angleterre. La volonté de la noblesse de plaire à leurs souverains favorise donc les débuts de l'expansion de la mode du thé en Angleterre. Par ailleurs, la E.I.C., fournisseur officiel de la couronne est, par extension, influencé par cette nouvelle mode qui oriente ses acquisitions dans son commerce avec la Chine. De plus, elle amorce une campagne publicitaire excessivement dynamique et tente dès 1660, d'accaparer le monopole de ce nouveau commerce en Grande-Bretagne. À partir de 1669, elle importe régulièrement du thé et son commerce est protégé par le contrôle exclusif de ce commerce qu'elle détient légalement.⁴⁴

D'autre part, à cette époque, il y a aussi en Grande-Bretagne un désir profond de faire chuter la consommation abusive de boissons alcoolisées dans les différentes classes sociales de la population. L'alcoolisme est malheureusement un fléau difficile à vaincre et le thé semble alors être l'alternative la plus intéressante. En effet, il possède la vertu d'éveiller l'esprit sans corrompre les sens, et son goût, plus subtil que celui du café, convient davantage au palais anglais.⁴⁵ Enfin, il faut également souligner l'importance de

⁴² Forrest, *Tea for the British*, p.21.

⁴³ Boudassou, *Le Thé*, p.26. Il faut rappeler que ce ne sont pas les Portugais qui consomment le thé depuis 1577, mais les gens de la cour du Portugal.

⁴⁴ Butel, *Histoire du thé*, p.51-52.

⁴⁵ S.D., Smith "Accounting for taste : British Coffee Consumption in Historical Perspective", *Journal of Interdisciplinary History*, 1996, No.27, Vol.2, p.183-214.

la mode croissante des *coffee houses* qui ont permis à certains visionnaires de se spécialiser dans le commerce du thé. Le cas de Thomas Twining qui ouvre à Londres au début du XVIII^e siècle, un *coffee house* et une boutique spécialisés dans la vente de thé, qu'il nomme *The Golden Lyon* est un bel exemple du dynamisme commercial de ces visionnaires.⁴⁶

Buveur de thé et « thé à l'anglaise »

Le comportement alimentaire, dans le choix des aliments et dans leur mode de préparation est un moyen de se définir en tant que consommateur qui est doublement créateur puisqu'il construit à la fois, l'identité du mangeur et l'identité du mangé. Dans ce cas-ci, celle du Britannique, buveur de thé et celle du thé, consommé à l'anglaise. Ces deux concepts n'existent pas l'un sans l'autre. D'une part le mangeur se définit à partir de ce qu'il est, c'est à dire en fonction de facteurs biologiques, génétiques, psychologiques, sociologiques, historiques et culturels, mais également en fonction de ce qu'il mange. Tous les êtres humains se nourrissent, mais ils ne mangent pas tous la même chose et pas tous de la même façon.⁴⁷ D'autre part, l'identité du mangé se construit en fonction de la « perception identificatoire » du mangeur. Le mangé ne possède donc pas de définition absolue. Il dépasse largement les limites d'une définition scientifique qui lui attribue des fonction nutritives et énergétiques. L'aliment procure également du plaisir et doit, pour être défini comme tel, être accepté culturellement comme consommable.⁴⁸

Le comportement alimentaire est aussi un moyen pour un groupe social de se distinguer d'un autre groupe par la consommation et la manière de consommer un produit perçu comme lui étant culturellement lié. Les choix alimentaires déterminent donc l'identité d'un groupe par l'établissement d'un ensemble de pratiques culinaires privilégiées par ce

⁴⁶ Butel, *Histoire du thé*, p.53-54.

⁴⁷ Matty Chiva, « Le mangeur et le mangé : la complexité d'une relation fondamentale », dans Ismène Giachetti, *Identité des mangeurs ; Images des aliments*, Paris, Polytechnica, 1996, p.11-12, CNERNA-CNRS Sciences Humaines et pratiques alimentaires.

⁴⁸ Chiva, « Le mangeur et le mangé : la complexité d'une relation fondamentale », p.19-24. Sur la détermination de ce qui est consommable, voir l'exemple de la viande de chien consommée dans les pays asiatiques ; Jean-Pierre Poulain, « La nourriture de l'autre : entre délices et dégoûts », dans *Cultures, Nourritures*, dirigé par DUVIGNAUD, Jean et Chérif KHAZNADAR, Belgique, Babel, 1997, p.115-139, Internationale de l'imaginaire, Nouvelle Série, no.7.

groupe. Par conséquent, les préférences alimentaires d'une collectivité peuvent être interprétées comme une manifestation identitaire profonde⁴⁹.

Ainsi, les préférences alimentaires sont tributaires du patrimoine biologique et culturel du mangeur. En effet, si chaque être humain possède un code génétique particulier qui le définit et le distingue par son unicité, la culture dans laquelle il évolue lui permet de déterminer certaines préférences alimentaires. L'inné et le besoin vital de se nourrir ne sont donc pas les seuls éléments qui expliquent le comportement alimentaire des êtres humains. Ce qui est mangé est en conséquence un comportement acquis par un long processus d'apprentissage qui conjuguent contacts et familiarisation avec l'aliment, et influence de l'entourage plus ou moins large (famille, amis, nationalité) de l'individu. En somme, le comportement alimentaire joue le double rôle d'élément socialisant et de créateur d'identités collective et personnelle.⁵⁰

Le thé est indéniablement lié culturellement à la société britannique. Les nombreuses références dans les œuvres d'hier et d'aujourd'hui sont autant de facteurs qui encouragent cette perception. Il n'y a qu'à penser au thé d'Hagrid dans les *Harry Potter* ou à celui du chapelier fou et du lièvre de mars d'*Alice in Wonderland*. Il y a encore la recherche obsessionnelle de thé d'Arthur dans le *Hitch hickers's Guide to the Galaxy* de Douglas Adams ou les observations sur la nation britannique par un Français tel que De la Rochefoucauld⁵¹ : « L'usage du thé est général dans toute l'Angleterre. On le prend deux fois par jour et quoique ce soit encore une dépense assez considérable il n'y a pas de plus petit paysan qui ne le prenne les deux fois comme le plus riche. ». Les exemples littéraires ou cinématographiques pouvant être cités sont innombrables. Donc, il est difficile de nier l'existence du couple thé-culture britannique puisque la représentation plaçant le thé au cœur des mœurs britanniques est profondément ancrée dans l'imaginaire collectif occidental.

⁴⁹ Garrigues-Cresswell et Martin, « L'alimentation : entre mondialisation et expression identitaire », p.1-10.

⁵⁰ Chiva, « Le mangeur et le mangé : la complexité d'une relation fondamentale », p.14-19.

⁵¹ Citation de François de la Rochefoucauld, au lendemain de la guerre de l'Indépendance américaine, cité dans Butel, *Histoire du thé*, p.83 et dans Huetz de Lemp « Boissons coloniales et essor du sucre », p.639.

Aujourd'hui le *Five O'Clock Tea* ou *Tea Time* est considéré comme l'expression parfaite de la façon de boire le thé à l'anglaise. Le geste du thé est un rituel qui a connu une évolution particulière, adaptée à la personnalité britannique. L'heure, les instruments, l'endroit, la manière de préparer le thé et ce qui l'accompagne sont précis, presque immuables. Alors, lorsqu'un aliment est lié à la culture d'une nation au point de devenir l'objet d'un rituel social, il devient évident qu'il est étroitement lié à l'identité du groupe qui le pratique puisque les rites sont l'expression concrète et puissante des revendications identitaires d'une collectivité.⁵²

1.2. *Tea Time* ; le rituel britannique

Le *Five O'Clock Tea* ou *Tea Time*, sont les termes généralement utilisés pour définir le rituel britannique de la consommation du thé. Il est l'aboutissement de l'expansion phénoménale de la mode du thé sur le territoire britannique au XVIII^e siècle. Il a été réellement et complètement défini vers 1840, vraisemblablement par la duchesse de Bedford, mais les *Tea Gardens* et les *Tea Breakfasts* peuvent être interprétés comme ses précurseurs.⁵³

Cependant, avant d'aborder les périodes et la forme de ces différentes expressions d'un même rituel, il convient de souligner la distinction essentielle de la façon de boire du thé à l'anglaise. Il s'agit évidemment de l'ajout de sucre (ou de miel) et de lait à l'infusion du thé par les Anglais. Effectivement, à l'exception des Mongols qui préparent leur thé en faisant bouillir le tout avec lait et épices, la plupart des buveurs de thé des nations orientales se contentent tout simplement de consommer son infusion « pure ».⁵⁴ Le thé sucré auquel est ajouté du lait est donc une caractéristique britannique qui apparaît dès les premières publicités visant à atteindre le marché anglais et qui doit se comprendre à travers deux axes : l'essor parallèle du commerce du sucre et des boissons exotiques et

⁵² Garrigues-Cresswell et Martin, « L'alimentation : entre mondialisation et expression identitaire », p.14-15.

⁵³ Butel, *Histoire du thé*, p.171-172.

⁵⁴ Voir les 3 étapes chronologiques de la préparation du thé en Chine ; Runner, *Le Thé*, p.28-32.

coloniales que connaît l'Europe au XVIII^e siècle et le phénomène d'appropriation élaboré dans les théories de l'histoire de l'alimentation.

Un thé sucré...

Au moment où le thé arrive en Angleterre, le goût du sucre s'est déjà répandu en Europe depuis quelques siècles. Découvert et utilisé pour ses vertus médicinales depuis l'Antiquité et le Moyen Âge, le commerce, mais surtout le goût du sucre, connaît un essor phénoménal avec les Grandes Découvertes et la colonisation qui en découle. L'engouement pour les saveurs sucrées est si important dans les pays européens que les grandes puissances qui colonisent s'empressent d'implanter la canne à sucre dans les différents territoires du Sud qu'ils s'approprient tels que le Brésil, Saint-Domingue et le Mexique⁵⁵.

En Grande-Bretagne, le goût du sucre s'est même développé un peu plus qu'ailleurs. Tout est sucré, même les boissons alcoolisées. Avec l'expansion du commerce du sucre, la cuisine anglaise voit émerger nombre de pâtisseries et de pièces montées qui sont dégustées avec délectation lors de grands festins. Ce phénomène s'explique entre autres par la nature humaine qui préfère instinctivement la saveur sucrée à toute autre. D'ailleurs, c'est le premier goût que l'enfant acquiert et c'est l'évolution physique et sociale de l'individu qui favorise ensuite la découverte des autres saveurs et lui permettent de varier son alimentation. Dans la culture britannique, l'affection de la saveur sucrée est si importante, que le thé s'accompagne généralement de pâtisseries diverses, de *cakes* et/ou de biscuits sucrés.⁵⁶

D'autre part, il est vrai que l'infusion du thé libère une amertume proportionnelle au temps d'infusion. Le sucre est un moyen d'atténuer cette amertume sans l'enrayer, et permet ainsi de savourer la subtilité du goût du thé. Donc, l'émergence en Occident du

⁵⁵ Huetz de Lempis « Boissons coloniales et essor du sucre », p.629-631. Mintz, *Tasting Food, Tasting Freedom*, p.18-20. Mintz, *Sweetness and Power ; The Place of Sugar in Modern History*, p.19-73.

⁵⁶ Mintz, *Sweetness and Power ; The Place of Sugar in Modern History*, p.36-42. Chiva, « Le mangeur et le mangé : la complexité d'une relation fondamentale », p.16-18. Ann Piroelle, « Le choc des cultures : Une étude de la communication du chocolat », *Champs Visuels*, Mai 1997, No.5, p.46.

commerce des boissons exotiques et coloniales telles que le thé est étroitement lié à l'essor du commerce du sucre à la même époque.

... *Avec un nuage de lait*

Afin de comprendre les motifs qui ont poussé les Anglais à ajouter du lait à leur infusion de thé, il faut étudier le phénomène à partir des théories de l'histoire alimentaire. Tout d'abord, un fait est établi : le thé est un aliment, mais il est également l'objet d'un échange international par son importation en tant que produit exotique sur les marchés de l'Europe. Même si depuis toujours, les aliments voyagent et qu'il arrive parfois que leur consommation soit adoptée dans des pays qui ne les produisent pas à la base, l'intégration d'un nouvel aliment dans une autre culture s'accompagne généralement par son implantation physique sur le territoire de cette dernière. Il s'agit d'une façon « d'appriivoiser » le produit étranger.⁵⁷

Le cas de l'intégration du thé aux habitudes alimentaires anglaises est un peu plus complexe. Premièrement, il est pratiquement impossible de cultiver le *Camellia Sinensis*⁵⁸ en Grande-Bretagne. Son climat et sa géographie favorisent peu le développement de cette culture. De plus, la période qui correspond à la découverte et à l'intégration culturelle du thé en Angleterre correspond également à une époque où les secrets de la culture et de la préparation du thé sont inaccessibles aux Anglais puisque les Chinois les conservent à l'abri des « barbares ». Donc, deux obstacles majeurs empêchent les Britanniques d'appriivoiser le produit exotique en l'implantant physiquement sur leur territoire.

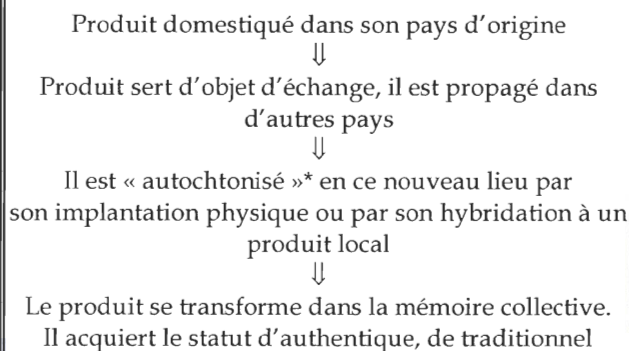
La solution à ce problème se trouve dans l'hybridation entre l'aliment étranger et un produit local. Le lait qui est produit en Angleterre est, comme le sucre, étroitement lié aux préférences alimentaires généralement associées à la culture britannique. En effet, les Anglais préfèrent naturellement les goûts sucrés et lactés.⁵⁹ De plus, comme le sucre, le lait atténue l'amertume du breuvage. Il est donc possible d'émettre l'hypothèse qu'un

⁵⁷ Garrigues-Cresswell et Martin, « L'alimentation : entre mondialisation et expression identitaire », p.12.

⁵⁸ Nom latin du théier.

⁵⁹ Piroelle, « Le choc des Cultures : Une étude de la communication du chocolat », p.42-46.

Étapes de la domestication d'un produit étranger⁶⁰



* façon d'appriivoiser et d'intégrer un produit étranger
 ↳ Les causes qui expliquent l'adoption d'un nouveau produit sont variées : répondre à un besoin, acquisition d'avantages d'ordres pratiques et symbolique, etc.

désir profond et inconscient d'appriivoiser le produit exotique ont poussé les Anglais à ajouter du lait à leur infusion de thé afin de l'adapter à leurs préférences alimentaires naturelles, culturellement associées au comportement alimentaire britannique.

Enfin, cette domestication est également une nouvelle façon, pour l'Anglais, de se définir soi-même, en tant que buveur de thé anglais en distinguant ce dernier par certaines

particularités. Le thé bu à l'anglaise devient alors synonyme de la culture britannique et se transforme dans la mémoire collective pour apparaître pour la plupart des Occidentaux comme étant culturellement lié à la société britannique, et donc traditionnel. Le thé, cultivé en Chine depuis plus de cinq millénaires, devient ainsi un marqueur identitaire pour la société britannique.

Un rituel de « Sociabili-thé »

Comme il a été mentionné à quelques reprises, le *Tea Time* est un temps, un espace et une manière de boire son thé à l'anglaise. C'est l'occasion de se réunir, en famille ou entre amis, afin de partager un moment de quiétude pour déguster un breuvage chaud et réconfortant. Mais, plus que tout, prendre le thé, pour un Anglais, est un geste intimement lié à la vie en société.

Cette association entre le thé et la sociabilité s'explique par l'histoire de son rituel. Au début du XVIII^e siècle, le thé est la boisson de l'élite. Son rituel a donc été développé par la noblesse qui, inspirée par ses souverains ont ainsi adopté le breuvage exotique. À cette

⁶⁰ Tableau inspiré des théories de Garrigues-Cresswell et Martin, « L'alimentation : entre mondialisation et expression identitaire », p.1-16.

époque, la vie en société représente l'essentiel du rythme quotidien de cette classe sociale. Visites, réunions, réceptions, festins et spectacles sont les plus importantes activités de la vie des nobles. C'est donc dans ce contexte qu'apparaît les *Tea Gardens* et les *Tea Partys*.⁶¹

La création de cette nouvelle forme de sociabilité donne un sens au rituel qui se met en place⁶². Ainsi, la musique, la poésie, les danses et les jeux de cartes qui sont les activités privilégiées par la noblesse sont accompagnées par la dégustation d'un thé. Celle-ci suit alors un cérémonial précis, orchestré par l'hôtesse et dont les règles sont, aujourd'hui encore, observées dans la préparation du *Five O'Clock Tea* ; d'abord chauffer la théière, puis, préparer le thé avec la meilleure eau possible, ensuite, mettre le lait et le sucre dans la tasse, servir le thé, servir les à-côtés, etc.

Enfin, le principal aspect de ce rituel est définitivement son caractère social. Donc, si les gens des classes sociales moins aisées ne peuvent se permettre aussi raffiné que celui de la noblesse, il consacre pourtant un moment dans la journée à prendre le thé ensemble. En tant que liant social, le thé rapproche les gens. Discuter autour d'une tasse de thé chaud satisfait l'être social qu'est l'humain. La caractéristique socialisante du thé explique probablement en partie, l'expansion de la consommation du thé dans toutes les couches et aspects de la société britannique, de l'humble paysan au souverain d'Angleterre, des réunions dans les salons londoniens à la pause pour le thé des ouvriers.

Objets du culte

Vers la fin du XVIII^e siècle, le thé est littéralement l'objet d'un culte domestique. Pris en société, le rituel s'impose. Thé, eau chaude, sucre, lait, pâtisseries et autres sucreries sont consommés lors des *Tea Partys*. Il faut donc un ensemble très complet d'accessoires pour pratiquer cette activité. L'apparition de ce nouveau besoin favorise l'émergence et l'expansion du commerce très lucratif des grandes collections de services à thé des potiers anglais, dont le nom le plus célèbre est Wedgwood.

⁶¹ Butel, *Histoire du thé*, p.173.

⁶² Jean-Pierre Corbeau, « Identité et image du mangeur », *Champs Visuels*, Mai 1997, No.5, p.15.

La conception des services à thé est indéniablement lié aux particularités de la consommation du thé en Angleterre. En effet, en Chine, le thé est infusé dans des théières de terre cuite, les faïences rouges et brunes de Y-Hsing⁶³, ou directement dans un *chawan*, c'est à dire une tasse couverte, en terre cuite. Avec les premières importations de thé en Angleterre, les marchés européens offrent également plusieurs chinoiseries fortement appréciées par les Européens. Ainsi, au départ, les théières chinoises Y-Hsing sont utilisées pour la préparation du thé par les Anglais. Cependant, profitant de la fascination occidentale pour la porcelaine chinoise, les potiers d'Europe réussissent à produire des modèles de théières inspirés par les importations chinoises. Le développement de cette industrie permet l'apparition sur le marché d'un vaste choix de produits plus abordables que les porcelaines chinoises. De plus, puisqu'elles sont produites localement, leur disponibilité sur le marché est stabilisé et sécurisé. Par ailleurs, le dynamisme commercial des potiers anglais stimule la création d'une multitude d'accessoires, inspirées des importations de Chine. Ainsi, la forme des théières anglaises est inspirée des aiguières à vin des Chinois, les bols à thé sont convertis en sucriers et les aiguières chinoises, en forme de casque, servant à contenir l'eau de rose pour le lavage des mains deviennent des crémiers.⁶⁴

Ce commerce florissant est alimenté par la création d'une variété de collections de services à thé imaginés par les potiers anglais afin d'offrir une diversité des formes. Ainsi, si les théières s'inspirent toujours des modèles chinois, les formes varient : poire, dôme, cylindre, globulaire, rectangulaire, etc. De plus, les décorations qui ornent ces collections sont, pour les créateurs, une manière de signer leurs oeuvres. L'un des plus célèbres exemples de ces collections est la série *Étruria*, des poteries bleues ornées de motifs en relief, créée en 1768 par Wedgwood⁶⁵.

Cette mode fait également prospérer les fabricants d'argenterie anglaise. En effet, dès le début du XVIII^e siècle, des versions du service à thé anglais sont disponibles en argent. L'utilisation de ce matériel permet l'arrivée d'une pièce du service à thé anglais, qui le

⁶³ Forrest, *Tea for the British*, p.288.

⁶⁴ Butel, *Histoire du thé*, p.89-93.

⁶⁵ Butel, *Histoire du thé*, p.88-91.

distingue, la *Tea Kettle*. Cette grande bouilloire, qui ressemble habituellement à une cafetière en argent, permet à l'hôtesse de respecter les deux règles d'or de ce culte domestique : offrir un thé chaud à ses invités et être un objet symbolique représentant l'importance de l'hôtesse. En effet, dans la culture britannique, servir le thé en société est l'un des premiers devoirs d'une bonne hôtesse. Et, le format de la bouilloire doit être proportionnelle à la consommation de thé dans le foyer, qui doit de préférence être importante. De plus, elle représente les attributs du foyer puisqu'elle est perçue dans la société britannique comme le « symbole des vertus du foyer »⁶⁶.

Enfin, comme il a été mentionné plus haut, le thé est généralement accompagné d'une collation sucrée. Parfois, il arrive même que la collation prenne la forme d'un mini-repas. Le principal impact de cette caractéristique est le service à thé anglais acquiert graduellement divers objets pour la présentation des pâtisseries et sandwiches. En somme, le service à thé anglais complet est constitué des accessoires directement impliqués dans la préparation du thé (théière, *Tea Kettle*, sucrier, crémier, boîte à thé, passoire, etc.) et des accessoires ayant pour fonction de présenter et de manipuler les différents aliments servis lors du *Tea Time* (plateau de service, pinces à sandwiches, etc.)

1.3. Les impacts d'une mode devenue mode de vie

Au courant du XVIII^e siècle, l'engouement pour le thé se répand en Angleterre dans toutes les couches de la société. Toutefois, l'importation de la feuille implique des coûts importants puisque le thé est, non seulement coûteux à l'achat en Chine, mais il est également soumis à un taux de taxation excessivement élevé à son entrée dans les ports anglais. Malgré cela, deux éléments favorisent l'expansion de la consommation du thé auprès des différentes classes sociales de la population britannique : la contrebande et l'adultération du thé.

Depuis 1669, le monopole du commerce du thé en Angleterre est détenu par la E.I.C. Cependant, la structure de la Compagnie ne lui permet pas de répondre efficacement à la

⁶⁶ Forrest, *Tea for the British*, p.292. Butel, *Histoire du thé*, p.90.

demande anglaise et elle n'arrive à offrir que le tiers des tonnes de thé qui sont consommées annuellement en Grande-Bretagne. De plus, les importations de produits exotiques et coloniaux sont sujettes, en Chine et en Angleterre, à une taxation excessive. Le coût relativement élevé du thé en fait donc un produit luxueux plutôt dispendieux pour le consommateur britannique.

Par conséquent, plusieurs marchands privés anglais et européens profitent de cette occasion pour participer à une contrebande du thé particulièrement efficace sur les côtes de l'Angleterre. Ainsi, ils réussissent à y introduire une quantité non négligeable de thé qui est beaucoup moins coûteux que le thé vendu légalement. Malheureusement, l'efficacité de cette contrebande avant 1784, ne permet pas d'obtenir des statistiques plus précises sur la consommation du thé en Angleterre à cette époque qu'une croissance globale quinze fois plus élevée à la fin du XVIIIe siècle par rapport à son début.⁶⁷

La seconde cause ayant permis aux moins fortunés de pouvoir acheter du thé est une stratégie adoptée par certains marchands, l'adultération du thé. En effet, afin de répondre à la demande croissante en diminuant les coûts, certains n'hésitent pas à ajouter diverses feuilles aux feuilles de thé. Colorées avec de l'indigo, les feuilles de sureau, de hêtre, d'aubépine et d'églantier permettent de couper le thé sans trop le corrompre. La proportion réelle de thé étant plus faible, le prix, à la vente, s'en trouve réduit.⁶⁸

Enfin, la récupération des feuilles de thé est également une méthode exploitée par certains individus. Ainsi, les serviteurs de maisons fortunées dans lesquelles le thé est consommé, récupèrent les feuilles infusées, les sèchent et les revendent dans les quartiers pauvres. Par ailleurs, cette technique est à la base d'une forme de commercialisation du thé fort populaire depuis ; témoin de cette méthode, un négociant en voulant protéger son thé, eut l'idée de les rassembler dans des sachets de toile cousus et rangés dans des caisses scellées portant son nom. Le thé en sachet venait d'apparaître.⁶⁹

⁶⁷ Favier, *Les Européens et les Indes orientales au XVIIIe siècle*, p.56.

⁶⁸ Favier, *Les Européens et les Indes orientales au XVIIIe siècle*, p.56.

⁶⁹ Boudassou, *Le Thé*, p.27.

La popularité du thé conjuguée à la contrebande excessivement florissante incite graduellement le gouvernement britannique à intervenir légalement. Donc, sous l'impulsion de William Pitt, en 1784, l'*India Act* et le *Commutation Act* sont votés au Parlement. La « nationalisation » du thé permet une réduction spectaculaire des taxes à l'importation qui chutent à 12.5 %. La structure de la E.I.C. est également modifiée afin de lui permettre d'importer des quantités suffisantes de thé pour répondre à la demande croissante. Cette baisse de prix est un facteur supplémentaire qui stimule la popularité du thé. Ainsi, entre 1785 et 1800, la Grande-Bretagne enregistre une croissance de 97% de la consommation de thé. En comparaison, que la démographie connaît une croissance de 14%.⁷⁰

Pendant le XVIII^e siècle, la mode du thé en Angleterre s'est graduellement transformée en mode de vie pour les Britanniques. À la fin de ce siècle, la classe sociale importe peu puisque la plupart des Anglais prennent leur thé deux fois pas jour. Le thé n'est plus le luxe exclusif de la noblesse. C'est durant ce siècle que l'association entre le thé et la culture britannique s'est confirmée le plus profondément au sein de la société anglaise et qu'elle a marqué définitivement l'imaginaire collectif. Par contre, cette mode devenue mode de vie nécessite un approvisionnement croissant, sûr et stable. Les conditions commerciales consenties par la Chine ne permettent pas de s'assurer que ces trois qualités soient réunis. L'Empire Britannique, en pleine croissance, privilégie un libéralisme économique qui se heurte à l'autarcie et au protectionnisme d'une Empire millénaire.

⁷⁰ Butel, *Histoire du thé*, p.88.

2. Commerce du thé sino-britannique ; deux empires, deux idéologies...

Il est maintenant déterminé que le thé occupe une place privilégiée dans la culture britannique. Toutefois, jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, seule la Chine possède et contrôle rigoureusement le monopole commercial de cette marchandise. Ainsi, pour consommer le trésor vert des Chinois, les Britanniques doivent se soumettre aux conditions commerciales consenties par la Chine. Mais, pour les Anglais qui sont pratiquement les chevaliers du libéralisme économique, le protectionnisme chinois peut parfois sembler frustrant et paraître incontournable. Donc, afin de bien comprendre le processus qui va conduire les Britanniques à développer des manœuvres visant à faire chuter le monopole chinois, il est nécessaire de déterminer l'état du commerce sino-britannique et la place du thé au cœur de ces échanges.

2.1 Les Britanniques, les Chinois et le commerce international

Dans le cadre du commerce sino-britannique deux idéologies du commerce international s'opposent. Considéré comme favorable, voire nécessaire par les uns, il représente, pour les autres, un tribut de dépendance que les « barbares » doivent verser à l'Empereur.⁷¹ Dans les faits, chacun défend ses intérêts. Alors, afin de saisir le choc idéologique et réel, il convient de comprendre les bases de ces conceptions et de ces pratiques commerciales.

La Grande-Bretagne...

Le XVII^e siècle correspond à la période qui marque le début des échanges entre la Chine et la Grande-Bretagne. Or, depuis le XVI^e siècle, l'Angleterre connaît une régulière et importante croissance économique dont les facteurs sont multiples. L'un des plus déterminants est le résultat des conquêtes espagnoles aux Amériques qui ont favorisé l'arrivée de métaux précieux sur les marchés européens. Cette apport massif d'or, mais surtout d'argent, profite énormément aux Anglais. De plus, des caractéristiques internes tels la relative paix intérieure, le renouvellement de la classes aristocratique rendu possible grâce à la mobilité qui caractérise la structure sociale britannique, et l'essor

⁷¹ Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.8-9.

démographique qui permet un afflux de main d'œuvre, correspondent à un enrichissement des producteurs et des employeurs et favorisent le développement des aires industrielles et commerciales en Grande-Bretagne. D'autre part, l'émergence du mercantilisme comme idéologie commerciale dominante dans plusieurs puissances européennes continentales inspire grandement l'Angleterre qui va lui donner une couleur toute particulière. Enfin, l'intervention de l'état dans l'économie du pays s'ajoute à l'ensemble de ces facteurs et donne des résultats positifs qui expliquent, en partie, la croissance économique des Anglais durant cette période.⁷²

Par ailleurs, cette relative prospérité économique est concomitante à l'émergence du destin maritime de l'Angleterre puisque c'est également aux XVI^e et XVII^e siècles que la nation anglaise pose les bases de la puissance maritime qu'elle va posséder au siècle suivant. En effet, ce royaume insulaire qui enregistre une croissance démographique relativement importante à cette époque, commence à ressentir les inconvénients des limites de l'espace géographique. Les Grandes Découvertes et l'expansion du commerce maritime offrent des perspectives nouvelles et les XVI^e et XVII^e siècles voient l'apparition d'un état d'esprit impérialiste dans la mentalité britannique. Graduellement, l'impérialisme anglais croissant associé au développement d'un goût de l'aventure généralisé auprès de la population britannique, poussent l'Anglais de cette période à la découverte du monde, à l'expansion maritime et éventuellement à la conquête du monde.⁷³ Ainsi, à partir du XVI^e siècle, l'Angleterre se tourne résolument vers la navigation et le commerce maritime international.

Les théories valorisant la navigation et le commerce international émergent, se développent et sont entendues. L'influence d'hommes d'affaire et de penseurs qui en font l'éloge n'est pas à négliger dans l'explication de l'apparition de ces deux traits qui vont caractériser la société anglaise. Des hommes comme Walter Raleigh⁷⁴ n'hésitent pas à affirmer que la conquête du monde est possible, voire fondamentale car « qui tient la mer, tient le commerce du monde, qui tient le commerce du monde tient la richesse du monde,

⁷² Roland Marx, *Histoire de la Grande-Bretagne*, Paris, Éditions Perrin, 2004 (1980), p.103-108. Collection Tempus.

⁷³ Marx, *Histoire de la Grande-Bretagne*, p.127-128.

⁷⁴ Sir Walter Raleigh (1554-1618) : Navigateur et Écrivain.

qui tient la richesse du monde, tient le monde lui-même.»⁷⁵ En 1770, Adam Smith interprète la découverte de l'Amérique et du trajet vers les Indes par le Cap de Bonne Espérance comme les deux plus grands et importants événements de l'histoire de l'humanité⁷⁶.

D'autre part, la couronne britannique encourage vigoureusement le commerce international et l'expansion coloniale qu'elle considère comme nécessaires à l'Angleterre. Ainsi, malgré les nombreux obstacles (piraterie, coût croissant de la construction des navires, difficulté à recruter des équipages), le gouvernement britannique met en place une série de mesures, telles que des lois, les Actes de Navigation et « l'exclusif colonial », pour favoriser leur développement.⁷⁷

Dès 1558, des lois sont passées pour interdire l'abattage des arbres dans certaines régions, obliger les gens à privilégier le poisson dans leur alimentation quotidienne et favoriser les travailleurs de l'industrie maritime. En 1651, le premier Acte de Navigation est appliqué. Ses principaux objectifs sont d'accroître la flotte maritime britannique et d'avantager l'activité maritime. Les Actes de 1660 et 1663 poursuivent également ces objectifs en accentuant l'importance de favoriser la Grande-Bretagne dans le cadre des échanges internationaux. Enfin, l'application de « l'exclusif colonial » par la Grande-Bretagne a certainement été l'une des mesures déterminantes dans le développement de la puissance commerciale maritime britannique. Les trois indispensables principes sur lesquels il repose sont les bases de ce qui est couramment appelé le « commerce triangulaire ». Ainsi, les colonies soumises à un système fiscal différent et subordonné à la métropole, doivent expédier, par le biais de marchands anglais, leurs produits à cette dernière où ils sont transformés et réexportés vers les autres colonies et l'extérieur. En somme, les nombreuses colonies britanniques soutiennent la puissance de la Grande-Bretagne.

⁷⁵ Cité dans Marx, *Histoire de la Grande-Bretagne*, p.127.

⁷⁶ Bouda Etemad, *De l'utilité des empires ; colonisation et prospérité de l'Europe*, Paris, Armand Colin, 2005, p.12.

⁷⁷ Haudrere, *Le Grand Commerce Maritime au XVIII^e siècle*, p.35-36. Marx, *Histoire de la Grande-Bretagne*, p.121-129.

Le XVIII^e siècle est une période déterminante pour la Grande-Bretagne puisqu'elle vit des transformations économiques importantes, devient une véritable puissance maritime et son commerce international atteint son plein potentiel. À partir de 1760, les progrès économiques s'accélérent considérablement et permettent à la Grande-Bretagne d'atteindre le 1^{er} rang de l'économie mondiale. Une position qu'elle conservera jusque dans les années 1880.⁷⁸ Ainsi, la période visée par ce mémoire, c'est à dire de 1784 à 1850, correspond à l'apogée de la Grande-Bretagne sur l'échelle de l'économie mondiale.

Par ailleurs, au courant du XVIII^e siècle, la politique libérale théorisée par Adam Smith trouve toujours plus d'adeptes et des lois comme le « Commutation Act » de 1784 sont adoptées afin de faciliter le commerce international. Ces mesures très efficaces permettent à la Grande-Bretagne de connaître le commerce extérieur le plus important entre 1790 et 1815. Dès 1815, la mentalité britannique commence à se métamorphoser et la perception de l'économie intérieure et internationale évolue graduellement. Donc, si en 1815, il est encore possible de percevoir un protectionnisme latent dans les échanges des marchands britanniques avec l'étranger, dès 1838, grâce aux efforts des chevaliers du libre-échange, le libéralisme économique émerge et domine les transactions commerciales internationales des Britanniques.⁷⁹

Donc, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, l'Angleterre construit son identité maritime et devient une puissance économique mondiale. Durant cette période, la place occupée par le commerce international au sein de son économie croît et prend une importance considérable. Graduellement, la Grande-Bretagne importe toujours plus de produits exotiques et coloniaux provenant des quatre coins de la planète. Toutefois, le fonctionnement de ce commerce est totalement dépendant d'un système monopolistique géré par des compagnies à charte.

EIC ; entre Chine et Indes Orientales

Entre le XVI^e et le XIX^e siècle, le commerce et la colonisation de certaines régions du globe sont confiés à des compagnies à charte. Les chartes sont des privilèges offerts par la

⁷⁸ Marx, *Histoire de la Grande-Bretagne*, p.223.

⁷⁹ Marx, *Histoire de la Grande-Bretagne*, p.267-277.

couronne qui permet à ces compagnies, non seulement de posséder le monopole commercial d'une région, mais est également généralement accompagné d'une série de droits régaliens dans cette zone. Pour l'Angleterre, le monopole commercial aux Indes Orientales et en Chine est possédé par la *East India Company*. Fondée en 1600 à l'initiative d'un marchand nommé Jacques Lancaster, elle effectue sa première expédition commerciale maritime en 1601. En 1609, la couronne renouvelle sa charte pour une durée indéterminée. Néanmoins, ce renouvellement n'empêche pas la création en 1635 de la *Courteen's Association*, une compagnie rivale⁸⁰, qui sera fusionnée à la EIC dès 1648.⁸¹ Mais, ce ne sera pas la dernière rivale : en 1698, grâce à l'effort des Whigs au Parlement, qui s'opposent au monopole de la EIC, une nouvelle compagnie est créée à nouveau. Les deux compagnies seront fusionnées en 1708 et réunies sous l'appellation EIC.

En 1661, Charles II renouvelle la charte de la EIC et fixe son capital afin de stabiliser les expéditions outre-mers. 1661 est également l'année du mariage entre Charles II et Catherine de Bragance. Cette princesse portugaise est habituée à la consommation du thé puisque son usage privilégié s'est répandu à la cour du Portugal depuis le XVI^e siècle, peu avant la commercialisation du thé en Europe à partir de 1606. De plus, la dot qu'elle apporte à la couronne britannique comprend la ville de Bombay en Inde⁸², un atout majeur. En somme, le renouvellement de sa charte et le mariage de Charles II sont déterminants sur le destin de la EIC. Ainsi, son commerce se stabilise, son installation en Inde est grandement facilitée par la possession de Bombay et elle va rapidement accaparer le monopole du commerce du thé et du commerce avec la Chine, l'une de ses principales caractéristiques. Donc, dès 1664, la EIC, informée de l'affection de Catherine de Bragance pour le thé, lui offre plusieurs caisses de cette feuille exotique et acquiert ainsi le titre de fournisseur officiel de la couronne. Par conséquent, le thé, qui fait sa première apparition dans les registres de la EIC en 1663, devient une marchandise d'importation régulière et légalement protégé par un monopole dès 1669.⁸³

⁸⁰ Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.24-26. Michel Morineau, *Les Grandes Compagnies des Indes Orientales (XVI^e-XIX^e siècles)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p.52-53. Que Sais-Je ? No.2832.

⁸¹ Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.24. Marx, *Histoire de la Grande-Bretagne*, p.122. Morineau, *Les Grandes Compagnies des Indes Orientales (XVI^e-XIX^e siècles)*, p.20-29.

⁸² Boudassou, *Le Thé*, p.26.

⁸³ Butel, *Histoire du Thé*, p.51-52.

En 1684, l'ouverture relative de la Chine permise par la proclamation de K'ang Hi modifie considérablement les ambitions commerciales britanniques. Ainsi, dès 1685, la EIC envoie le *China Merchant* à Canton. Les années suivantes un nombre croissant de vaisseaux anglais vont mouiller dans le port chinois.⁸⁴ Cependant, avant le XVIII^e siècle, malgré l'installation de plusieurs comptoirs et forteresses en Inde, le commerce anglais aux Indes Orientales et en Chine demeure relativement précaire.⁸⁵

À partir du XVIII^e siècle, la domination territoriale aux Indes par la EIC, permise entre autre par la possession de Bombay, s'accroît et les échanges commerciaux qui y sont effectués connaissent une courbe croissante. Entre 1730 et 1748, la régularité du commerce et la croissance des échanges favorisée par le commerce d'Inde en Inde sont indéniables. Cependant, le commerce privé et les défenseurs du libéralisme économique vilipendent et écorchent le monopole de la EIC. Progressivement, cette dernière perd ses acquis et disparaît en 1858 au profit des intérêts privés.⁸⁶

... Et la Chine

Au moment où les Européens, ici les Anglais, découvrent les possibilités du commerce direct avec l'Empire chinois, ils rencontrent un obstacle majeur : la façon d'appréhender les relations politiques, commerciales et sociales des Chinois s'oppose fondamentalement à celle des Britanniques. Les Chinois perçoivent généralement le commerce avec les étrangers comme un geste de vassalité de la part des « barbares » qui, par le biais du commerce, versent leur tribut de dépendance au Fils du Ciel puisque, visiblement, ils ne peuvent se priver des trésors de la Chine. Cette perception chinoise constitue un obstacle idéologique considérable qui surprend les Britanniques, fervents défenseurs du libre-échange. Mais, pour la Chine, vaste empire autarcique, nul besoin des divers produits disponibles sur les marchés extérieurs. Par conséquent, à l'époque où la Grande-Bretagne

⁸⁴ Il y aura 8 navires anglais entre 1690 et 1696 et 20 navires entre 1697 et 1703. Entre 1698 et 1715, 43 navires anglais sont à Canton. Haudrere, *Le grand commerce maritime au XVIII^e siècle*, p.42. Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.9.

⁸⁵ Mauro, *L'Expansion Européenne ; 1600-1870*, p.134-135.

⁸⁶ Morineau, *Les Grandes Compagnies des Indes Orientales (XVI^e-XIX^e siècles)*, p.115-120.

part à la conquête commerciale du monde, la Chine s'oppose vigoureusement à une possible domination économique de cette dernière sur son Empire...

Toutefois, la Chine est un empire millénaire connaissant depuis des siècles une succession de dynasties impériales qui réforment continuellement les politiques sociales, économiques et administratives de l'Empire du Milieu et sa position face aux étrangers est également caractérisée par une alternance irrégulière entre expansion-ouverture et repli-fermeture, sans doute imputable aux variations politiques sous-jacentes à cette succession de dynasties. De plus, une section de ses frontières est partiellement bordée par l'Océan et son territoire est parsemé de diverses étendues d'eau. Cette particularité géographique a forcé la Chine à maintenir une tradition maritime relativement vivace. Un mode de transport qui a parfois conduit certains Chinois hors des frontières de l'empire et qui a permis à certains étrangers d'aborder les côtes de ce royaume. Ainsi, à l'époque des dix royaumes, dans les premières décennies du X^e siècle, les royaumes rivaux appliquent une politique mercantiliste et favorisent la pratique d'un commerce international afin de s'enrichir et de l'emporter sur les royaumes concurrents.⁸⁷ Par ailleurs, dans les siècles qui suivent, cette politique économique se poursuit principalement avec plusieurs autres royaumes de l'Asie.⁸⁸ De ce fait, les observations de Marco Polo (1254-1324) confirment cette grande activité commerciale extérieure dans la seconde moitié du XIII^e siècle grâce à ses descriptions du commerce et du fonctionnement des guildes marchandes dans les ports de la Chine centrale et de Canton⁸⁹. Au cours de l'ère de Yongle (1403-1424)⁹⁰, pendant la dynastie Ming (1368-1644), l'eunuque Zheng He (1371-1434)⁹¹ organise, à la demande de l'empereur, plusieurs expéditions maritimes diplomatiques et militaires afin d'étendre le prestige de l'Empire du Milieu, de ramener divers objets exotiques et d'étoffer les connaissances chinoises sur la situation géographique à l'extérieur de son territoire.

⁸⁷ Etemad, *De l'Utilité des Empires*, p.73.

⁸⁸ Jacques Gernet, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1987 (1972), p.283-285, Destins du Monde.

⁸⁹ Lionello Cioli, *Histoire économique depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Payot, 1938, p.142. Collection Bibliothèque Politique et Économique.

⁹⁰ Époque prospère de l'histoire de la Chine qui correspond au règne de l'empereur Zhu Di, qui a adopté le nom d'ère de Yongle. Gernet, *Le monde chinois*, p.345-346.

⁹¹ Eunuque au service de l'empereur qui effectua sept expéditions maritimes vers les Indes, l'Afrique et le Proche-Orient. Musulman, il eut plus de facilité à visiter les pays dominés par l'Islam que ne l'aurait eut un autre Chinois.

Cependant, à partir de 1433, les expéditions maritimes diminuent et la puissance navale chinoise chute. À la fin du XV^e siècle, la construction de bateaux de plus de deux mâts est interdite et les explorations maritimes ainsi que le commerce lointain sont interrompus. La Chine commence à se replier sur elle-même et seuls les échanges commerciaux avec l'Asie demeurent réellement actifs.⁹² En 1644, la dynastie des Ming tombe. Elle cède sa place à la dynastie des Qing (1644-1911) qui ferment résolument les portes de l'Empire aux étrangers et refusent la plupart des contacts avec l'extérieur. Les Européens qui commerçaient directement avec la Chine⁹³ depuis peu sont maintenant contraints d'aborder des ports situés à l'extérieur des frontières chinoises, notamment en Inde et au Japon où les marchands chinois écoulent leurs produits. Par ailleurs, plusieurs nations européennes achetaient déjà des produits chinois dans des pays asiatiques à l'extérieur de l'Empire du Milieu. Les Anglais, par exemple, envoyaient des expéditions en Asie depuis 1601 et se procuraient le thé et autres produits chinois à Bantam, Madras et Surate⁹⁴ où les caisses y étaient transportés sur des jonques et vendues par des marchands chinois.

Dans les années 1680, la Chine recommence à s'ouvrir aux Européens. Ainsi, en 1683-1684, l'empereur K'ang Hi proclame la liberté de commerce avec l'extérieur.⁹⁵ Les Britanniques, qui avaient perdu Bantam en 1682, apprécient fortement ce changement dans la politique impériale chinoise. Par ailleurs, le commerce avec les étrangers est un excellent moyen d'importer l'argent qui commence à manquer dans ce vaste empire. Malgré cela, la perception des Occidentaux par les Chinois demeure relativement constante ; ils les considèrent comme des barbares chrétiens dont il faut se méfier, sachant pertinemment

⁹² Etemad, *De l'Utilité des Empires*, p.77. Gernet, *Le monde chinois*, p.346-351.

⁹³ En 1516, une expédition portugaise fait escale à Canton. Au départ, les Européens, considérés comme des pirates sont traités comme tels, c'est à dire exécutés si capturés. Malgré tout, les marchands chinois transigent avec eux et les profits effectués lors de ces échanges permettent à ces derniers de défendre les avantages d'un tel commerce. Le gouvernement chinois finit par céder et permet aux Européens de commercer à Canton. Le commerce annuel est permis pour une période de trois semaines où il est contrôlé par les marchands de l'Empereur. Cioli, *Histoire économique depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, p.143.

⁹⁴ Bantam est le principal endroit où les Britanniques se procuraient du thé avant l'ouverture de la Chine. Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.9.

⁹⁵ Gernet, *Le monde chinois*, p.423. Butel, *Histoire du thé*, p.60. Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.9.

qu'aux Amériques et aux Philippines, les indigènes avaient payé chèrement leur généreux accueil.⁹⁶

La Chine, cette fière nation qui admet difficilement la pertinence d'échanger avec les Occidentaux, consent malgré tout à fournir à ces « barbares » le thé dont ils ont besoin. Cependant, si elle accepte de commercer avec l'Occident, elle impose ses conditions aux Européens. Les nations occidentales doivent s'y soumettre et la Grande-Bretagne ne fait pas exception, à quelques détails près...

2.2. Les restrictions du commerce sino-britannique⁹⁷

En Chine, les Anglais sont, non seulement confrontés à une idéologie qui leur échappe, mais également à des conditions commerciales restrictives. Le commerce extérieur chinois est garrotté, soumis à un ensemble de règles élaborées par le système impérial que tous les marchands européens doivent respecter pour pouvoir poursuivre les échanges commerciaux avec la Chine.

Le thé au cœur des échanges commerciaux entre la Chine et l'Angleterre

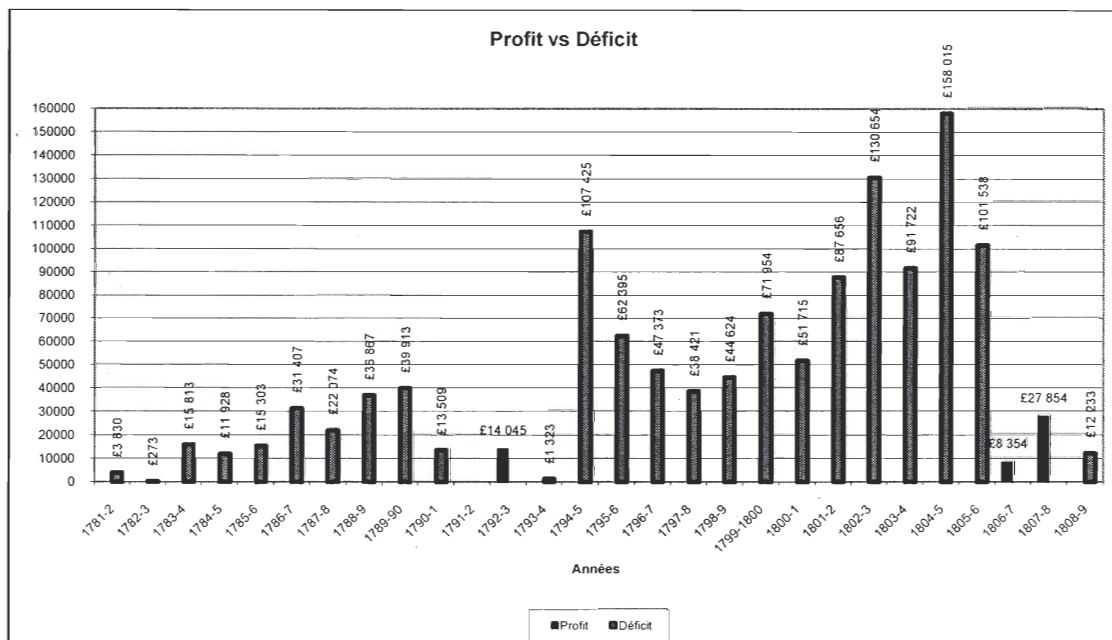
L'Empire du Milieu est vaste et autarcique. Le commerce d'importation et d'exportation n'est donc pas indispensable et les efforts des autorités chinoises sont plutôt orientés sur la stabilisation de l'économie intérieure de l'Empire. Seul le substantiel apport de métaux précieux, nécessaire à l'économie chinoise et caractéristique des échanges avec les Européens, justifie le maintien des relations commerciales sino-occidentales.⁹⁸ En effet, la Chine achète peu de produits européens et exige d'être payée en argent. Pour les Britanniques qui basent leur économie sur l'ouverture de nouveaux marchés, cette forme de protectionnisme de la part de la Chine représente un obstacle considérable à leur libéralisme économique et au dynamisme mercantile occidental.

⁹⁶ Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.8-9.

⁹⁷ Même si l'objet de recherche de ce mémoire est centré sur les relations entre la Chine et la Grande-Bretagne, l'utilisation des termes « européens » ou « occidentaux » sont volontairement utilisés dans ce chapitre afin de démontrer un traitement relativement universel face aux occidentaux qui étaient, rappelons-le, tous des « barbares » pour les Chinois.

⁹⁸ Gernet, *Le monde chinois*, p.423-424.

De plus, les deux tiers des achats effectués par les Occidentaux en Chine sont payés en piastres espagnoles, le commerce sino-occidental est par conséquent généralement déficitaire pour les Européens. La compilation de données par William Milburn dans son manuel de commerce sur les transactions commerciales de la Compagnie le confirme. Ainsi, sur un total de vingt-huit années, soit entre 1781/82 et 1808/09⁹⁹, la EIC n'a enregistré des profits que sur trois années uniquement, soit £14 045 en 1792/93, £8 354 en 1806/07 et £27 854 en 1807/08, pour une moyenne de £16 751. En contrepartie, vingt-quatre années ont été déficitaires pour la Compagnie avec une moyenne annuelle de £49 915. Donc, en vingt-huit ans, 85% des années ont été déficitaires pour la EIC dans son commerce avec la Chine.



Graphique 1 : Graphique établi à partir des données de William Milburn dans son manuel de commerce. MILBURN, William, *Oriental Commerce*, vol.2, New Delhi, Munshiram Manoharla Publishers Pvt. Ltd., 1999 (1813), p.475.

Néanmoins, le thé est devenu essentiel aux Britanniques, et pour son approvisionnement la Grande-Bretagne dépend de la Chine. Or, si l'argent est le moteur des échanges commerciaux avec l'Occident pour les Chinois, le thé est celui des Anglais. Dès le début

⁹⁹ L'année 1791/92 n'a aucune donnée dans la colonne profit ou déficit. Voir Graphique 1.

du XVIII^e siècle, ce produit exotique commence à occuper une place privilégiée dans les importations chinoises des Britanniques. Rapidement, il va représenter la part essentielle des importations totales de la Grande-Bretagne en Chine. Ainsi, à partir de 1718, les directeurs de la EIC demandent à ses marchands de charger la quantité maximale de thé pouvant être contenu sur les navires de la Compagnie. Et, dès les années 1720, la feuille chinoise occupe le premier rang des ventes de la Compagnie.¹⁰⁰

Au courant du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e siècle, les achats de thé des Britanniques à Canton connaissent une croissance continue. Cependant, jusqu'en 1784, la contrebande très active des continentaux écorche le monopole de la EIC. En effet, malgré l'interdiction de 1689 de commercer avec la Hollande¹⁰¹, les marchands européens réussissent à écouler des quantités considérables de thé en Grande-Bretagne, où la mode leur permettent de pallier au manque de marché qu'ils ont dans leur pays.

Il est vrai que le prix du thé, gonflé par les taxes à l'importation, favorise ce *smuggling*, mais également l'émergence d'un commerce parallèle. Ainsi, plusieurs marchands, afin de répondre à la demande croissante des consommateurs des classes plus pauvres de la société, pratiquent l'adulteration du thé, c'est à dire qu'ils ajoutent des feuilles de sureau, de frêne, de hêtre, d'aubépine ou d'églantier colorés à l'indigo ou au bois de campêche à une faible quantité de thé, permettant de ce fait une baisse du prix de vente du thé. Ce commerce est si actif qu'il est possible de parler d'une industrie nationale de la falsification du thé, et ce sans calculer la part de marché occupée par le recyclage des feuilles de thé, généralement effectué par les domestiques des grandes maisons.¹⁰²

Depuis le début du XVIII^e siècle, les taxes à l'importation sur les produits exotiques et coloniaux fluctuent constamment. Dès 1773, elles dépassent les 100% pour atteindre les sommets de 114% et 119% en 1783 et 1784¹⁰³. Donc, en 1784, le parlement britannique adopte le *Commutation Act* qui fait chuter les taxes à l'importation de 119% à 12.5%. Ce mouvement stratégique de William Pitt frappe efficacement le *smuggling* qui s'atténue

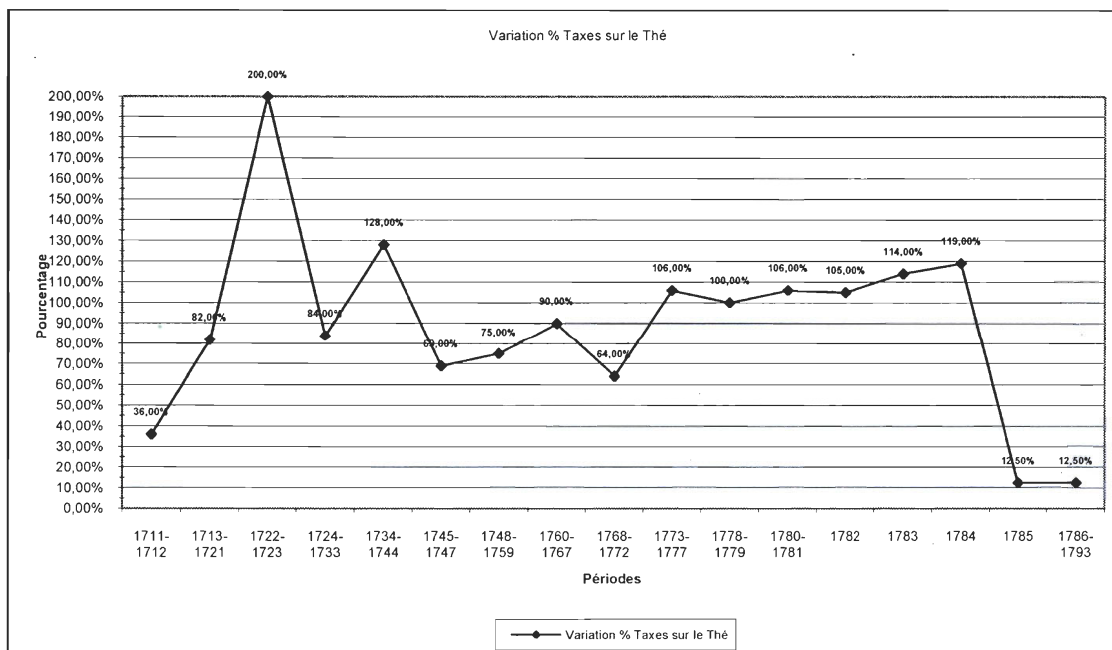
¹⁰⁰ Butel, *Histoire du thé*, p.61-62.

¹⁰¹ Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.56-57.

¹⁰² Butel, *Histoire du thé*, p.85. Boudassou, *Le thé*, p.27.

¹⁰³ Voir Graphique 2.

considérablement dans les années qui suivent. Par conséquent, la disparition du principal obstacle à la croissance du commerce du thé en Grande-Bretagne permet l'augmentation considérable des importations de thé de la EIC.



Graphique 2 : Graphique établi à partir des données de William Milburn dans son manuel de commerce. MILBURN, William, *Oriental Commerce*, vol.2, New Delhi, Munshiram Manoharla Publishers Pvt. Ltd., 1999 (1813), p.542.

Dans son manuel de commerce, William Milburn dresse quelques tableaux de l'état du commerce en Chine. Grâce à ces derniers, il est possible de déterminer qu'entre la saison 1792/93 et la saison 1809/10, avec une valeur totale des importations de thés de £55 160 230 sur des importations totales de £57 896 017¹⁰⁴, la proportion des importations de thés par la EIC¹⁰⁵ s'élève à 95,27%. Les importations de thés du commerce privé¹⁰⁶, entre 1793/94 et 1809/10, atteint pour leur part un pourcentage de 80,61%. Enfin, en 1810/11¹⁰⁷, les importations de thés noirs atteignent 76,64% et celles de thés verts, 20,84%, pour un total des importations de thé de 97,48%, pour cette saison. Par ailleurs, les données relevées par Paul Butel se rapprochent de ces statistiques puisqu'il affirme qu'entre 1760 et

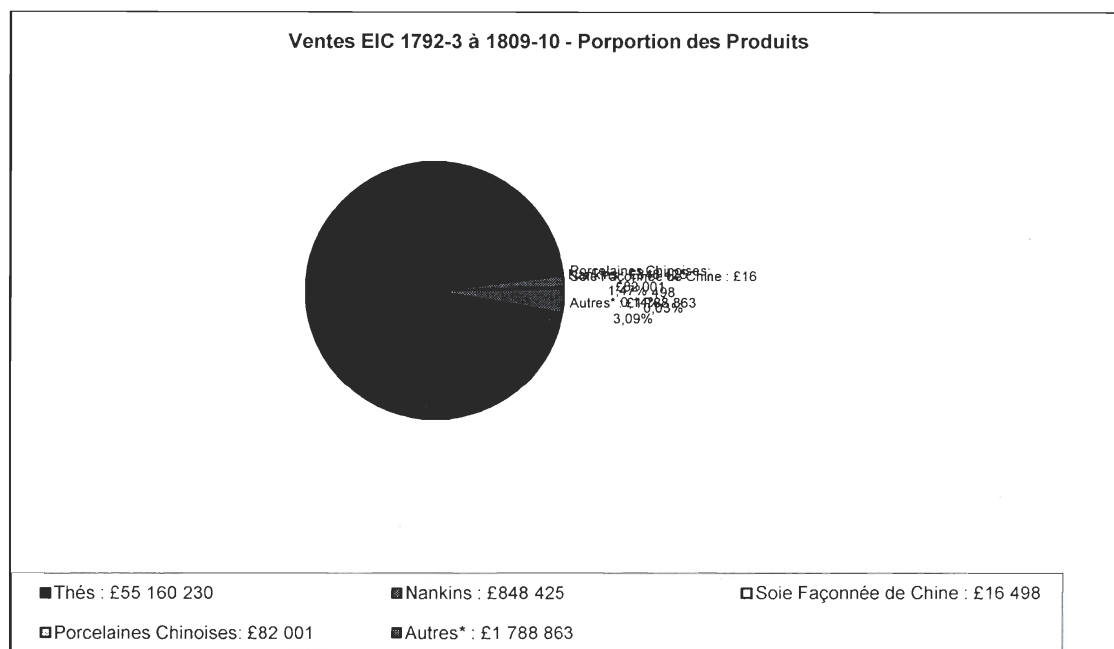
¹⁰⁴ William Milburn donne un total de £57 896 274, pour une différence de £257 en moins, visiblement une erreur de calcul ou de transcription.

¹⁰⁵ Voir Graphique 3.

¹⁰⁶ Voir Graphique 4.

¹⁰⁷ Voir Graphique 5.

1797, la part du thé dans les importations totales est d'environ 81%, et de plus de 90% dans les années 1790.¹⁰⁸



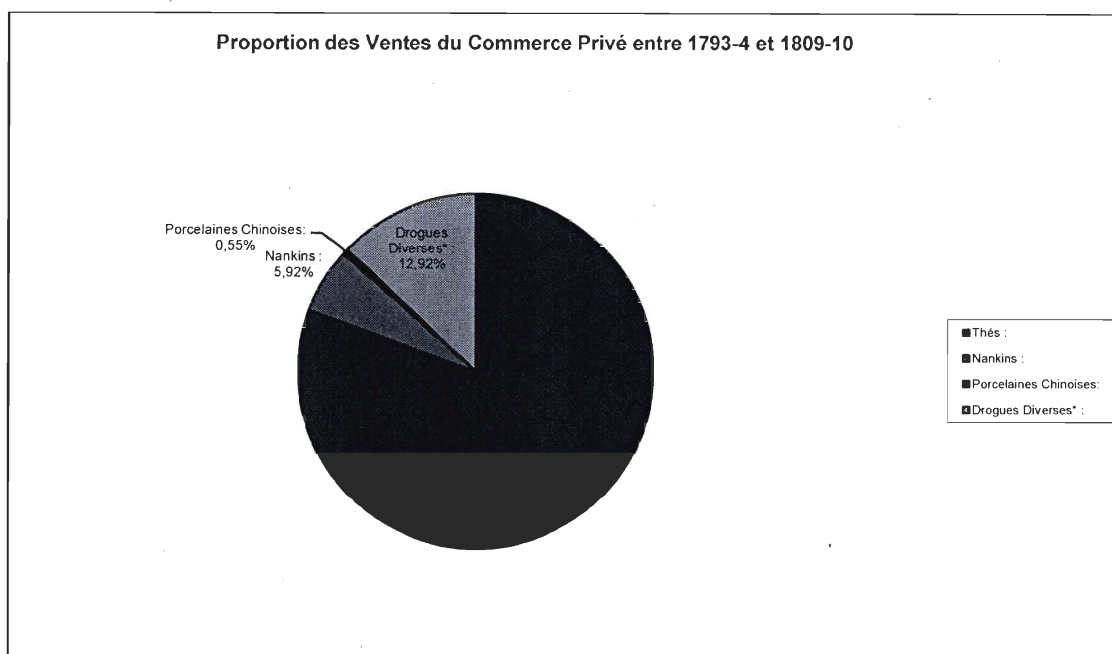
Graphique 3 : Graphique établi à partir des données de William Milburn dans son manuel de commerce. MILBURN, William, *Oriental Commerce*, vol.2, New Delhi, Munshiram Manoharla Publishers Pvt. Ltd., 1999 (1813), p.478

Ainsi, comme le thé est un moteur important des échanges sino-occidentaux, la « nationalisation » du thé de 1784 favorise la disparition progressive des Continentaux dans le commerce du thé. Ces derniers cèdent graduellement la place aux Britanniques qui vont effectuer les 2/3 des importations de thé à Canton entre 1785 et 1791, et 72.5% de ces dernières de 1792 à 1798.¹⁰⁹ Cependant, malgré leur prédominance dans le commerce sino-occidental, les Anglais sont soumis aux mêmes règles que tous. Seul les revenus qu'ils tirent du commerce d'Inde en Inde¹¹⁰ et du lucratif trafic de l'opium leur permettent d'échapper au déficit généralement observé lors de ces échanges.

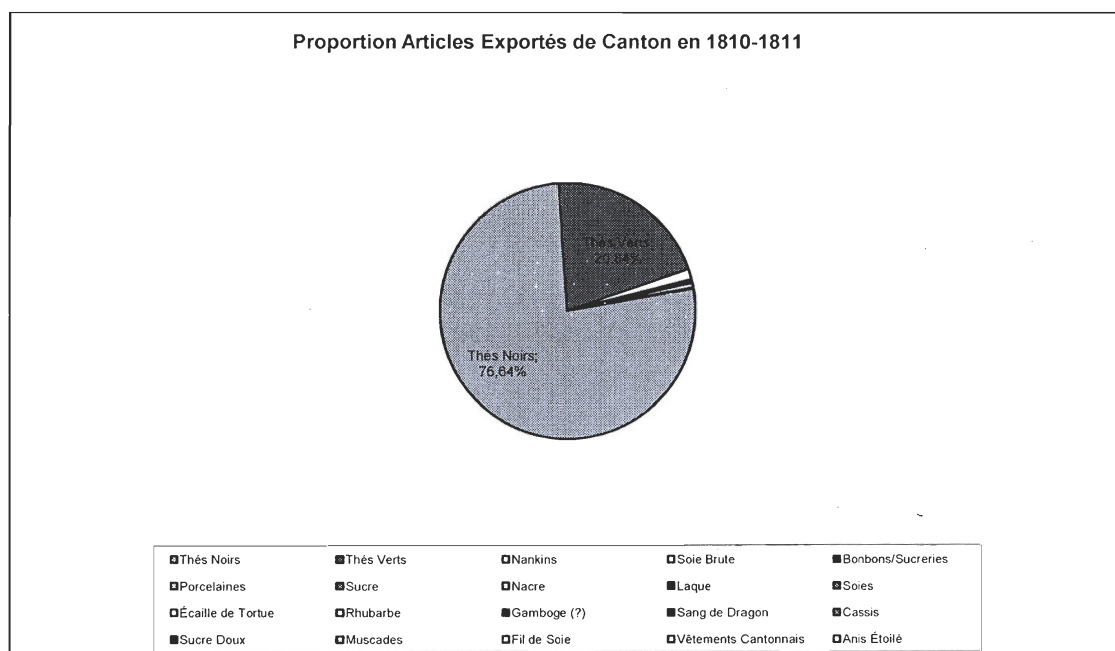
¹⁰⁸ Butel, *Histoire du thé*, p.65.

¹⁰⁹ Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.121.

¹¹⁰ Seuls certains produits asiatiques comme le coton indien ou l'étain trouvent réellement un marché à Canton.



Graphique 4 : Graphique établi à partir des données de William Milburn dans son manuel de commerce. MILBURN, William, *Oriental Commerce*, vol.2, New Delhi, Munshiram Manoharla Publishers Pvt. Ltd., 1999 (1813), p.480.



Graphique 5 : Graphique établi à partir des données de William Milburn dans son manuel de commerce. MILBURN, William, *Oriental Commerce*, vol.2, New Delhi, Munshiram Manoharla Publishers Pvt. Ltd., 1999 (1813), p.481.

Contraintes et Frustrations

Dans ses contacts commerciaux avec l'extérieur, outre l'obligation d'être payée principalement en argent et le coût relativement élevé de certaines de ses marchandises, la Chine impose également une série de contraintes additionnelles. Parmi ces dernières figurent des restrictions spatio-temporelles. Ainsi, la Chine permet aux Européens de commercer avec elle, mais dans un lieu et à un moment précis de l'année. Par conséquent, au XVIII^e siècle, un seul port est ouvert aux Européens : Canton.

Pierre Blancard, dans son manuel de commerce, datant de 1806, affirme «[qu'elle] est l'entrepôt de tout le commerce, que l'Inde et l'Europe font à la Chine ; c'est la seule ville de ce vaste Empire où les vaisseaux des autres Nations puissent aborder »¹¹¹. Donc, à l'exception des navires en détresse, comme le souligne William Milburn¹¹², les Occidentaux ne peuvent visiter aucun autre port de l'Empire. Par ce fait, le gouvernement chinois s'oppose à l'influence des étrangers dont il se méfie, en leur interdisant de pénétrer à l'intérieur de leurs frontières. Cette mesure est le résultat combiné des pressions des autorités de Canton qui désirent conserver les avantages lucratifs non négligeables de ce commerce et de la volonté du gouvernement chinois de restreindre l'influence des « barbares » occidentaux en les circonscrivant dans ce port du sud de la Chine.¹¹³

Situé à une centaine de kilomètres de la mer, ce port possède une relative facilité d'accès pour les navires européens. En contre-partie, contrairement à Nankin par exemple, Canton est considérablement éloignée des grandes régions productrices des meilleurs thés comme le Fou Kien ou le Kiang Nan.¹¹⁴ Charles de Constant affirme que « [les] provinces productrices des marchandises exportées par les Européens principalement les thés, sont

¹¹¹ Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.439.

¹¹² Milburn, *Oriental Commerce*, p.461.

¹¹³ Haudrede, *La Compagnie Française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, p.322. Les autres nations asiatiques disposent de ports de commerce différents. Par exemple, les marchands du sud-est asiatique (Viêt-Nâm, Cambodge, Malacca, Siam, etc.) peuvent commercer à Amoy ou à Canton. Gernet, *Le monde chinois*, p.423. Le Japon commerce à Ning-po. Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.10.

¹¹⁴ Butel, *Histoire du thé*, p.71-72. Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.10.

éloignées de [Canton] (de) près de 400 lieues »¹¹⁵. Une approximation qui est confirmée par l'analyse des données révélées dans le manuel de commerce de Natalis Rondot¹¹⁶ par Louis Dermigny. Ainsi, il établit que la distance moyenne parcourue par le thé entre le Foukien et Canton est de 1 540 km, et que celle qui sépare les thés du Tche-kiang de Canton est de 1 940 km.¹¹⁷

En ajoutant le périple maritime des navires de la EIC et le temps d'entreposage, l'écart de temps qui sépare la cueillette de la feuille et la consommation de la « nice cup of tea » des Anglais est considérable. Par ailleurs, outre les dommages qui peuvent être occasionnés à la marchandise par un long voyage, la distance qui sépare Canton et les meilleures plantations de thé implique deux frustrations supplémentaires pour les marchands européens : l'obligation occasionnelle, pour les subrécargues¹¹⁸, d'acquérir des thés avant leur arrivée à Canton et l'alourdissement du prix du thé justifié par les nombreuses complications administratives qui surviennent pendant le long parcours de la marchandise.

Dans le premier cas, l'acquisition de marchandises sans en avoir constaté l'état et le risque de ne pas recevoir les thés qu'ils ont payé irritent parfois les marchands occidentaux. D'autant plus que ces derniers doivent lutter contre les innombrables préjugés qui les aveuglent sur la nature des Chinois et sur leur pratiques commerciales qu'ils jugent très souvent malhonnêtes et corrompues. Néanmoins, le monopole de la Chine les force à accorder leur confiance aux marchands chinois. Dans le second cas, le transport du thé entre les plantations et Canton est généralement confié à des coolies¹¹⁹ qui voyagent à pied ou par voie d'eau sur des sampans ou des jonques chinoises. Les meilleures plantations de thé étant situées dans des provinces différentes de celle de Canton, le parcours contraint donc les coolies à traverser plusieurs postes frontaliers séparant les nombreuses provinces de la Chine. L'impact sur les marchands occidentaux est que chaque passage

¹¹⁵ Un lieue équivaut à 3.898 km. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.319.

¹¹⁶ Rondot, *Étude pratique du commerce d'exportation de la Chine*, Paris, Chez Renard, 1848, 280 pages.

¹¹⁷ Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.319 (note de bas de page no.2)

¹¹⁸ Agents des compagnies de commerce européennes, installés à Canton pour le commerce asiatique.

¹¹⁹ Ouvriers chinois chargés du transport des marchandises ou des bagages.

correspond à des taxes et des frais de douanes qui alourdissent le prix de vente du thé sur le marché de Canton.

À la fin du XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e siècle, afin de réduire la distance et les frais, les Européens tentent de déplacer les échanges vers d'autres ports situés plus au nord. Chu San, Amoy (près de Formose) et Ning Po sont les ports qu'ils privilégient.¹²⁰ Cependant, la résistance du gouvernement chinois et des hanistes de Canton ainsi que la corruption des mandarins locaux qui réclament des droits très élevés compliquent ces tentatives désespérées d'imposer leurs préférences géographiques aux Chinois.¹²¹ Enfin, en 1757, un édit impérial fait de Canton le seul port où des échanges commerciaux extérieurs avec les nations méridionales¹²² doivent être effectués. Cette mesure officielle force les Européens à diriger tous leurs navires vers Canton exclusivement et à abandonner leurs vaines tentatives de déplacer leur commerce vers des ports situés plus au nord.¹²³

À Canton, un quartier, véritable « lazaret commercial »¹²⁴, est consacré aux Européens. Pendant leur séjour, qui dure approximativement trois à quatre mois¹²⁵, les marchands européens habitent des factoreries, situées dans le faubourg de la ville, où ils sont littéralement « cantonnés ». Le faubourg est une section excessivement commerciale constituée de rues étroites et limitées. Afin de limiter les échanges avec les « barbares », les autorités chinoises interdisent aux Européens toutes relations avec la ville de Canton. Les Occidentaux ne pénètrent dans la ville qu'en de rares occasions, lorsqu'ils sont convoqués à une audience auprès du Vice-roi par exemple. Ils doivent posséder une autorisation délivrée par les autorités chinoises pour pouvoir circuler librement dans la

¹²⁰ W.E. Cheong, *Mandarins and Merchants ; Jardine Matheson & Co., a China Agency of the Early Nineteenth Century*, London, Curzon Press, 1979, p.25, Scandinavian Institute of Asian Studies Monograph Series, no.26.

¹²¹ Milburn, *Oriental Commerce*, p.468. Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, Paris, Ophrys, 1997, p.10 et p.78-79, Synthèse et Histoire. Butel, *Histoire du thé*, p.71.

¹²² Les Européens arrivent avec leurs navires au sud de la Chine ; les autorités chinoises les considèrent donc comme des nations méridionales.

¹²³ Hosea Ballou Morse, *The Gilds of China with an Account of the Gild Merchant or Co-Hong of Canton*, New York, Russell & Russell, 1967 (1932), p.67 et p.76.

¹²⁴ Expression utilisée par Paul Butel et René Favier. Butel, *Histoire du thé*, p.74. Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.80.

¹²⁵ Favier, *Les Européens et les Indes orientales au XVIII^e siècle*, p.78-79. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.137.

ville ou sur le fleuve. Une large rue, parallèle au fleuve, sépare les factoreries de la ville. Plusieurs barrières et postes de gardes permettent aux Chinois de surveiller et de contrôler les allées et venues des Européens.¹²⁶ Selon William Milburn, qui a rédigé son manuel en 1813, auparavant, il était permis aux équipages des navires de passer quelques jours dans la ville de Canton, mais leurs inconduites a mené à l'abolition de ce privilège : « The crews of the Company's ships used to be permitted to pass three days at Canton ; but in consequence of their misconduct, and the risk that have been incurred, the liberty is now abolished »¹²⁷

Les bâtiments occupés par les Occidentaux sont loués¹²⁸ au *co-hong* et sont situés sur la rive gauche de la Rivières aux Perles. L'accès à la rivière est garanti par les quais de briques sur lesquels sont déchargées les marchandises qui ont été acheminées par chaloupes ou sampans¹²⁹. Les Chinois appellent ces quais *shi-san-hong*, ce qui signifie « les treize hong »¹³⁰. Chaque nation loue une factorerie, identifiée par leur drapeau national, hissé sur un mât situé devant la factorerie, à l'instar du pavillon d'un navire. Construites par les Européens qui leur ont donné des façades occidentales, les factoreries sont longues, mais étroites, et possèdent plusieurs étages. Les transactions commerciales sont effectuées au rez-de-chaussée, les réceptions sont données dans les salles du premier étages et les employés possèdent leurs appartement aux étages supérieurs. Si les meubles intérieurs sont de facture européenne, l'aménagement est chinois : « En payant une somme considérable, il leur fut permis de bâtir la façade à leur manière, pourvu que l'intérieur fut à la Chinoise, comme il l'est effectivement »¹³¹. Plusieurs cours et petits jardins les divisent en plusieurs corps de bâtiment.¹³²

¹²⁶ La restriction d'accès à la ville de Canton pour les Occidentaux est confirmée par les trois principales sources. Milburn, *Oriental Commerce*, p.465. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.146. Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.439.

¹²⁷ Malheureusement, ni la période où ce privilège a été appliqué ni le moment où il a été aboli ne sont mentionnés. Milburn, *Oriental Commerce*, p.466.

¹²⁸ Les étrangers ne peuvent posséder aucune propriété territoriale en Chine, Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.143.

¹²⁹ Bateaux chinois.

¹³⁰ Les Treize Maisons de Commerce.

¹³¹ Sonnerat (II, 14-15) cité en note de bas page par Louis Dermigny dans Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.143 (note no.2). Pierre Sonnerat (1748-1814) est un explorateur français qui a voyagé et écrit sur ses voyages en Asie.

¹³² William Milburn donne une description de la factorerie anglaise qui permet d'imaginer son luxe. Milburn, *Oriental Commerce*, p.465. Charles de Constant donne une description générale relativement

Outre l'interdiction de sortir de l'espace restreint que représente les factoreries¹³³, les Européens ne sont admis à Canton qu'à une période précise. Cette dernière est identifiée comme étant la foire annuelle ou la Saison (*Season*) pour les Britanniques : « le Gouvernement Chinois ne leur permet de rester à Canton que pendant le temps de la foire, qui est sensée ouverte le jour de l'arrivée du premier bâtiment européen et terminée le jour du départ du dernier ; ce qui donne à sa durée au moins sept mois ». ¹³⁴ Les principales sources varient légèrement sur la période de la foire annuelle. Cependant, il est possible de déterminer qu'elle a une durée de six à neuf mois et qu'elle se déroule généralement entre septembre et avril/mai. En effet, Charles de Constant situe l'arrivée des navires européens entre les mois de septembre et novembre.¹³⁵ Puis, leur départ vers avril/mai, au maximum.¹³⁶ Cependant, il établit également que la période d'hivernage à Macao se situe entre février et octobre.¹³⁷ Donc, à partir des mémoires de Charles de Constant, il est possible de déterminer que la période la plus active de la foire annuelle se déroule entre octobre et février, mais qu'elle commence plus tôt et peut se prolonger jusqu'en avril/mai. Pierre Blancard, pour sa part, détermine que la foire annuelle dure habituellement entre six à sept mois. Cependant, il ne mentionne pas à quel moment les navires arrivent et repartent, se contentant de conseiller des périodes favorables afin d'éviter les saisons de typhons et des moussons.¹³⁸

De son côté, William Milburn demeure muet, mais offre une description détaillées des procédures de l'arrivée des navires européens à Canton. Enfin, dans la copie d'un extrait d'un document des autorités chinoises de Canton, destiné à Pékin, acquis par les

precise. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.142-143. Voir également les illustrations, Annexe B.

¹³³ Butel, *Histoire du thé*, p.74. Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.80. Haudrere, *La Compagnie Française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, Tomes 1-2-3-4, p.323. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.142-143.

¹³⁴ Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.387-388.

¹³⁵ Les mois de septembre et octobre semblent correspondre à la saison des typhons. Pierre Blancard et Charles de Constant rapportent tous deux les troubles associés à ces déchainements climatiques dans les mers asiatiques à cette période de l'année. Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.391. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.383 (note no.1).

¹³⁶ Mai étant le dernier délai permis par les mandarins de Canton. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.393.

¹³⁷ Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.155.

¹³⁸ Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.439.

subrécarques britanniques et reproduit (la traduction anglaise) dans les B.P.P.¹³⁹, nous permet de situer la saison commerciale à l'automne/hiver et la saison d'hivernage au printemps/été :

« all the foreigners of various nations, who, crossing the sea, come to Canton to exchange goods, reside during the spring and summer of every year at Macao. For the autumn and winter the import and export goods being all at Canton, where the hong merchants exchange them, they then remove and reside at Canton, in the Foreign Factories[...] »¹⁴⁰

Par ailleurs, la compilation des dates de correspondances entre les autorités chinoises et la factorerie anglaise, entre 1810 et 1831¹⁴¹, permet de confirmer que la période la plus active de la saison se situe principalement entre octobre et février (149/181 pour un total de 82% des correspondances effectuées entre octobre et février). Néanmoins, certains marchands préfèrent arriver plus tôt pour accéder à une plus grande variété de produits, et certains autres préfèrent retarder leur départ pour profiter des ventes d'hivernage qui permettent d'acheter des thés fins avec des escomptes de 40% à 50%.¹⁴²

Lorsque la saison est terminée, les subrécarques doivent retourner à Macao¹⁴³ où ils sont admis sans restrictions spatio-temporelles. Cette période d'hivernage se déroule généralement entre février et octobre. Macao est un établissement portugais délimité par des murs avec des portes et des postes de garde pour les troupes chinoises qui contrôlent la circulation des Portugais au-delà des frontières qu'ils sont rarement autorisés à

¹³⁹ B.P.P. pour *British Parliamentary Papers ; Area Studies, China Trade*. Document daté de novembre 1830 qui traite des troubles associés aux infractions de certains britanniques concernant l'interdiction de séjour des femmes étrangères à Canton. Les auteurs font un résumé des conditions du commerce sino-occidental pour les étrangers à Canton.

¹⁴⁰ *British Parliamentary Papers*, T.36, p.453.

¹⁴¹ *British Parliamentary Papers*, T.36, p.437-574. Voir Tableau 1

¹⁴² Les ventes d'hivernage sont effectuées à la fin de la saison afin que les marchands chinois (principalement les producteurs qui ont effectué le voyage entre les plantations et Canton) puissent liquider leurs marchandises. Elles ont généralement lieu au nouvel an chinois (février). Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.326-327. Robert Fortune mentionne également l'importance de cette période dans la mise à jour des comptes chez les Chinois : « Il est en effet considéré comme honteux d'avoir des dettes au début d'une nouvelle année. C'était l'époque où marchands et boutiquiers n'hésitaient pas à faire des sacrifices considérables pour remplir leurs bourses. » Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.78-79.

¹⁴³ Le seul établissement européen situé aux limites de l'Empire, permis par les autorités chinoises. Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.387. Voir également Milburn, *Oriental Commerce*, p.462.

franchir.¹⁴⁴ Moyennant une rente annuelle¹⁴⁵, les Portugais gouvernent symboliquement la ville qu'ils ont fortifiée et bâtie sur le modèle européen (maisons en pierre, rues étroites et irrégulières, etc.). La prise de possession du tribut et la surveillance de la gouvernance de Macao sont confiées à un mandarin dépêché par Pékin¹⁴⁶. Les douanes de l'intérieur et des droits d'ancrage sur les vaisseaux portugais qui n'appartiennent pas à Macao sont également réservés au Gouvernement chinois. De plus, afin d'éviter que le commerce sino-occidental se déplace à Macao, les autorités chinoises exigent des frais considérables sur toutes les marchandises qui sont débarqués dans le port portugais.¹⁴⁷

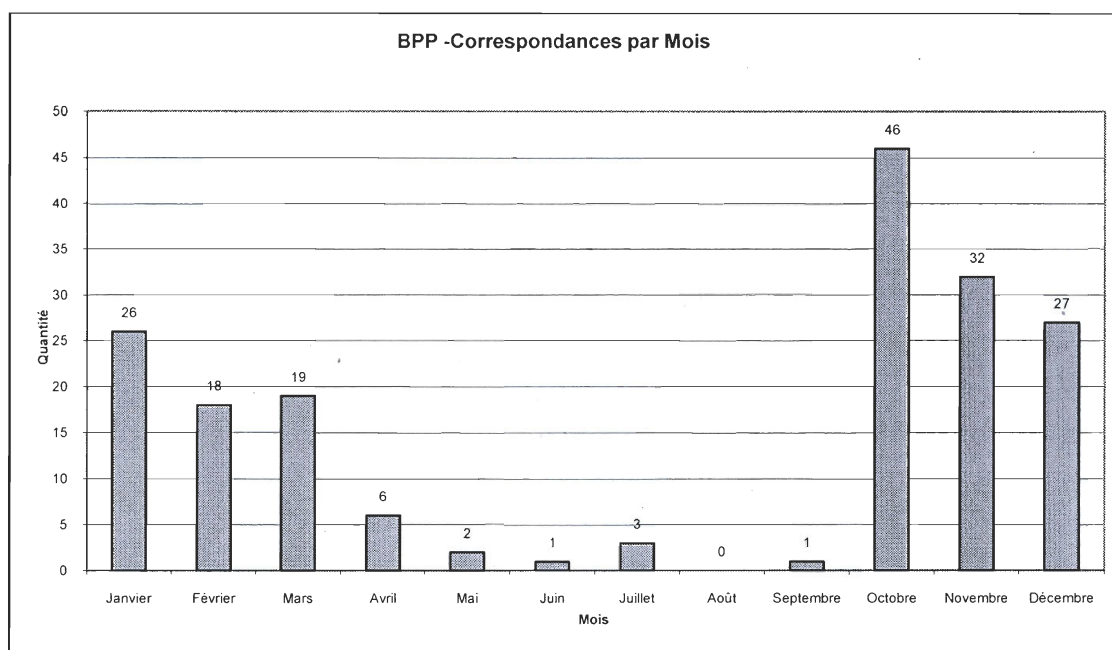


Tableau 1 : Correspondances entre les autorités chinoises et les agents de la EIC à Canton entre 1810 et 1831. *British Parliamentary Papers ; Area Studies, China Trade*, T.36, Shannon Ireland, Irish University Press, 1971, p.437-574.

¹⁴⁴ Milburn, *Oriental Commerce*, p.462.

¹⁴⁵ Selon Charles de Constant, elle est de 100 taëls par années. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.154. Deng Kaisong fait état de 1 000 taëls d'argent annuellement. Deng Kaisong, "Dispute for Macao Trade Between European Powers from the Sixteenth Century to the Nineteenth Century" dans *Mariners, Merchants and Oceans ; Studies in Maritime History*, p.163. Pierre Blancard mentionne, pour sa part, un fort tribut. Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.387.

¹⁴⁶ Installé à Macao depuis 1736. Favier, *Les Européens et les Indes orientales au XVIII^e siècle*, p.78. Pierre Blancard, dans son manuel de commerce (1806), mentionne ce mandarin entretenu par l'Empereur à Macao, où il commande en chef. Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.387.

¹⁴⁷ Favier, *Les Européens et les Indes orientales au XVIII^e siècle*, p.77-78. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.151-155. Milburn, *Oriental Commerce*, p.462.

Toutefois, pour les subrécargues, la vie à Macao semble paisible :

« Nous sommes enchantés d'être dans une ville qui a quelque ressemblance avec celles de l'Europe, d'être moins entourés de Chinois, de surveillans, de pouvoir aller et venir sans être obligés d'en demander la permission et sans que la populace nous injurie et nous suive »¹⁴⁸

« Le climat est des plus sains, les chaleurs quoique grandes sont tempérées par le voisinage de la mer et par les vents qui en viennent pendant l'été. [...] Les étrangers se voient entr'eux et, par la société des uns, des autres, des promenades en bateau ou à cheval, tuent le tems de leur séjour ici, qui est celui d'une entière oisiveté. »¹⁴⁹

Puisqu'elles ne sont pas admises à Canton, les femmes occidentales, épouses légitimes, concubines ou autres, séjournent également à Macao qui est la destination asiatique la plus rapprochée des côtes chinoises qu'elles peuvent atteindre¹⁵⁰ : « En 1780, il y avoit à Macao quelques dames européennes qui y habitoient toute l'année, le gouvernement chinois ne permettant pas à aucune femme étrangère à la Chine de venir à Canton et y résider, comme il défendoit aux Européens tout commerce avec les Chinoises »¹⁵¹. Par ailleurs, la législation chinoise semble très stricte et les autorités tatillonnes lorsqu'une infraction à cette règle est commise. Une série d'extraits de la correspondance entre les autorités chinoises et les agents de la Compagnie, disponible dans les B.P.P.¹⁵², nous permet de percevoir les conflits liés à ce règlement. Par exemple, entre octobre 1830 et avril 1831, une série d'échanges¹⁵³ entre les deux parties sur l'interdiction de séjour des femmes étrangères à Canton, sur l'obligation pour celles-ci de demeurer à Macao et sur les infractions relevées par les autorités chinoises permet de saisir le choc culturel sur cette question. Ainsi, les agents britanniques sont choqués et perplexes face à une réglementation qui semble essentielle aux Chinois, au point qu'ils menacent les Britanniques de faire intervenir les forces militaires pour expulser les femmes étrangères¹⁵⁴.

¹⁴⁸ Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.148.

¹⁴⁹ Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.154.

¹⁵⁰ Favier, *Les Européens et les Indes orientales au XVIII^e siècle*, p.78-79. William Milburn spécifie néanmoins qu'une requête doit être faite à l'évêque de Macao et au conseil d'administration pour qu'elles puissent descendre du navire. Milburn, *Oriental Commerce*, p.462.

¹⁵¹ Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.155.

¹⁵² *British Parliamentary Papers*, T.36, p.437-574.

¹⁵³ *British Parliamentary Papers*, T.36, p.437-466.

¹⁵⁴ *British Parliamentary Papers*, T.36, p.462-464 et p.466.

Une autre caractéristique des échanges sino-occidentaux est que le lourd appareil bureaucratique chinois se révèle également complexe dans la structure de son commerce extérieur. Ainsi, à leur arrivée aux abords de Canton, les Européens sont soumis à un ensemble de procédures administratives précises et organisées.

Les navires doivent d'abord effectuer un arrêt à l'embouchure de la Rivière aux Perles, face à Macao, où un mandarin monte à bord pour s'assurer que tout est en règle. C'est à ce moment que les femmes occidentales débarquent pour résider à Macao. À cet endroit, les pourvoyeurs de navire (*compradors*), qui arrivent de Canton, offrent leurs services aux capitaines qui sélectionnent l'un de ces derniers en se basant sur les références qu'ils présentent. Les principales fonctions du *comprador* et de son adjoint sont de faciliter les passages aux douanes, de négocier certains frais et de veiller à l'acquisition de vivres et d'achats nécessaires au navire qui l'emploie.¹⁵⁵

L'arrêt face à Macao dure parfois plusieurs jours puisque les Européens doivent y attendre le pilote chinois, muni d'un *chop*¹⁵⁶ qui guidera le navire à travers les îles qui parsèment la Rivière.¹⁵⁷ Le permis doit ensuite être présenté à un mandarin à *Bocca Tigris*¹⁵⁸. Ce dernier laisse alors un ou deux officier(s) des taxes qui reste(ent) à bord jusqu'à l'arrivée du navire dans la rade de Whampoo où il doit être ancré. Plusieurs entrepôts ont été construits par les Européens à cet endroit pour leur permettre d'entreposer des matériaux nécessaires à la réparation des vaisseaux et des gréements.¹⁵⁹ Les navires occidentaux ne peuvent physiquement et légalement aller plus loin. L'accès aux factoreries est donc assuré par les chaloupes ou les *sampans*.¹⁶⁰

¹⁵⁵ Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.397-398.

¹⁵⁶ *Chop* ou *chape*, c'est à dire un permis. Ce dernier permet de naviguer sur la rivière.

¹⁵⁷ Milburn, *Oriental Commerce*, p.462.

¹⁵⁸ « La Bouche du Tigre », embouchure de la Rivière aux Perles.

¹⁵⁹ Milburn, *Oriental Commerce*, p.465. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.139-140.

¹⁶⁰ Milburn, *Oriental Commerce*, p.464-465. Charles de Constant donne également une description assez similaires de l'arrivée des navires européens, accompagnée d'une observation du paysage. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.138-141. Butel, *Histoire du thé*, p.71-72.

Mais, avant d'accéder à Canton, les vaisseaux européens doivent effectuer un arrêt obligatoire à la douane du *hopou*¹⁶¹ et attendre sa visite officielle pour inaugurer la cérémonie du mesurage du navire. À ce moment, ses hommes prennent les dimensions du navire nécessaires à l'établissement des frais de douanes et du droit d'ancrage. À la douane, les Européens remettent également les cadeaux destinés à l'empereur, au vice-roi de Canton et au *hopou*. L'octroi des permis d'accessibilité aux factoreries de Canton et pour l'embauche d'un intermédiaire (*fiador*) et d'un interprète (*lingua*) sont également délivrés à ce moment. Enfin, après avoir rempli ces diverses obligations administratives, les bateaux européens sont autorisés à demeurer dans la rade de Wampou, située à 15 km en aval de Canton.¹⁶²

Pour accéder aux factoreries, les chaloupes européennes, à l'exception de celle identifiée et transportant le capitaine et les subrécargues, doivent présenter leur permis aux quatre douanes qui se trouvent sur le trajet qui mène à Canton.¹⁶³ Lorsqu'ils arrivent enfin à Canton, les Européens doivent choisir un haniste (le *fiador*) qui sera responsable d'eux et servira d'intermédiaire auprès des autorités chinoises. Le choix du *fiador* doit être fait avec justesse puisqu'il doit, non seulement cautionner le navire européen qui l'emploie, mais il est également responsable des demandes de permis à l'importation et à l'exportation, de la perception des droits impériaux qu'il remet au *hopou*, et de faire délivrer les passeports pour la sortie des vaisseaux¹⁶⁴ :

« Le Gouvernement a jugé convenable de commercer avec les Européens ; mai, pour demeurer fidèle au principe qu'il a adopté, d'éviter, autant que possible, toute communication avec eux, [...] [il les oblige] à prendre une caution [...] qui répond des droits de douane sur les marchandises d'importation et d'exportation, ainsi que de la conduite des équipages. [...] [C'est] lui seul que le Gouvernement reconnaît pour l'agent du vaisseau étranger qui l'a choisi, et c'est avec lui seul qu'il traite. On doit nécessairement le prendre parmi les *Hanistes* .»¹⁶⁵

¹⁶¹ Le *hopou* est un mandarin mandaté par Pékin pour contrôler les échanges avec les Occidentaux. Il est à la fois directeur des douanes, gouverneur des factoreries et il rend la justice. Selon Pierre Blancard, le *hopou* fait également un présent à l'équipage : bœufs, farine et samsou (liqueur forte à base de riz). Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.396.

¹⁶² Butel, *Histoire du thé*, p.71-72.

¹⁶³ Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.397. Milburn, *Oriental Commerce*, p.465. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.140.

¹⁶⁴ Il s'agit du permis mentionné plus haut qui doit être présenté aux différentes douanes entre Whampou et Canton. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.318.

¹⁶⁵ Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.400.

Les échanges entre les Européens et les Chinois sont sévèrement contrôlés. Ainsi, à partir d'avril 1760, un édit impérial oblige les Occidentaux à transiger par l'intermédiaire du *co-hong*. Si les efforts des subrécargues, soutenus par de fortes sommes d'argent, permettent d'abolir cette loi dès 1770¹⁶⁶, le *co-hong* demeure néanmoins très actif et reste, non pas l'unique, mais le principal organe commercial chinois dans les transactions sino-occidentales. La principale différence est que, contrairement aux années précédentes où les membres de la guilde travaillaient en solidarité, ces derniers négocient maintenant à titre individuel. Le *co-hong* est un groupe restreint¹⁶⁷ de marchands chinois créée en 1720. Les hanistes, membres exclusifs de cette guilde, reçoivent de l'Empereur le privilège du commerce des produits de base (thé, soie, etc.) avec les Occidentaux. Pour obtenir et conserver ce privilège, les hanistes paient à l'Empereur la taxe dite du « hang ». Au départ, ce sont surtout des intermédiaires entre acheteurs et vendeurs qui prélèvent les droits de douanes aux étrangers et les remettent au *hopou*. Les négociations entre les subrécargues et les hanistes portent principalement sur le type, la qualité, la quantité et le prix des marchandises, en fonction des instructions reçues par les agents de la Compagnie depuis la Métropole.¹⁶⁸

Cependant, au courant du XVIII^e siècle, ils deviennent de véritables marchands qui cherchent à accaparer le marché avec les Occidentaux. Par ailleurs, en utilisant leur privilège pour faire traîner les ventes et en imposant des prix élevés aux Européens, les hanistes tentent de compenser les pertes financières dues aux exactions du gouvernement chinois. En effet, non seulement les hanistes doivent répondre de la bonne conduite des Européens et sont chargés de prélever les taxes aux étrangers pour les verser au gouvernement chinois, mais ils sont également tenus d'offrir des présents aux mandarins,

¹⁶⁶ Milburn, *Oriental Commerce*, p.469. Charles de Constant spécifie que la dissolution du *co-hong* a été faite en février 1771. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.316.

¹⁶⁷ Il est difficile de déterminer le nombre exact de hanistes puisque ce dernier semble changer selon les années. Ainsi, Pierre Blancard mentionne un nombre de douze hanistes au départ, qui passe à dix-huit à partir de 1792. Blancard, *Manuel de commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.400-401. Charles de Constant, résume le règlement fait par le Tsong-tou de 1755 et 1760, où il est question de treize hanistes. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.376-381. Les auteurs René Favier et Philippe Haudrere s'entendent, pour le part, à déterminer que le nombre initial de hanistes en 1720 était de seize. Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p. 79. Haudrere, *La compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, p.324.

¹⁶⁸ MUI, *The Management of Monopoly*, p.11.

généralement sous forme monétaire, qu'ils ne peuvent réclamer aux marchands chinois qui se trouvent sous eux dans l'échelle hiérarchique¹⁶⁹. En tentant de se dédommager de leurs pertes financières sur les Occidentaux, les hanistes acquièrent, auprès de ces derniers, une réputation de fourberie et s'exposent aux plaintes des marchands européens.¹⁷⁰

La frustration des Britanniques est également accentuée par l'importance des frais reliés au commerce sino-occidental. Pour les Chinois qui, rappelons-le, perçoivent les Occidentaux comme des « barbares », la perception de différentes taxes représente simplement le prolongement naturel du tribut de dépendance que toutes les nations doivent verser au Fils du Ciel. À l'exception du droit d'ancrage et des présents à l'Empereur, au vice-roi et au *hopou* qui sont versés à ce dernier lors de la cérémonie de mesurage du navire, La plupart des frais sont perçus par le *fiador* qui les remet aux autorités compétentes. Parmi ces frais, il faut retenir que les frais de douanes sont parmi les plus importants et qu'ils varient selon la marchandise et fluctuent avec une tendance à la hausse d'année en année. Il serait vain de lister tous les frais, mais il est possible de les diviser en trois principales catégories : les droits et taxes (droit d'ancrage, taxes à l'importation et à l'exportation, droits impériaux, etc.), les salaires (*fiador*, *comprador*, *lingua*, pilotes, etc.) et les frais indirects (présents, loyers de la factorerie et de l'entrepôt, approvisionnement de la main d'œuvre, etc.).¹⁷¹

¹⁶⁹ William Milburn admet que ce système est préjudiciable pour les marchands du *co-hong*. Milburn, *Oriental Commerce*, p.469.

¹⁷⁰ Sur le *co-hong*, voir les sources : Milburn, *Oriental Commerce*, p.469-470. Dermigny, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, p.316-320. Blancard, *Manuel de commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.400-408. Voir également les auteurs : Butel, *Histoire du thé*, p.73. Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.79-80. Haudrere, *La compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, p.324. Cheong, *Mandarins and Merchants ; Jardine Matheson & Co., a China Agency of the Early Nineteenth Century*, p.14-18.

¹⁷¹ Voir Tableau des Frais Divers. Milburn, *Oriental Commerce*, p.492-494. Blancard, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, p.393-394 et p.444-446.

Frais Divers

Distribution des 1950 taels, chargés en présents	Taels	Mace	Candareens	Cash
À l'Empereur, à l'Arrivée du Navire	1 089	6	4	0
À l'Empereur, au Départ du Navire	516	5	6	1
Au Leantow, pour les Pauvres	132	0	0	0
À l'Expéditeur du Marchand de Caution	12	0	0	0
Au Scribe lors du Mesurage du Navire	8	4	0	0
Aux Soldats qui ont servi au Mesurage du Navire	5	5	6	0
Aux Soldats du Hoppo à l'Arrivée sur le Navire	16	7	8	0
Au Foyen lorsque l'Arrivée du Navire est Remarquée	2	8	0	0
Au Quongchefou lorsque l'Arrivée du Navire est Remarquée	2	8	0	0
Au Fonnew-hyen, à Whampou lorsque l'Arrivée du Navire est Remarquée	1	7	0	0
Au Namho-hyen, à Whampou lorsque l'Arrivée du Navire est Remarquée	1	2	0	0
Au Quonan-fou, à Macao, lorsque l'Arrivée du Navire est Remarquée	1	2	0	0
Aux Deux Officiers appartenant au Hoppo, pour leur présence sur le Navire pour la Durée de son Séjour	150	0	0	0
Pour la Différence avec les Mesures Impériales	9	3	5	9
Total des Présents :	1 950	0	0	0

Frais Journaliers pour Déchargement d'un Navire à Whampou	Taels	Mace	Candareens	Cash
Hoppo	2	0	0	0
Secrétaire	0	7	2	0
Scribe	0	7	2	0
Linguiste	0	7	2	0
Nourriture pour Officiers de Whampou	0	3	0	0
Beetle-Nut (drogues, gâteries ?) pour Officiers de Whampou	0	3	0	0
Peseur (?)	1	1	1	0
Bateau, Sampan	1	4	4	0
Hommes du Hoppo pour Protection des Marchandises	0	2	0	0
3 Postes de Douanes	0	7	2	0
Nourriture pour Officiers du Hoppo s'élevant à environ	3	0	0	0
Total :	11	2	3	0

Présents Payés par Linguiste par Navire lors du Départ	Taels	Mace	Candareens	Cash
1er Poste de Douanes	10	0	0	0
2e Poste de Douanes	5	0	0	0
3e Poste de Douanes	10	0	0	0
Total :	25	0	0	0

Reproduction listes de frais et présents dans MILBURN, William, *Oriental Commerce*, vol.2, New Delhi, Munshiram Manoharla Publishers Pvt. Ltd., 1999 (1813), p.493

Enfin, à tout cet ensemble de frustrations, vient s'ajouter pour les marchands Britanniques, un sentiment d'impuissance car la Grande-Bretagne dépend de la Chine pour son approvisionnement en thé. De plus, l'Empire du Milieu qui ne ressent pas la nécessité de commercer avec l'Occident, peut à tout moment mettre fin aux relations commerciales avec l'Angleterre et fermer ses portes à tous échanges avec les Occidentaux. L'incertitude du marché chinois augmente donc considérablement les difficultés du commerce du thé sino-britannique car le thé, devenu essentiel en Grande-Bretagne, est par conséquent un produit qui peut disparaître du marché britannique subitement.

Néanmoins, malgré les contraintes évidentes du commerce sino-occidental, il faut relativiser les pertes financières des Britanniques. Le commerce d'Inde en Inde et le très lucratif trafic de l'opium ont rapidement permis de transformer les déficits du commerce sino-britannique en profits considérables. La situation des Britanniques aux Indes Orientales leur permet de rentabiliser le commerce qu'ils effectuent en Chine en diminuant leur apport en métaux précieux à l'économie chinoise et en augmentant la vente de marchandises de l'Inde tels que le coton indien ou l'opium. Les reproches des marchands britanniques ne sont probablement pas aussi justifiés qu'ils ont voulu le faire croire. Mais, étant donné que les Britanniques percevaient certainement la perspective d'une croissance fort importante des profits avec l'ouverture de nouveaux marchés, en l'occurrence l'intérieur de l'Empire du Milieu, il fallait bien un prétexte pour forcer les portes de l'empire chinois.

**Partie 2 : Les manœuvres de la Grande-
Bretagne pour mettre fin au monopole
chinois**

La seconde partie de ce mémoire est consacrée aux stratégies¹⁷² britanniques appliquées à ses relations commerciales et politiques avec la Chine. Bien entendu, il ne s'agit pas d'actions militaires officiels, organisés et volontairement structurés, mais plutôt d'un ensemble de manœuvres politiques et commerciales visant soit à imposer les standards occidentaux dans le commerce international entre la Chine et l'Angleterre, soit à trouver les moyens de faire chuter le contrôle monopolistique de la Chine sur le commerce du thé.

Ainsi, s'il est impossible d'établir une volonté continue et organisée de la part des Anglais, il est toutefois pertinent d'établir une gradation dans le choix des méthodes britanniques appliquées à ses relations avec la Chine dans sa volonté d'imposer son idéologie des échanges politiques et commerciaux internationaux. Ainsi, dans un premier temps l'Ambassade de Macartney, ainsi que le trafic de l'opium et le traité de Nankin qui met fin à la Première Guerre de l'Opium, seront étudiés afin de démontrer l'escalade des stratégies britanniques, de la diplomatie à l'imposition d'un traité inégal. Puis, dans un deuxième et dernier temps, seront explicitées les stratégies concrètes visant à faire chuter le monopole chinois sur le commerce du thé, c'est à dire l'expédition de Robert Fortune et l'implantation de la culture du thé en Inde. De plus, dans une volonté d'établir un fil conducteur entre les différentes stratégies britanniques, leurs liens avec le commerce, et par extension avec le commerce du thé, seront démontrés dans un esprit de continuité, de persistance et de gradation afin de comprendre comment les Britanniques sont arrivés à leur situation pratiquement dominante de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Un fait important est à retenir : le rôle déterminant des colonies indiennes de la Grande-Bretagne dans le renversement du monopole chinois sur le commerce du thé en faveur des Britanniques. En effet, ces dernières ont permis aux Anglais, dans un premier temps, de forcer les portes de la Chine afin d'imposer les tarifs commerciaux qu'espéraient les marchands privés britanniques, adeptes du libéralisme économique, et, dans un second temps, ont été le lieu de l'implantation réussie des plantations de thé, qui ont donné le coup de grâce, à partir du milieu du XIX^e siècle, au commerce monopolistique chinois du thé.

¹⁷² Le terme « stratégie » est utilisé à défaut d'un concept plus juste.

3. Ambassade et opium : les premières stratégies britanniques

Comme il a été démontré dans la première partie, le thé, d'origine chinoise, devient graduellement, au courant des XVIII^e et XIX^e siècles, un marqueur identitaire pour la société britannique. Son importance grandissante en fait donc un article essentiel, état confirmé par sa place dominante dans le commerce sino-britannique. Cependant, le monopole de son commerce appartient à la Chine, et le XVIII^e siècle voit les Britanniques travailler à freiner l'hémorragie d'argent occasionnée par leurs achats croissants de thé à Canton.

Même s'ils arrivent assez bien à « tirer leur épingle du jeu », les Anglais, en fiers chevaliers du libéralisme économique, pourvu qu'il soit à leur avantage, acceptent mal les conditions des échanges commerciaux entre la Chine et la Grande-Bretagne. Percevant la situation du commerce à Canton comme étant corrompue, garrottée et incertaine, les Britanniques n'apprécient guère d'être à la merci des Chinois pour leur approvisionnement en thé. L'orgueil britannique légendaire, accentué par la croissance de leur puissance maritime et commerciale, favorise peu le *statu quo* qu'ils maintiennent pourtant à Canton.

3.1. 1793 : une ambassade au secours des marchands anglais, malgré eux...

Vers la fin du XVIII^e siècle, la couronne britannique, encouragée par la nouvelle puissance maritime et commerciale de la Grande-Bretagne, choisit de collaborer avec la EIC afin d'affréter une ambassade extraordinaire. Financée par la Compagnie, son prétexte officiel est de porter à Pékin les vœux de bonheur et les présents de la part de George III¹⁷³, roi d'Angleterre, à Qianlong, Empereur de Chine, pour son quatre-vingtième anniversaire. Cependant, ses véritables aspirations sont principalement d'ordre politique et commercial. Globalement, il s'agit d'obtenir des meilleures conditions pour le commerce entre la Chine et l'Angleterre, d'impressionner les Chinois dans le but d'être reconnu comme la plus grande puissance occidentale par ces derniers et d'obtenir des informations précises sur la

¹⁷³ Voir la traduction de la lettre de George III à Qianlong dans Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.271-274.

situation politique et économique de la Chine.¹⁷⁴ En somme, ouvrir les portes de cet empire millénaire et la convertir aux idéologies britanniques sur le commerce et les relations internationales. La diplomatie est donc la première approche stratégique des Anglais et elle sera analysée ici dans la perspective de ses liens directs et indirects avec le commerce du thé et la chute du monopole chinois du commerce du thé qui survient dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Le commerce du thé en Chine à la fin du XVIII^e siècle est pour les Anglais, source de bien des maux de tête. Non seulement les Chinois détiennent-ils son monopole dans le commerce international, mais les achats britanniques font également l'objet d'un monopole commercial détenu par les agents de la compagnie à charte britannique, la *East India Company*, dont les achats et les ventes ont considérablement augmentés depuis l'application du « Commutation Act » en 1784. Même s'il pouvait s'avérer intéressant de comparer les deux monopoles afin de comprendre les paradoxes du libéralisme économique britannique et les incohérences entre les deux discours, c'est à dire celui qui fustige le monopole chinois et celui qui valorise le monopole de la EIC, ce mémoire se concentre plutôt sur le monopole commercial chinois du commerce du thé.

Il est à souligner que la frustration ressentie par les Anglais face au protectionnisme chinois peut être expliquée par plusieurs facteurs. Tout d'abord, la Chine, en résistant à la conquête inavouée du monde de la part des Britanniques, déconcerte ces derniers. Puis, cette frustration¹⁷⁵, alimentée par les heurts à leur fierté dus à leur soumission aux conditions commerciales chinoises qu'ils perçoivent comme humiliantes, est accentuée par le fait que la balance commerciale soit en leur défaveur. De plus, ils sont tenus à l'écart de la population chinoise et ne peuvent ainsi les convertir à leurs idéaux économiques. La colère qui couve dans le cœur des marchands britanniques va par ailleurs creuser le fossé entre ces deux civilisations fières et inconciliables. Celui-ci sera également mis en évidence par le choc culturel révélé lors de l'Ambassade de Lord Macartney en 1793.¹⁷⁶ En

¹⁷⁴ Paul Gillingham, « The Macartney Embassy to China, 1792-94 », *History Today*, Novembre 1993, Vol.43, No.11, p.29.

¹⁷⁵ Gillingham, « The Macartney Embassy to China, 1792-94 », p.28-29.

¹⁷⁶ J.L. Cranmer-Byng et Trevor H. Levere, « A Case Study in Cultural Collision : Scientific Apparatus in the Macartney Embassy to China, 1793 », *Annals of Science*, Septembre 1981, Vol.38, No.5, p.504.

somme, l'âpre nature commerçante et impérialiste des Anglais voile leur perception et les empêche d'appréhender la nature traditionaliste et rituelle des habitants de l'Empire du Milieu.

L'envoi d'une ambassade en Chine n'est pas une idée nouvelle lorsque Macartney s'embarque à Portsmouth au mois de septembre 1792. En effet, dès 1761, Frédéric Pigou propose de faire parvenir à l'Empereur une liste de requêtes remise par un représentant de la couronne.¹⁷⁷ Il est sans doute inspiré par les actes du Capitaine Flint qui, en 1759, tente de rejoindre la cour de Pékin afin de soumettre à l'Empereur les plaintes des marchands anglais concernant les abus et les extorsions des mandarins de Canton.¹⁷⁸ F. Pigou espère probablement que le caractère officielle d'une ambassade donne plus de crédibilité et d'honorabilité à une démarche auprès de l'Empereur de Chine.

En 1787-1788, la première véritable ambassade britannique se dirige vers la Chine. Malheureusement, l'ambassadeur Charles Cathcart décède lors de la traversée, ce qui met fin au projet. Pour peu de temps néanmoins puisque, dès 1792-1793, la plus grande ambassade britannique pour la Chine de l'histoire britannique est organisée. Son ambassadeur, Lord George Macartney, baron de Lisanoure et chevalier de l'ordre du Bain, est chargé de porter les vœux de bonheur et les présents de la part de George III pour le quatre-vingtième anniversaire de Qianlong. Cependant, l'anniversaire de Qianlong n'est qu'un prétexte pour permettre aux Anglais d'atteindre l'Empereur de Chine et les puissants mandarins de la cour impériale. En réalité, les Britanniques ont l'intention de leur soumettre une liste de requêtes politiques et commerciales dont l'objectif est clairement et principalement l'amélioration des conditions commerciales des Britanniques en Chine. Les requêtes que Macartney désire soumettre à la cour de Pékin sont

¹⁷⁷ Frédéric Pigou est un négociant de Chine, de retour à Londres. Il est l'un des directeurs de la EIC, en 1758-61, 1763-66, 1768-71 et 1773-77. Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.XXXVII. Par ailleurs, ces requêtes ressemblent étrangement à celles soumises par Macartney. Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.XXXVIII.

¹⁷⁸ Cependant, ce geste inconsidéré dans un contexte comme celui de l'Empire chinois aura pour principal effet d'alourdir et de restreindre les actions des marchands étrangers à Canton. Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.XXXIX-XLII.

sensiblement les mêmes qui devaient être portés par l'Ambassade de Charles Cathcart¹⁷⁹. Toutefois, l'envergure et l'organisation détaillée de l'Ambassade de Macartney la distingue de l'Ambassade inachevée de Cathcart. Ainsi, l'un des objectifs sous-jacents de cette Ambassade est d'impressionner les Chinois par la démonstration de la puissance et du savoir-faire britannique.

Par contre, si les directeurs de la EIC financent l'Ambassade et emploient Lord Macartney, ils sont cependant plutôt réticents à l'envoi d'une délégation britannique en Chine¹⁸⁰. Même si quelques années auparavant, certains marchands anglais tel F.Pigou, ont déjà proposé cette démarche dans le but d'améliorer les conditions commerciales de Canton et pour obliger les marchands chinois à honorer les dettes qu'ils ont graduellement contracté auprès des marchands anglais, la EIC craint les effets potentiellement négatifs qu'une ambassade pourrait avoir sur le commerce qu'elle maintient à Canton. Dans cette perspective, les instructions données par les directeurs de l'Honorable Compagnie à Lord Macartney sont soumises à une règle primordiale et essentielle : Ne pas nuire aux avantages commerciaux acquis par la EIC à Canton¹⁸¹. Ainsi, cette ambassade affrétée pour améliorer les conditions commerciales de la Grande-Bretagne en Chine pourrait potentiellement nuire aux intérêts commerciaux des marchands britanniques à Canton. Un paradoxe intéressant...

Échecs commercial et diplomatique de l'Ambassade...

L'une des caractéristiques particulières de l'ambassade britannique de 1793 est le statut de l'ambassadeur. En effet, Lord George Macartney est à la fois le représentant officiel de la couronne britannique auprès de la cour impériale de Pékin, et l'employé de la EIC puisqu'il a signé un contrat avec les directeurs de la Compagnie qui le rémunèrent et financent l'ambassade. Ainsi, avant son départ pour la Chine, il reçoit des instructions détaillées de ces deux institutions. Les instructions du gouvernement britannique remises

¹⁷⁹ Instructions remises par Lord Sydney à Charles Cathcart, novembre 1787. Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.97-102.

¹⁸⁰ Voir la correspondance entre les directeurs de la EIC et Henry Dundas. Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.118-121 et p.138-139.

¹⁸¹ Les instructions de la EIC à Lord George Macartney sur sa mission en Chine. Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.171-175.

par Henry Dundas¹⁸² à Macartney et celles des directeurs de la EIC sont relativement semblables¹⁸³. Cependant, celles de la Compagnie sont atténuées par la principale consigne mentionnée plus haut.

Selon les instructions qu'il reçoit, Macartney doit d'abord tenter de comprendre les causes des abus des mandarins et des marchands chinois à Canton et les faire cesser par la signature de traités déterminant les tarifs douaniers. La fixation de ces derniers assurerait aux Anglais un approvisionnement en thé plus aisé puisque son prix aurait moins d'opportunité de fluctuer. Les traités signés, présentés sous la forme d'édits impériaux dont les Britanniques auraient obtenu copie, il pourrait être présentés lors des transactions commerciales afin de faire respecter les tarifs déterminés par l'Empereur. Ensuite, tant pour les directeurs de la EIC que pour le gouvernement, il est essentiel d'obtenir, pour le commerce britannique, l'ouverture d'autres ports situés au nord de Canton et à proximité des meilleures plantations de thé. Pour la Compagnie, cette proximité représenterait une excellente opportunité de faire diminuer le coût de revient du thé puisque la distance parcourue par ce dernier serait moins importante. Donc, moins de frais de douanes parce que moins de transition entre les différentes provinces de la Chine, et probablement plus d'aisance pour les subrécargues pour voir les marchandises avant leurs achats. De plus, pour le gouvernement britannique, la possibilité qu'une libre-concurrence entre les marchands chinois s'exerce en-dehors du monopole du co-hong, s'accorde bien avec l'idéologie du libéralisme économique qui trouve de plus en plus d'adeptes auprès de la classe dirigeante.

Puis, Macartney doit tenter d'obtenir la cession d'une portion de territoire ou d'une île, au nom du roi d'Angleterre, qui se trouve absolument à proximité des régions productrices de thé. L'objectif principal étant d'avoir un endroit pour l'entreposage des marchandises

¹⁸² Henry Dundas, Premier Vicomte de Melville, devient député en 1774, membre du *Board of Control* de la EIC en 1784 (et Président en 1793) et ministre de l'intérieur à partir de 1791. Peyrefitte, *L'Empire Immobile*, p.659.

¹⁸³ Pour les instructions données par Henry Dundas à Lord George Macartney, septembre 1792. Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.177-180. Pour les instructions des directeurs de la Compagnie, septembre 1792. Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.171-175. Sur les objectifs de l'Ambassade Macartney, voir également Peyrefitte, *L'Empire Immobile*, p.14. et Jonathan D. Spencer, *La Chine imaginaire. Les Chinois vus par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, Canada, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000, p.72, Sociétés et Cultures de l'Asie.

et la résidence des marchands anglais, sous juridiction britannique. Il doit également trouver les moyens de faire cesser la poursuite et/ou la condamnation de Britanniques innocents ayant été tenus responsables des crimes de compatriotes, et tenter de démontrer les avantages de l'installation d'un ambassadeur britannique permanent à Pékin afin qu'il puisse défendre les intérêts de la Grande-Bretagne et faire respecter les accords pouvant être intervenus entre la Chine et l'Angleterre. Ensuite, il doit observer et déterminer les besoins commerciaux des Chinois afin d'acquérir des nouveaux marchés en Chine. L'objectif étant toujours de rentabiliser les échanges commerciaux entre la Chine et la Grande-Bretagne, ici en trouvant des produits qui pourraient pallier à l'opium pour balancer les achats de thé des Britanniques en Chine. Enfin, il faut également qu'il découvre, sans éveiller les soupçons, la puissance réelle de la Chine. Par ailleurs, l'Honorable Compagnie souhaite acquérir des informations particulières : comment sont cultivés et préparés la soie et le thé...

Avec ces recommandations en tête, Macartney atteint finalement Jehol¹⁸⁴ en septembre 1793 pour son audience auprès de l'Empereur. Le 21 septembre 1793, Macartney reçoit l'édit impérial destiné à George III en réponse à sa lettre remise par l'ambassadeur britannique lors de l'audience du 14 septembre. L'édit concerne principalement la requête visant à faire établir la résidence permanente d'un ambassadeur britannique à Pékin. Inconcevable pour l'Empereur et son principal ministre, la demande est refusée vigoureusement.¹⁸⁵

Ne désespérant pas de faire valoir le bien-fondé des demandes de la Grande-Bretagne, Macartney, réussit, le 3 octobre, à soumettre au premier ministre Heshen une liste qui réitère les principales requêtes de l'ambassade : ¹⁸⁶

- 1- Permettre l'ouverture au commerce britannique de ports situés au nord de Canton.
- 2- Autoriser l'ouverture d'un magasin anglais à Pékin.

¹⁸⁴ Originellement, Macartney souhaite et croit qu'il rencontrera l'Empereur à Pékin. Cependant, la période de l'Ambassade correspond à celle du séjour de Qianlong dans son palais d'été à Jehol.

¹⁸⁵ David Akers-Jones, « Tea and Opium : Some Further Notes on Macartney's Role », *Journal of the Hong Kong Branch of the Royal Asiatic Society*, 2001, Vol. 41, p.371. Peyrefitte, *L'Empire Immobile*, p.311-312.

¹⁸⁶ Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.307-308.

- 3- Céder aux Anglais une île ou une portion de territoire chinois, à proximité des plantations de thé, qui sera sous juridiction britannique, pour leurs entrepôts et la résidence des marchands britanniques.
- 4- Accorder la même requête dans les environs de Canton ou permettre aux marchands anglais de résider annuellement à Canton.
- 5- Cesser la perception des taxes et des droits de passage sur la Rivière aux Perles ou retourner aux taux de 1782.
- 6- Consigner dans un document impérial les droits pouvant être perçus sur les navires de la Grande-Bretagne.

Deuxième édit, deuxième refus. Il est cette fois intégral, incluant même le refus d'une demande non formulée par les Britanniques, c'est à dire la prédication du culte pratiqué en Angleterre.¹⁸⁷ Malgré cela, Macartney tente une ultime démarche en soumettant, à Changlin le nouveau vice-roi de Canton qui l'accompagne en novembre 1793 pendant son voyage de retour vers Canton, une nouvelle liste détaillée de onze requêtes. Il y ajoutera cinq autres demandes dans une seconde note à Changlin, à Canton en janvier 1794. Toutes ces requêtes sont principalement d'ordre commercial et dans la seule réponse que Changlin donnera à Macartney concernant la première note, seules certaines demandes non commerciales (ex : ne pas confondre les Anglais et les Américains) ne seront pas refusées ou niées.¹⁸⁸

Peut-on considérer que la mission de Macartney a été un succès ? Les spécialistes s'entendent pour affirmer qu'elle a été un échec aussi bien diplomatique que commercial. Non seulement la Grande-Bretagne n'arrive pas à faire reconnaître sa puissance à l'Empire Chinois, mais la délégation est traitée comme un état vassal portant tribut au Fils du Ciel. De plus, la réponse de Qianlong aux requêtes des Britanniques est un refus intégral. De plus, aucuns changements sur le commerce du thé. Les seuls points positifs de l'Ambassade : les privilèges commerciaux exceptionnels accordés à ses navires pour cette saison et les possibilités qui ont été offertes à Macartney, pendant son retour vers Canton, d'observer la Chine et les Chinois. D'autre part, le trajet qu'il effectue en compagnie du nouveau Vice-roi de Canton lui donne l'opportunité d'obtenir des outils de compréhension de la société et des rites de la Chine. En a-t-il réellement profité ?

¹⁸⁷ Peyrefitte, *L'Empire Immobile*, p.356-357.

¹⁸⁸ Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.383-384, p.454 et p.459-461.

Vers un thé indien ; les objectifs non-officiels de l'Ambassade

L'un des aspects intéressants de l'Ambassade de Lord Macartney en Chine dans le cadre de ce mémoire est le volet exploratoire. En effet, non seulement l'ambassadeur doit soumettre ses requêtes à l'Empereur et défendre les intérêts de son royaume, mais il doit également observer et déterminer la puissance réelle de la Chine et tenter d'établir quels pourraient être les potentiels besoins commerciaux des Chinois. Mais, ce qui est à retenir c'est qu'il doit aussi découvrir les secrets techniques de la culture et de la préparation de la soie et du thé...

Dans les instructions des directeurs de la Compagnie à Lord Macartney se trouvent les premières véritables traces officielles de la volonté de la EIC de cultiver éventuellement le thé dans les colonies britanniques de l'Inde qu'elle possède. En effet, l'Honorable Compagnie qui souhaite d'abord obtenir des renseignements approfondis sur la culture du ver à soie et la fabrication des soieries, souligne également qu'il pourrait être satisfaisant de développer la culture du thé en Inde. Néanmoins, les directeurs demeurent prudents puisqu'ayant implanté la culture du ver à soie en Inde avec laquelle elle éprouve quelques difficultés, ils sont également conscients de l'importance de l'investissement requis pour l'implantation d'une nouvelle culture.¹⁸⁹

Le Jardin Botanique de Calcutta fondé par le Colonel Robert Kyd en 1787 travaille en collaboration du Jardin Botanique à Kew (Londres) sous la supervision de Sir Joseph Banks. Ce dernier a écrit, en 1788, un mémoire qu'il a soumis aux agents de la Compagnie et qui fait état des possibilités de cultiver des plants de théier chinois dans certaines régions de l'Inde qui appartiennent aux Britanniques. Il offre donc son aide à Macartney, avant son départ, en lui donnant une description des spécimens à récolter durant l'Ambassade.¹⁹⁰

Le trajet fluvial et terrestre emprunté par Macartney et une partie de l'Ambassade lors de son retour vers Canton, permet à l'ambassadeur de passer dans des endroits inédits pour

¹⁸⁹ Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.173.

¹⁹⁰ Gillingham, « The Macartney Embassy to China, 1792-94 », p.29

les « barbares » et où se trouvent plusieurs plantations de thé. Son enquête sur la soie est plutôt infructueuse. Cependant, contre toute attente, il obtient des mandarins qui l'accompagnent, l'autorisation de prélever quelques plants de thé. Les plants conservés dans des mottes de terre sont expédiés sur le *Jackall* au Bengale en Inde à la mi-avril 1794, sous la supervision du Dr James Dinwiddie.¹⁹¹ Néanmoins, il est impossible de déterminer si les plants sont parvenus intacts au Bengale. Quelques graines auraient rejoint le Jardin Botanique de Calcutta¹⁹², dirigé depuis peu par William Roxburgh qui a succédé au Colonel Kyd en 1793.

Alain Peyrefitte émet la théorie que la réussite de l'implantation de la culture du thé en Inde est le résultat des récoltes de Macartney.¹⁹³ Il est essentiel d'atténuer cette affirmation en rappelant quelques faits. Premièrement, les plants ont été récoltés pendant le retour de Macartney vers Canton aux mois d'octobre-novembre 1793. Ils ont été conservés dans des mottes de terres et vraisemblablement reçus en Inde à la mi-avril 1794. À supposer que les plants ait réellement survécu à un tel traitement, il faut également souligner qu'ils ont été transportés en Inde par bateau par le Dr. James Dinwiddie qui était certainement un excellent scientifique mécanique, mais pas un botaniste. Le jardinier et botaniste de l'ambassade se nommait David Stronach¹⁹⁴, mais Macartney ne semble pas mentionner son rôle.

La seconde raison d'atténuer cette hypothèse est l'objet du prochain chapitre de ce mémoire. En effet, si la récolte de Macartney avait été un succès incontestable, la EIC n'aurait pas ressenti le besoin, dans la première moitié du XIX^e siècle, d'envoyer des explorateurs pour récolter des plants et des graines de thé. Enfin, comme il le sera démontré dans le prochain chapitre, le développement du thé indien et son apparition marquée sur le marché du thé se font véritablement dans le dernier tiers du XIX^e siècle.

¹⁹¹ Peyrefitte, *Un choc de cultures. T.2. Le regard des Anglais*, p.422 et p.429. Peyrefitte, *L'Empire Immobile*, p.460-463.

¹⁹² Forrest, *Tea for the British*, p.106.

¹⁹³ Peyrefitte, *L'Empire Immobile*, p.462.

¹⁹⁴ Cranmer-Byng et Levere, « A Case Study in Cultural Collision », p.505.

Toutefois, s'il est difficile d'affirmer sans aucun doute l'impact réel des récoltes de l'Ambassade Macartney, il est tout à fait possible que ces dernières, si elle sont véritablement parvenues en Inde, ait contribué partiellement au succès de la culture du thé en Inde dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Ils furent probablement un départ, une base pour ce qui allait suivre et conduire à l'expédition de Robert Fortune plus d'un demi-siècle plus tard.

3.2. Opium : rêve pour les uns, cauchemar pour les autres...

La diplomatie ayant été un échec, les Anglais doivent songer à une autre alternative pour forcer les portes de l'Empire de Milieu. Si dans certains cas, « la fin justifie les moyens », dans le contexte des relations sino-britanniques du début du XIX^e siècle, ouvrir la Chine au commerce et aux idéologies commerciales et politiques britanniques, justifie-t-il le trafic d'une drogue pernicieuse, affaiblissant la civilisation chinoise, laissant ce royaume exsangue ? L'enrichissement des marchands britanniques privés qui en découle profite également, pour un temps, à la EIC. Suffisamment du moins, pour fournir les capitaux nécessaires à la mise en place de l'outil le plus efficace des stratégies britanniques : le développement de la culture du thé dans leurs colonies de l'Inde.

De plus, non seulement les marchands anglais ont encouragé le développement du trafic de l'opium, mais la nation britannique a également répondu par les armes à la destruction, en 1839, de plusieurs milliers de caisses d'opium par le haut-commissaire impérial Lin Tsé-Hsu. Ainsi, en 1840, les Britanniques déclenchent la Première Guerre de l'Opium qui va se clore en 1842 avec le premier d'une série de traités inégaux, le Traité de Nankin. Les clauses principalement commerciales de ce traité sont sensiblement identiques aux requêtes que la diplomatie de Lord Macartney n'a pas réussi à obtenir un demi-siècle plus tôt, et sont enrichies bien sûr d'une indemnisation substantielle.

Enfin, un des éléments à retenir du Traité de Nankin est l'ouverture de cinq ports chinois au commerce britannique. En effet, la position et le développement européen de Shanghai, l'un de ces ports, va permettre à Robert Fortune, en 1848, de s'introduire plus

aisément dans les territoires chinois interdits aux « barbares ». La réussite de sa mission est l'un des facteurs déterminants dans le développement de la culture du thé en Inde.

Trafic de l'opium : l'enrichissement d'une nation

L'opium est connu en Orient, comme en Occident, depuis plusieurs siècles. Ainsi, la Chine utilise et cultive le pavot depuis longtemps, mais ce n'est qu'à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle que l'usage va se répandre et devenir le véritable fléau qui va gruger toutes les classes de la société chinoise. Plus précisément, il s'agit de la fumée d'opium, liée à l'importation du tabac américain en Asie par les Espagnols, qui sera à l'origine de l'un des grandes crises sociales de l'histoire de la Chine. L'apparition de la fumée d'opium à proximité du territoire chinois remonte vraisemblablement à la seconde moitié du XVII^e siècle. Elle serait apparue à Formose sous l'initiative des Hollandais. Par contre, l'introduction de la fumée d'opium sur le continent chinois est attribuée, pour sa part, aux pirates chinois naviguant sous le pavillon de Koxinga.¹⁹⁵

La croissance des échanges entre la Chine et la Grande-Bretagne au XVIII^e siècle oblige les marchands de la EIC à avoir recours à d'importantes quantités de métaux précieux pour le paiement de leurs achats en Chine. Notamment pour le thé dont la part croissante dans les échanges sino-britannique exige un apport considérables en capitaux. La Chine, peu ou pas intéressée par les produits manufacturés anglais, offre peu de possibilités de pallier à cet indéniable inconvénient pour les Britanniques. Cependant, la prise de possession, volontaire ou non, de territoires indiens par la EIC combinée au dynamisme commercial des marchands privés vont rapidement stimuler la croissance d'une forme commerciale développée par les Hollandais, le commerce d'Inde en Inde.

Si les Chinois se désintéressent des produits britanniques, ils ne dédaignent pas certaines marchandises disponibles sur les marchés asiatiques. Dans un premier temps, le coton indien trouve une part de marché respectable à Canton. Pourtant, la Chine cultive elle-même le coton. Néanmoins, par le développement intensif de la culture du thé au

¹⁹⁵ Butel, *L'opium ; Histoire d'une fascination*, p.50-52. Favier, *Les Européens et les Indes Orientales*, p.120. Le véritable nom de Koxinga est Zheng Chenggong (1624-1662). Chef pirate ayant soutenu la dynastie Ming, son surnom Guoxingye a été retenu par les Hollandais sous l'appellation Coxinga ou Koxinga. Gernet, *Le monde Chinois*, p.409-410.

détriment de la culture du coton et la hausse du nombre de catastrophes climatiques, la production nationale chute considérablement dans le dernier tiers du XVIII^e siècle. Il est vrai que la croissance démographique et l'augmentation de la demande étrangère ont favorisé l'explosion des revenus du commerce du thé, beaucoup plus intéressants pour les marchands chinois que le coton qu'ils peuvent se procurer sur le marché international à un prix acceptable.¹⁹⁶ Cependant, la Chine ne connaît qu'une légère pénurie du coton et les possibilités de ce marché demeurent limitées. Très rapidement, le coton cède sa place dominante à un commerce plus lucratif, l'opium.

À partir de 1773, Warren Hasting, Gouverneur-Général de l'Inde, obtient le monopole du pavot du Bihar pour l'Honorable Compagnie qui régularise sa culture et son commerce.¹⁹⁷ L'intervention des marchands privés dans le commerce d'Inde en Inde lui permet d'appliquer une politique d'exportation qui lui évite de paraître officiellement dans la vente de la drogue à Canton. Ainsi, le pavot est cultivé et l'opium produit sur les terres qu'elle possède, la drogue est vendue aux enchères à Calcutta à des marchands privés qui la revendent et la livrent aux environs de Canton, et la EIC reçoit des métaux précieux, fruit de la vente de l'opium, en échange de lettres de change pour Londres.¹⁹⁸ Cet apport substantiel de capitaux dans les coffres de la Compagnie lui permet de stabiliser ses revenus. Les profits qu'elle retire de ce trafic deviennent l'une des premières sources de financement de la EIC pour la gestion des colonies britanniques de l'Inde¹⁹⁹, mais surtout, ils lui permettent de financer ses achats de thés en Chine sans avoir recours aux capitaux traditionnellement reçus de la Métropole. Ainsi, l'opium, généralement payé en argent, sert à payer le thé des Britanniques, généralement payé en argent.²⁰⁰

¹⁹⁶ Favier, *Les Européens et les Indes Orientales*, p.119. Butel, *Histoire du thé*, p.75-76.

¹⁹⁷ Butel, *L'opium ; Histoire d'une fascination*, p.54-55. Claude Markovits, dirigé par, *Histoire de l'Inde Moderne ; 1480-1950*, France, Fayard, 1994, p.288.

¹⁹⁸ Favier, *Les Européens et les Indes Orientales*, p.120. Butel, *L'opium ; Histoire d'une fascination*, p.55. Morineau, *Les grandes compagnies des Indes orientales (XVI^e-XIX^e siècles)*, p.110-111. Markovits, dirigé par, *Histoire de l'Inde Moderne ; 1480-1950*, p.288. Chung, « Imperialism in Nineteenth-Century China », p.10.

¹⁹⁹ Butel, *Histoire du thé*, p.129.

²⁰⁰ Alain Le Pichon, *Aux origines de Hong Kong. Aspects de la civilisation commerciale à Canton : le fonds de commerce de Jardine, Matheson & Co. 1827-1839*, Paris, L'Harmattan, 1998, p.33, Recherches Asiatiques.

*The Rapid Expansion of Opium Shipments to China
1808-09 to 1838-39*

SEASON	BENGAL (Patna & Benares)	MALWA	TURKEY	TOTAL
	Chests	Chests	Chests	
1808-09	3,233	958	—	4,208
1809-10	3,074	1,487	32	4,593
1810-11	3,592	1,376	—	4,968
1811-12	2,788	2,103	200	5,091
1812-13	3,328	1,638	100	5,066
1813-14	3,213	1,556	—	4,769
1814-15	2,999	674	—	3,673
1815-16	2,723	1,507	80	4,321
1816-17	3,376	1,242	488	5,106
1817-18	2,911	781	488	4,140
1818-19	2,575	977	807	4,359
1819-20	1,741	2,265	180	4,186
1820-21	2,591	1,653	—	4,244
1821-22	3,298	2,278	383	5,459
1822-23	3,181	3,855	—	7,773
1823-24	3,360	5,535	140	9,035
1824-25	5,960	6,663	411	12,434
1825-26	3,810	5,563	—	9,373
1826-27	6,570	5,605	56	12,231
1827-28	6,650	5,504	—	12,434
1828-29	4,903	7,709	1,256	13,868
1829-30	7,443	8,099	715	16,257
1830-31	5,672	12,856	1,428	18,956
1831-32	6,815	9,333	402	16,550
1832-33	7,598	14,007	380	21,985
1833-34	7,808	11,715	963	20,486
1834-35	10,207	11,678	?	21,885
1835-36	14,851	15,351	?	30,202
1836-37	12,606	21,427	243	34,776
1837-38	19,600	14,773	?	34,373
1838-39	18,212	21,988	?	40,200

Tableau 2 CHEONG, W.E., *Mandarins and Merchants ; Jardine Matheson & Co., a China Agency of the Early Nineteenth Century*, p.21

D'autre part, ces importants profits n'auraient pu être possibles sans une demande d'opium de la part des Chinois au début du XIX^e siècle, croissante exponentiellement par rapport à la demande de thé de la part des Britanniques. Malgré les édits impériaux de prohibition qui se succèdent depuis 1729²⁰¹, la croissance de la demande chinoise est

Les revenus que la Compagnie parvient à retirer du lucratif trafic de l'opium sont également consacrés à une nouvelle dépense dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En effet, ces sommes d'argent permettent à la EIC de financer efficacement l'implantation d'une nouvelle culture dans les territoires qu'elle possède en Inde, le théier... En somme, pour pallier aux pertes financières encourues par les achats de thé en Chine, les marchands britanniques développent un marché croissant de l'opium dont les revenus vont éventuellement être utilisés au financement de l'implantation du thé en Inde.

²⁰¹ Butel, *L'opium ; Histoire d'une fascination*, p.53.

spectaculaire, de sorte que la balance commerciale de Canton s'inverse en faveur des marchands britanniques. L'hémorragie de l'argent, un métal précieux à l'économie chinoise, connaîtra une importance accrue dans la première moitié du XIX^e siècle.

Guerre de l'Opium et conditions humiliantes du Traité de Nankin

La croissance du trafic de l'opium dans la première moitié du XIX^e siècle est un phénomène que les autorités chinoises n'arrivent pas à contrôler. Malgré les édits impériaux prohibitifs qui se succèdent, le gouvernement de l'Empire chinois a peine à freiner le fléau. L'usage se répand à travers l'Empire et touche toutes les classes de la société chinoise. Elle atteint particulièrement certains groupes tels que les mandarins et les militaires, ayant pour principal effet de paralyser le système étatique²⁰², bureaucratique et militaire de la Chine.

À la fin de la décennie 1830, la cour de Pékin réagit en nommant Lin Tsé-Hsu²⁰³, haut-commissaire impérial à Canton. Son mandat est de faire cesser ce commerce odieux le plus rapidement possible en prenant les mesures qui s'imposent. Ainsi, dès son arrivée à Canton, en 1839, il effectue la saisie de 20 283 caisses d'opium, équivalent approximativement à 2 000 tonnes et dont la valeur est initialement estimée entre £ 2 000 000 et £ 3 000 000. Puis, il fait détruire le tout en mélangeant l'opium à de l'huile et de la chaux avant de l'expédier au fond de l'eau.²⁰⁴ L'action tardive et désespérée des autorités chinoises sert malheureusement de prétexte aux Britanniques pour déclencher, en 1840, ce que l'Histoire retiendra comme la Première Guerre de l'Opium. Heureusement pour les Britanniques, malgré l'idéologie libérale dominante de l'époque, une guerre basée sur le commerce illicite d'une drogue destructrice et pernicieuse ne fait pas l'unanimité dans la société anglaise, dont il est possible de trouver l'écho à la Chambre des Communes à travers la voie de Gladstone :

«They gave you notice to abandon your contraband trade. When they found that you would not, they had a right to drive you from their

²⁰² Butel, *L'opium ; Histoire d'une fascination*, p.16.

²⁰³ (1785-1850) L'un de partisans de la prohibition totale. Gernet, *Le monde chinois*, p.406 et p.512. Dilip K. Basu, « The Opium War and the Opening of China : A historiographical Note », *Ch'ing shih w4en-t'i*, Décembre 1977, No.3, Supplément 1, p.7-8.

²⁰⁴ A.C. Sahu, « Genesis and Growth of Indo-Chinese Opium Monopoly under East India Company », *Journal of Indian History*, 1979, Vol. 57, No. 1, p.165.

coasts, on account of your obstinacy in persisting in this infamous traffic. You allowed your agent to aid and abet those who were concerned in carrying on that trade ; and I do not know how it can be urged as a crime against the Chinese that they refused provisions to those who refused obedience to their laws whilst residing within their territories. A war more unjust in its origin, a war more calculated to cover this country with permanent disgrace. I do not know, and I have not read of. »²⁰⁵

L'objectif visé par ce mémoire n'étant pas de faire le récit sanglant d'une guerre injuste et injustifiée, contentons-nous de souligner qu'elle prit fin en 1842 avec la signature du premier d'une série de traités inégaux, le Traité de Nankin. Un demi-siècle après l'Ambassade Macartney, les Britanniques obtiennent par la force ce qu'ils n'ont pu obtenir par la diplomatie, et même plus. Ainsi, la majorité des concessions imposées à la Chine sont de nature commerciale : ouverture de cinq ports chinois au commerce britannique et dans lesquels seront installés des consulats de la Grande-Bretagne (Canton, Amoy, Fuzhou, Ningpo et Shanghai), cession de l'île de Hong-Kong, abolition du monopole du co-hong et baisse et contrôle des taxes et des frais de douanes. De plus, la Chine doit accorder le droit d'exterritorialité, payer des indemnités totalisant 21 millions de dollars et inclure la clause de « la nation la plus favorisée ».²⁰⁶

Si les diplomates anglais ont brillamment évité d'inclure dans le Traité de Nankin, des clauses directement liées à l'opium telles que la légalisation de la drogue, sa présence est toutefois palpable. En premier lieu parce que les tensions résultant de la croissance de son trafic est l'une des principales causes qui ont conduit au déclenchement de la Guerre de l'Opium. Puis, la paralysie du système étatique due à une consommation répandue à travers l'Empire, et notamment chez les militaires, a certainement contribué à la victoire des Britanniques. Enfin, malgré l'importance du trafic de l'opium en Chine, il était certainement inconcevable pour les signataires d'inclure une clause visant à légaliser ce qui ne l'était pas en Grande-Bretagne.²⁰⁷ Qu'aurait retenu l'histoire ?

²⁰⁵ Citation de Gladstone à la Chambre des Communes dans Sahu, « Genesis and Growth of Indo-Chinese Opium Monopoly under East India Company », p.166.

²⁰⁶ Marx, *Histoire de la Grande-Bretagne*, p.295-296. Butel, *L'opium ; Histoire d'une fascination*, p.128. Déry, *1842-1793, Entre la Chine et l'Angleterre : diplomatique-rhétorique*, p.94. Gernet, *Le monde chinois*, p.468.

²⁰⁷ Chung, « Imperialism in Nineteenth-Century China », p.35.

Ouverture du port de Shanghai : une brèche

Avec la signature du Traité de Nankin, la Grande-Bretagne a réussi à obtenir plusieurs concessions de l'Empire chinois qui lui permettent de favoriser son commerce en Chine. Par ailleurs, l'ouverture de quatre nouveaux ports de commerce aux Britanniques, leur permettent de se rapprocher des meilleures plantations de thé. De plus, la cession de Hong-Kong, l'abolition du monopole des hanistes ainsi que la diminution des taxes et des frais de douane améliorent les conditions du commerce du thé sino-britannique. Néanmoins, la Grande-Bretagne dépend toujours du marché chinois pour son approvisionnement de thés, et si les conditions sont meilleures pour les marchands britanniques, elles ne sont pas encore parfaites pour ceux-ci. Pour s'extraire de cette dépendance face à la Chine, il faudrait pouvoir cultiver et produire un thé qui soit « anglais ». Mais, les Britanniques n'ont pas réussi à obtenir les secrets chinois de la culture et de la préparation du thé. Pour se les procurer, une seule option est possible, aller les chercher à l'intérieur de la Chine, où sont cultivés et produits les meilleurs thés et où les « barbares » sont interdits.

Avant le Traité de Nankin, les étrangers ne sont autorisés qu'à Canton où ils sont confinés dans leur factorerie pendant une période précise de l'année. Située dans la province du Guangdong et à une distance considérable des meilleures plantations de thé, les « barbares » y sont assez uniformément détestés. Il est donc impensable de requérir une aide de la part des Chinois de Canton pour pénétrer en Chine. D'autre part, la distance qui sépare les plantations de thé et Canton est un facteur décourageant pour l'aventurier qui désire voyager sans guide en territoire inconnu et périlleux.

L'ouverture de nouveaux ports suite à la signature du Traité de Nankin, qui sont situés à proximité des meilleures plantations de thé et dans des nouvelles provinces, offrent de nouvelles possibilités. Parmi ces nouveaux ports, Shanghai²⁰⁸ est littéralement envahie par les Européens. Ces derniers ont commencé à s'y établir puisque les habitants sont moins suspicieux que les Cantonais. La croissance phénoménale des habitations occidentales

²⁰⁸ Fortune, *Aventures de Robert Fortune dans ses voyages en Chine à la recherche des fleurs et du thé (1843-1850)*, p.7-8.

dans cette ville crée un contexte nouveau pour les Occidentaux. Ainsi, en 1848, c'est Shanghai que Robert Fortune choisira comme porte d'entrée vers les territoires interdits aux étrangers en Chine pour voler les secrets du thé aux Chinois...

4. Robert Fortune et l'implantation du thé en Inde : une alternative au monopole chinois !

Malgré les nouvelles conditions du commerce du thé occasionnées par la signature du Traité de Nankin, les Britanniques dépendent toujours de la Chine pour son approvisionnement en thé. Ils cherchent donc, inexorablement, à imposer leurs idéaux commerciaux et à contourner le monopole chinois. Parallèlement à cela, dans les années 1823-1831, les Frères Bruce découvrent dans la région de l'Assam une variété de théier sauvage. Toutefois, les tentatives acharnées pour produire un thé satisfaisant piétinent en raison d'une lacune importante, le savoir-faire chinois, un secret jalousement gardé par les habitants de l'Empire du Milieu depuis des millénaires. Le Comité du thé, mis sur pied pour prendre en charge la question de l'implantation du thé dans les colonies britanniques de l'Inde songe alors à faire appel aux services de Robert Fortune, un botaniste-aventurier ayant déjà voyagé en Chine. Son mandat, plus ou moins officiel, est de pénétrer dans les territoires interdits de la Chine afin de découvrir les secrets chinois de la culture et de la préparation du thé. La réussite de son expédition va permettre aux Britanniques d'acquérir les outils nécessaires pour ébrécher le monopole de la Chine par une réorientation de leur approvisionnement à moindre coût dans leurs colonies en Inde.

4.1. Premières tentatives de production d'un thé indien

Les premières démarches vers cette alternative ne sont pourtant pas le fruit d'un calcul précis. Ainsi, simultanément aux difficultés commerciales qu'elle rencontre en Chine, la Grande-Bretagne, par l'intermédiaire de la EIC, s'implante graduellement sur le territoire indien. Au départ, les Britanniques ne possèdent que trois présidences qui ne sont en réalité que des comptoirs commerciaux dirigés par un gouverneur : Fort William à

Calcutta au Bengale, Bombay et Fort St-George à Madras²⁰⁹. Ces derniers favorisent la stabilisation des échanges commerciaux effectués par les agents de la EIC qui ne sont plus dans l'obligation de retourner à la métropole et peuvent exploiter efficacement un commerce d'Inde en Inde.

Au XVII^e siècle, le portrait de l'Inde commence à changer et les intérêts britanniques avec elle. La période d'anarchie indienne bouleverse la dynamique entre les indigènes et les étrangers installés sur le territoire indien. En effet, incapables d'assurer la protection qu'ils avaient promise aux étrangers et à leurs biens, les dirigeants de l'Inde leur autorisent la fortification défensive de leurs comptoirs.²¹⁰ Cette situation très particulière des comptoirs britanniques en Inde, c'est à dire la transformation de structures inoffensives que sont généralement les comptoirs commerciaux en forteresses armées, favorise grandement la conquête qui s'amorce à partir de 1757²¹¹.

La constitution d'un empire britannique en Inde est peut-être inconscient ou involontaire au départ. Néanmoins, les premiers événements liés à la conquête démontrent surtout que l'installation britannique dans certaines régions sont évidemment plus stratégiques que d'autres. Ainsi, lorsque le *nawab* Sirajuddaula Khan reprend Fort William aux Britanniques en 1756²¹², ces derniers ripostent en reconquérant Calcutta sous le commandement de Clive dès 1757. Le Bengale est la région la plus riche de l'Inde, donc, perdre le comptoir de Calcutta est inconcevable. La reprise de cette présidence permet également aux agents de la EIC d'obtenir les droits fiscaux et territoriaux du Bengale au milieu du XVIII^e siècle. Par conséquent, cette première conquête représente, de surcroît, un apport considérable de capitaux pour la Compagnie, qui va lui permettre de financer ses troupes armées en Inde.

²⁰⁹ Grâce à des ententes avec les autorités indiennes, les Anglais installent une factorerie à Madras en 1640 et une factorerie à Calcutta en 1690. Bombay, pour sa part, est cédée en guise de dot aux Britanniques par la Couronne Portugaise, en 1661 lors du mariage entre Catherine de Bragançe et de Charles 1^{er}. En 1668, Charles 1^{er} cède Bombay à la EIC. Voir Favier, *Les Européens et les Indes Orientales au XVIII^e siècle*, p.149-150.

²¹⁰ Jacques Dupuis, *Histoire de l'Inde*, Paris, Kailash, 1996, p.249, Civilisations & Sociétés.

²¹¹ Plusieurs historiens perçoivent la reconquête de Calcutta en 1757 comme étant les prémices de la domination des Anglais en Inde. Markovits, dir., *Histoire de l'Inde Moderne ; 1480-1950*, p.278.

²¹² Plusieurs Anglais sont massacrés lors du funeste épisode du « Trou Noir ». Markovits, dir., *Histoire de l'Inde Moderne ; 1480-1950*, p.277-278.

Cet événement ainsi que la nécessité d'assurer la stabilité essentielle à son commerce va conduire la EIC à accroître ses interventions dans la politique intérieure de l'Inde. Par le jeu subtil des alliances politiques et économiques, la compagnie de commerce va grandement profiter de la situation d'instabilité générale en Inde. L'effondrement de l'Empire Moghol provoqué par le déclin de l'autorité du Grand Moghol et la perte de l'appui des castes guerrières et commerçantes ainsi que de celui des fonctionnaires et lettrés de l'Inde, qui tous tirent partie de la présence des Britanniques en Inde, permet à la Compagnie de renforcer ses positions et de cumuler les pouvoirs et les droits.²¹³

Si leurs préoccupations sont d'abord de conserver les comptoirs commerciaux qu'ils possèdent en Inde, les dirigeants de la EIC ne tardent pas à accroître leurs ambitions, réalisant que l'annexion de plusieurs districts de l'Inde pourrait signifier une augmentation des sources de revenus. De plus, la conquête de territoires leur permet non seulement d'améliorer leurs conditions commerciales en Asie, notamment par le biais du florissant commerce d'Inde en Inde, mais également de posséder, dans certaines régions comme le Bengale, des terres excessivement fertiles combinées à un climat favorisant la culture de produits de grande valeur tels que l'opium qui trouve un marché fort lucratif en Chine.²¹⁴

Si l'opium cultivé dans le nord-est de l'Inde permet d'enrayer le déficit entraîné par les achats de thé à Canton, la dépendance de la Grande-Bretagne à la Chine pour son approvisionnement d'un produit qui lui est devenu essentiel, trouble certainement les marchands britanniques. Cependant, cette prise de pouvoir graduelle du territoire indien ainsi que l'exploitation des richesses indiennes au profit d'intérêts britanniques inspirent quelques individus qui vont émettre l'hypothèse de cultiver le thé dans les colonies britanniques de l'Inde. Le nord-est de l'Inde, à la frontière de la Chine, possédant un sol et un climat similaire à plusieurs régions productrices de thé en Chine, pourrait également devenir le berceau de l'exploitation indienne de thé. L'incapacité des agents de la EIC à contraindre l'Empire du Milieu à leur consentir des conditions commerciales encore plus

²¹³ Markovits, dir., *Histoire de l'Inde Moderne ; 1480-1950*, p.106.

²¹⁴ Morineau, *Les grandes Compagnies des Indes orientales (XVI^e-XIX^e siècles)*, p.82.

avantageuses pour l'Angleterre nourrit cette volonté de contrer le monopole détenu par la Chine dans le commerce du thé. Une conjoncture de facteurs et l'activité de plusieurs individus va leur permettre d'arriver à leurs fins.

Découverte d'un camellia en Assam

Depuis le milieu du XVIII^e siècle, l'idée de cultiver le thé à l'extérieur de la Chine revient sporadiquement parmi les objectifs des Britanniques. En 1764, la Cour des Directeurs de la Compagnie font les premières démarches officielles en demandant aux subrécargues d'expédier vers Fort Marlborough à Sumatra des plants de thé acquis à Canton afin de tenter d'acclimater ces derniers à cette région.²¹⁵ Par ailleurs, les Hollandais avaient déjà fait des démarches dans ce sens en implantant deux théiers à Java en 1690. Cependant, ni les tentatives hollandaises, ni les tentatives britanniques n'eurent de véritables résultats significatifs puisque les premiers efforts industriels ne furent fait qu'en 1838 et les premières exportations vers le continent européen ne débutèrent qu'en 1878.²¹⁶

Quelques années plus tard, en 1788, le botaniste Sir Joseph Banks réalise que la similitude de climat entre la Chine et le nord-est de l'Inde pourrait pallier la perte du privilège de commercer le thé avec l'Empire. Dans le mémoire où il fait état de ses observations, il propose de cultiver le thé au Bihar et de faire venir des travailleurs chinois afin de profiter de leur expertise. C'est dans cette perspective qu'il participe à l'Ambassade Macartney (1793) pendant laquelle il doit acquérir un maximum d'information sur la culture et la préparation du thé, et faire parvenir des plants en Inde. Il semble que son entreprise n'ait pas connu le succès escompté. Malgré la répétition de l'expérience pendant l'Ambassade Amherst (1816), les plants récoltés ne résistent pas au transport et les Anglais échouent encore à faire sortir le théier de Chine.²¹⁷

En 1823, un aventurier natif de l'Écosse, Robert Bruce parcourt les régions du nord-est de l'Inde. Pendant ses pérégrinations il se lie d'amitié avec un chef de tribu Shingho qui lui apprend l'existence d'une plante poussant librement dans la jungle, consommée à la

²¹⁵ Forrest, *Tea for the British*, p.105.

²¹⁶ Runner, *Le thé*, p.26.

²¹⁷ Butel, *Histoire du thé*, p.130-131.

manière birmane par ces tribus et qui ressemble étrangement au thé. Toutefois, Robert Bruce est, semble-t-il, un homme d'action et non un homme de lettre puisqu'aucun document manuscrit ne nous est parvenu. Heureusement, il confie cette découverte à son frère Charles peu avant son décès. Lorsque cette section de l'Inde tombe sous juridiction britannique en 1826, Charles Bruce, travaillant pour la EIC, se rend dans le district où ce qui semble être un théier pousse à l'état sauvage. Il assemble quelques spécimens qu'il confie à David Scott, l'administrateur de la Compagnie dans cette région, qui les expédie pour analyses au Jardin Botanique de Calcutta récemment implanté en Inde et dirigé par le Dr Nathaniel Wallich. Si les résultats confirment l'appartenance de ces spécimens à la grande famille des *camellias*, le botaniste ne l'identifie pas comme étant un théier.²¹⁸

La Compagnie perd finalement le monopole du commerce du thé à Canton en 1833. Cependant, elle conserve sa position en Inde et continue à contrôler les territoires sous sa juridiction.²¹⁹ Ce changement de fonction de la compagnie commerciale va donc donner l'impulsion nécessaire à la mise en place de manœuvres liées à l'implantation du thé sur les territoires britanniques de l'Inde. Ainsi, si le commerce de Canton lui échappe, la EIC compte bien tirer profit des derniers atouts qui lui restent. En 1834, Lord William Bentinck, alors gouverneur-général de l'Inde à Calcutta, consulte le mémoire de John Walker, un officier junior, qui reprend la thèse de Sir Joseph Banks et qui propose de parer aux incertitudes du marché chinois en implantant le théier en Inde. Lord Bentinck fonde donc, le 1^{er} février 1834, le Comité du Thé en Inde, composé de sept agents de la EIC, de trois marchands de Calcutta et de deux notables indiens.²²⁰ L'objectif du Comité est de « suggérer des moyens et méthodes pour l'introduction et la culture des théiers dans des zones favorables en Inde et dans d'autres possessions britanniques »²²¹.

Dans cette perspective, George James Gordon, secrétaire du Comité, est envoyé en Chine afin de ramener en Inde des plants de théiers qu'il aura acquis à Canton et de recruter une main d'œuvre chinoise. Il récolte des graines, mais le recrutement s'avère plus compliqué qu'il ne le croyait. Les secrets de la culture et de la préparation du thé sont bien gardés.

²¹⁸ J.M. Scott, *The tea story*, London, Heinemann, 1964, p.69.

²¹⁹ Morineau, *Les grandes Compagnies des Indes Orientales (XVI^e-XIX^e siècles)*, p.111.

²²⁰ Butel, *Histoire du thé*, p.132

²²¹ Cité dans Runner, *Le thé*, p.23.

Et, ce n'est pas parce que l'on est Chinois que l'on connaît forcément ces derniers. Ainsi, les Cantonais que côtoient les Occidentaux possèdent quelques informations, mais elles sont plutôt lacunaires. De plus, les Chinois qualifiés hésitent à s'installer en Inde car leur famille demeurant en Chine pourrait être menacée par les mandarins.²²² Cela explique probablement que la main d'œuvre recrutée par Gordon se révéla plutôt inefficace.

Entre-temps, Nathaniel Wallich, qui remplace Gordon au poste de secrétaire du Comité du Thé, prend l'initiative d'envoyer un questionnaire à tous les officiers britanniques en poste sur le territoire indien sous juridiction britannique. L'objectif de cette enquête est de repérer un endroit dont les conditions climatiques et géographiques correspondent aux conditions nécessaires à la croissance du thé afin d'installer des serres pour implanter les graines récoltées par Gordon. Francis Jenkins, en charge de l'Assam, confie le questionnaire à ses subordonnés lorsqu'il le reçoit. Parmi ces derniers figure un homme qui est immédiatement interpellé par l'enquête, Charles Bruce. Il fait donc le récit des découvertes de son frère et le lieutenant Andrew Charlton, un collègue, expédie au Dr Wallich, de nouveaux spécimens accompagnés d'un mot.²²³ Le Directeur du Jardin Botanique de Calcutta revient sur sa première analyse et le Comité du thé décide de tenter d'exploiter la culture du *camellia assamica* dans le Haut Assam sous la direction de Charles A. Bruce.²²⁴

Néanmoins, les premières tentatives pour cultiver le thé réussissent dans une mesure très modeste. Le thé qui est alors cultivé en Inde, *camellia sinensis* ou *camellia assamica*, est très insatisfaisant et de qualité nettement inférieure à celle des thés chinois. Malgré tout, la première vente publique a lieu en Janvier 1839. La nouveauté, la rareté et l'enthousiasme du public expliquent grandement le succès de cette dernière selon les observateurs.²²⁵ Les quantités produites sont nettement insuffisantes pour répondre à la demande britannique et les conditions d'exploitation sont difficiles. Et, le problème se pose toujours ; il faut découvrir les secrets de la Chine et trouver une main d'œuvre qualifiée...

²²² Forrest, *Tea for the British*, p.108.

²²³ Scott, *The tea story*, p.70.

²²⁴ Butel, *Histoire du thé*, p.134.

²²⁵ Butel, *Histoire du thé*, p.135-136.

Une volonté croissante de faire chuter le monopole chinois sur le commerce du thé afin de garantir son approvisionnement vont conduire les Britanniques vers un véritable espionnage agro-industriel. Mais, là où ses prédécesseurs ont rencontré de timides succès, Robert Fortune réussit au-delà de toutes espérances en pénétrant dans les territoires chinois interdits aux étrangers, où les meilleurs thés sont cultivés. Ses qualités de botaniste et d'aventurier curieux vont lui permettre d'acquérir les connaissances lacunaires à l'exploitation de plantations de thé.

4.2. Robert Fortune : espionnage agro-industriel du savoir-faire chinois

En somme, les Britanniques installés en Inde étaient incapables d'y implanter efficacement le thé puisqu'ils ne possédaient ni les connaissances ni l'expertise nécessaires. Les tentatives pour recruter une main d'œuvre qualifiée pouvant fournir les informations essentielles à la culture et à la préparation du thé avaient eu des succès plutôt mitigés. Mais, les Anglais ne désespéraient pas de réussir. Dans cette optique, le Comité du Thé, désirant encore et toujours voler les secrets du thé aux Chinois, confie un mandat très particulier à un aventurier vraiment spécial.

Cet aventurier est un Écossais qui se nomme Robert Fortune (1812-1880). Botaniste de profession, il est un véritable passionné de plantes, d'arbres et de fleurs, et qui possède déjà un intérêt scientifique pour le thé. En effet, il est un spécialiste plutôt controversé en raison de son hypothèse sur les thés verts et noirs qu'il prétend être tous deux de la même espèce, ne se distinguant que par leur méthode de préparation.²²⁶ C'est également un aventurier qui a déjà effectué un voyage en Chine entre 1842 et 1845 pour le compte de la Société d'Horticulture de Londres pour laquelle il travaille. De ce voyage, il a ramené plusieurs espèces florales chinoises encore inconnues en Occident. En 1846, il est nommé Conservateur du Chelsea Physic Garden. Il occupe toujours ce poste lorsqu'il reçoit l'ordre de mission de la EIC en 1848.²²⁷

²²⁶ Voir sa théorie dans Fortune, *Aventures de Robert Fortune dans ses voyages en Chine à la recherche des fleurs et du thé (1843-1850)*, p.137-138.

²²⁷ www.chelseaphysicgarden.co.uk

Grâce à son premier voyage en Chine, Robert Fortune a appris les us et coutumes chinoises et parle le mandarin. Étant également un botaniste et un aventurier curieux, il possède donc les qualités requises à cette mission d'exploration des méthodes de culture et de préparation du thé. En somme, son métier, son expérience, ses passions et son expertise en font un candidat idéal pour la EIC qui désire découvrir les secrets du thé chinois. Le 3 juillet 1848²²⁸ le Marquis de Dalhousie confie la mission à Robert Fortune. Elle est sensiblement similaire à celle que George James Gordon a effectué quelques années auparavant : récolter des graines et des plants de thé pour les envoyer en Inde et recruter une main d'œuvre qualifiée. La principale différence se trouve dans le lieu où Fortune doit orienter ses recherches, c'est à dire dans les meilleures régions productrices de thé de la Chine où il pourra, à la fois récolter des plants et des graines de qualité supérieure et découvrir les secrets de sa culture et de sa fabrication.

En septembre 1848, au moment où Robert Fortune débute son expédition, la Guerre de l'Opium a été gagnée depuis peu par les Britanniques. Ces derniers ont finalement forcé les portes de l'Empire et réussi à imposer aux Chinois des conditions qui avantagent la Grande-Bretagne. Parmi celles-ci, cinq ports chinois sont ouverts aux étrangers. Cependant, la Chine demeure toujours interdite à tous les « barbares » dans un rayon de quarante-cinq km de ces derniers,. L'expédition de Robert Fortune va dépasser ces limites.

Pour effectuer sa mission, le botaniste doit accéder à des thés situés dans les territoires chinois interdits aux étrangers puisque les meilleures plantations s'y trouvent :

« Mon voyage dans le grand Nord avait pour objectif de trouver et rapporter des graines et des plants d'arbustes à thé destinés aux plantations de l'Hon East India Company dans les régions du nord-ouest de l'Inde. Il était essentiel que ceux-ci proviennent de ces régions de Chine où sont produits les meilleurs thé, et j'entrepris donc de mener à bien ce projet. »²²⁹

La destination que vise Robert Fortune est le Hwuy-chow, réputé pour la qualité de ses thés verts. Cette région est située à 200 milles (plus de 300 km) au-dessus de Shanghai et

²²⁸ L'ordre de mission a été découvert dans les archives de la Compagnie conservées à la British Library par Diane Perelsztejn et Joëlle Kilimnik qui ont réalisé un documentaire sur Robert Fortune. Diane Perelsztejn et Joëlle Kilimnik, *Robert Fortune, le voleur du thé*, Les Films de la Mémoire, Bruxelles.

²²⁹ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.9.

de Ning-Po.²³⁰ Elle est donc inaccessible aux étrangers qui voudraient l'atteindre et Fortune en est conscient. Pénétrer dans les régions interdites de la Chine n'est pas une tâche aisée et il doit réfléchir à une stratégie. Robert Fortune ne retient que deux possibilités : Envoyer des agents chinois ou trouver de l'aide locale afin de se rendre dans ces régions.

Objectivement, compte tenu de l'interdiction et des dangers qui pourraient en résulter s'il était repéré par les autorités chinoises, le premier choix semble être la seule alternative possible. Cependant, en Européens de son temps, Robert Fortune possède quantité de préjugés sur la nature des Chinois, les percevant tous comme des gens menteurs et malhonnête.²³¹ Donc, en faisant appel à un agent chinois, il doute que les plants et les graines proviennent véritablement des régions visées. Cet aventurier en quête de connaissance opte donc pour la seconde alternative : se rendre sur place. Ainsi, il est certain de la provenance de ses récoltes et peut également, par l'observation directe, recueillir nombre d'informations utiles sur la nature du sol et sur les méthodes de culture et de préparation du thé.²³²

Cette alternative l'oblige tout de même à faire appel à une aide locale puisque, forcément, il ne connaît pas la région qui est, rappelons-le, interdite aux « barbares ». Requérir à une aide locale est par ailleurs une action fort délicate puisque plusieurs Chinois ont déjà été punis pour avoir aidé certains étrangers. Délicate, mais nécessaire puisque des gestes aussi simples que la location d'une embarcation peut être extrêmement ardu pour un « barbares ».²³³ Étant donné le statut particulier des étrangers en Chine, il est préférable d'avoir des alliés familiers avec les voyages à l'intérieur de l'Empire, même si cette option implique, pour un homme comme Fortune, la nécessité de faire confiance à un Chinois.

²³⁰ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.9.

²³¹ Pour bien comprendre l'ampleur de ces préjugés voir l'un des quelques commentaires de Robert Fortune : « Tel est le caractère des Chinois. Ils ne songent jamais à dire la vérité, à moins qu'il n'y aille de leur intérêt, et plaisanterie à part, je crois qu'ils aiment toujours mieux mentir lorsqu'ils n'ont rien à y perdre. » Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.66.

²³² Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.10.

²³³ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.11.

En somme, c'est un choix risqué puisque s'il se font prendre, la mort est assurée pour tous. Lucide face aux dangers de son expédition, Fortune est parfois légèrement découragé. Pendant la deuxième partie de son expédition, lors de son voyage en bateau vers la région des thés noirs, les monts Woo-e-shan (Wuyi-shan) :

« C'était une soirée sombre et morne, et quand la nuit nous enveloppa, il se mit à pleuvoir à torrents. Je me sentais quelque peu déprimé, ne pouvant chasser de mon esprit que le voyage que j'entreprenais allait être long, et peut-être plein de dangers. Ma route traversait des contrées presque inconnues, et je ne pouvais me fier entièrement à mon guide. Cependant, le sort en était jeté et, m'en remettant à la volonté de Dieu qui nous protège où que nous soyons, je décidai de faire face le cœur vaillant aux vicissitudes et aux dangers du voyage. »²³⁴

Néanmoins, il effectue sa mission avec zèle, parcourant sans relâche les plaines, les champs et les montagnes, à la recherche de graines, de plants et de connaissances. La moindre opportunité est saisie d'observer et de recueillir.²³⁵ Et, si l'objectif principal est de découvrir les secrets du thé, Fortune arrive également à faire des découvertes sur la flore chinoise qui le passionne, et qui complètent celles qu'il a acquises lors de son précédent voyage.

Thés verts et thés noirs

Le voyage de Robert Fortune est effectué en deux temps. C'est à partir de Shanghai, familière au botaniste, qu'il entame la première partie de son voyage, c'est à dire l'expédition vers la région productrice de thés verts, le Hwuy-chow. Par ailleurs, l'aventurier observateur et curieux glisse dans son récit quelques conclusions sur les changements intervenus dans cette ville depuis l'arrivée des Européens. Ces dernières nous permettent de saisir l'impact de cette intrusion dans cette grande ville où le commerce international est désormais florissant.²³⁶

²³⁴ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.105.

²³⁵ Voir, par exemple lorsqu'il est chez les parents de Wang, son serviteur ou au Temple Taoïste, Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.62 et p.164.

²³⁶ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.7-8.

En effet, à son arrivée dans la ville, en septembre 1848, il constate que le nombre croissant d'étrangers dans ce port a amené le remplacement des anciennes cabanes chinoises, des champs de coton et des tombeaux par une grande ville, forçant le replis des Chinois vers l'Ouest. D'autre part, l'un des aspects intéressants du récit de Fortune sont ses observations sur les villes qu'il croise sur le trajet de son expédition, et qu'il décrit selon sa position géographique, ses dimensions et ses caractéristiques socioculturelles et démographiques.²³⁷ Il est alors possible d'appréhender la situation de certaines villes chinoises du milieu du XIX^e siècle.

Robert Fortune et ses serviteurs quittent donc Shanghai en bateau, direction Hang-chow-foo²³⁸. Le 22 octobre, il arrive dans les faubourgs de Hang-chow-foo, où il loue une chaise à porteurs qui lui permet d'atteindre Kan-du. Dans cette ville, il peut louer un nouveau bateau pour se rendre à Tun-che. À nouveau, à l'aide d'une chaise à porteurs, il se rend à sa destination finale, Sung-lo-shan, où il séjourne chez les parents de Wang, son valet de chambre. Si l'aventurier opte pour le bateau et la chaise à porteurs, c'est qu'ils lui permettent de circuler en toute discrétion sur le territoire chinois. En effet, ces deux modes de transport favorise généralement le voyageur qui désire se soustraire aux regards des curieux. Un avantage considérable pour un étranger en territoire interdit.

Pendant plusieurs jours, Fortune parcourt la montagne du matin au soir afin de récolter un nombre considérable de graines et de plants de thés, observant la végétation et questionnant les habitants afin d'acquérir des informations sur la culture et la préparation du thé vert.²³⁹ Il exploite donc le temps dont il dispose et l'espace qu'il peut atteindre au maximum afin de remplir sa mission avec efficacité. Le 20 novembre, apparemment satisfait de sa récolte, Robert Fortune retourne à Ning-po pour arriver finalement à Shanghai à la mi-janvier 1849. Le botaniste y prépare ses pousses de théiers selon une

²³⁷ Afin d'éviter de dresser une liste longue et inutile, seules les villes importantes et pertinentes seront mentionnées. Mais, pour avoir une idée de ses observations, voir par exemple celles portant sur Hang-chow-foo dans Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.17-21

²³⁸ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.13. Arrivée à Hang-chow-foo, p.17. Transit à Kan-du, p.24. Arrivée à Tun-che, p.57. Arrivée dans la famille de Wang, p.60.

²³⁹ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.62. Arrivée à Ning-po, p.74. Arrivée à Shanghai, p.78. Arrivée à Hong-kong, p.82.

méthode traditionnelle en les plantant dans des casiers qu'il escorte ensuite jusqu'à Hong-kong où il les expédie en Inde.

Cependant, l'aventurier est également intrigué par les thés noirs et rassuré par la réussite de son expédition dans le Hwuy-chow, il décide de tenter une seconde expédition afin d'atteindre les Monts Wuyi-shan²⁴⁰, où sont cultivés les thés noirs les plus réputés. Cette destination est également située à l'intérieur des terres où les étrangers sont proscrits. À la suite d'une première tentative à partir de Foo-chow-foo, qui échoue, Fortune doit se contenter d'envoyer ses domestiques à la destination qu'il vise à atteindre afin qu'il récoltent des graines et des plants pour lui²⁴¹. Mais, il n'abandonne pas son projet puisque le 15 mai 1849, il tente encore une fois de pénétrer dans les territoires interdits de la Chine afin de se rendre dans les Monts Wuyi-shan²⁴². Cette fois, il choisit Ning-po pour débiter son périple en bateau. Pendant son voyage dans la région des thés noirs, il visite plusieurs temples bouddhistes et taoïstes où il acquiert de solides connaissances auprès des moines. De plus, grâce à cette seconde partie de son expédition à la découverte des secrets chinois du thé, il arrive à valider son hypothèse sur les thés verts et noirs. Il revient finalement à Shanghai après trois mois, avec des graines, des plants, des connaissances et des souvenirs qu'il consignent dans un récit de voyage fascinant.

Comment réussir à pénétrer dans les territoires interdits de Chine ?

Pour accomplir sa mission, Robert Fortune doit s'assurer d'être le plus discret possible. Sa stratégie est d'adopter l'identité d'un Chinois, c'est à dire se vêtir, se coiffer, se comporter et porter le nom d'un Chinois. Pour son expédition, Fortune devient Sing-Wa.²⁴³ Il assemble une garde-robe de vêtements chinois et remet en état la longue natte de cheveux qu'il avait portée lors de son premier voyage.²⁴⁴ Comme les deux régions qu'il visite se trouvent en territoires chinois interdits aux étrangers, il utilise cette stratégie pour les deux parties de son expédition. L'ensemble paraît concluant puisqu'il mentionne le résultat de ses efforts comme étant satisfaisant à chacun de ses départs : « Enfin, le rasage fut terminé.

²⁴⁰ Les Anglais les appellent les Monts Bohea.

²⁴¹ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.93-96.

²⁴² Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.104-105.

²⁴³ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.26.

²⁴⁴ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.10-11.

Je revêtis ensuite un costume du pays. Mes domestiques et les bateliers jugèrent le résultat très concluant »²⁴⁵ et « Une fois cette transformation opérée, je doute que mes amis les plus proches eussent pu me reconnaître. En me regardant dans le miroir, c'est à peine si je me reconnaissais moi-même »²⁴⁶.

Cet élément de la stratégie adoptée par le botaniste est certainement le plus pittoresque et probablement l'une des clés de la réussite de sa mission. Certes, il est particulier d'imaginer un Écossais costumé et coiffé en mandarin, parlant le chinois et se nommant Sing-Wa. Néanmoins, aussi incroyable que cela puisse paraître, le leurre fonctionne et l'aventurier est satisfait de cette réussite lorsqu'il arrive à discuter facilement avec deux Chinoises²⁴⁷ dans une ville de l'intérieur ou lorsqu'un groupe de mendiants l'assaillent en lui criant « loi-ya, loi-ya »²⁴⁸ pendant son trajet en chaise à porteurs entre Hokow et Tsonggan-hien.

Robert Fortune est toutefois conscient que le leurre fonctionne surtout avec les Chinois de l'intérieur qui ont peu d'occasions de côtoyer des étrangers. Les gens vivants dans les villes ouvertes aux « barbares », comme les Cantonais par exemple, pourraient probablement le reconnaître facilement comme étant un étranger. Afin d'éviter le risque d'être repéré par ces derniers, Fortune évite les auberges et endroits publics où sont rassemblés une diversité de voyageurs. Cependant, pendant son voyage, il n'arrive pas toujours à contourner toutes les possibilités de croiser des Chinois familiers avec les étrangers, causant ainsi parfois quelques sueurs froides à l'aventurier.²⁴⁹

²⁴⁵ Sur le bateau, au début de son expédition vers le Hwuy-chow. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.13.

²⁴⁶ Au départ de sa seconde tentative pour se rendre dans les Monts Wuyi-shan. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.105.

²⁴⁷ Pendant l'expédition des thés verts, il arrête dans une ville où il assiste à une pièce de théâtre. Il réussit bien à passer inaperçu puisqu'il souligne la différence d'attitude entre les Chinoises rencontrées dans les villes ouvertes aux Européens où elles fuient devant les étrangers, et dans cette ville de l'intérieur où elles ignorent qu'il est Écossais et discutent paisiblement avec lui. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.51-52.

²⁴⁸ Robert Fortune nous informe que ce terme est utilisé pour désigner la fonction d'un mandarin ou d'un officier du gouvernement. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.133.

²⁴⁹ Quelques anecdotes de ce genre sont révélées dans le récit de Robert Fortune. Par exemple, pendant son expédition vers les Monts Wuyi-shan, séparé de son guide, Fortune est conduit dans une auberge par les porteurs de la chaise qu'il a louée. Dans ce lieu, il croise deux marchands qui semblent venir de Canton. Ces derniers, le soupçonnant probablement d'être étranger, l'épie et demande à l'aubergiste d'interroger le voyageur. Heureusement, grâce à son expérience et à sa connaissance des

En second lieu, malgré quelques réticences, il décide de faire appel à une aide locale qui, en le guidant dans son périple, pourrait lui permettre d'accomplir sa mission. Pour son expédition dans le Hwuy-Chow, il engage deux domestiques chinois qui sont originaires de cette région et qui acceptent de le guider.²⁵⁰ Malheureusement, seul Wang, son valet de chambre, est nommé dans le récit de voyage, le second serviteur n'étant identifié que par l'appellation de « coolie »²⁵¹. Wang, plus qualifié, est également choisi à titre de linguiste et de responsable de l'administration de la mission, car si Fortune connaît les us et coutumes de la Chine et qu'il a également appris des rudiments de chinois, il ne peut être certain que ses qualifications seront suffisantes dans ces régions. Le territoire lui est inconnu et les dialectes ainsi que les coutumes des Chinois du centre de l'Empire peuvent différer de ce qu'il connaît. Cependant, en choisissant Wang, qui est plus jeune que le coolie, pour occuper un poste hiérarchiquement supérieur, Fortune n'imagine pas les conflits qui vont mettre en péril le voyage. L'expédition est donc animée par les nombreuses confrontations entre les deux hommes, négligeant parfois une règle essentielle à la réussite de cette mission, c'est à dire la discrétion. Néanmoins, Fortune fait contre mauvaise fortune, bon cœur et perçoit cette rivalité d'un bon œil puisqu'il ne craint pas une association entre les deux domestiques le ruine.

Les deux hommes offrent également un rempart efficace à Robert Fortune en passant pour les domestiques d'un mandarin en voyage. En effet, il n'y a rien de suspect à ce qu'un mandarin en déplacement exige que ce soit ses domestiques qui se chargent de l'approvisionnement et de la négociation des divers achats nécessaires au voyage. D'autre part, le rôle permet aussi à l'aventurier de garder les curieux à distance. C'est également Wang qui se charge de la négociation des moyens de transports et des séjours, par

us et coutumes chinoises, il arrive très bien à passer pour un habitant de l'Empire. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.125-127.

²⁵⁰ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.10-12

²⁵¹ Les coolies sont des Chinois qui sont généralement chargés de transporter les objets tels que le thé, les bagages de voyageurs, etc. Ils utilisent habituellement une tige de bambou qu'ils placent sur leurs épaules et les objets transportés sont attachés aux deux extrémités pour équilibrer le poids. Les thés qui voyagent en Chine pour le commerce sont ainsi transportés par des coolies lorsqu'ils empruntent la voie terrestre.

exemple en négociant les « chop »²⁵² pour les bateaux (en les louant à son nom), les gages des porteurs de chaises et les frais de séjour et de subsistance dans les hôtelleries et les Temples. L'aide de Wang est fort appréciée par Fortune qui souligne au passage que le séjour chez les parents de celui-ci, au cœur des collines à deux milles du pied du Song-lo, a été le lieu le plus convenable où il a séjourné durant son périple²⁵³.

Pour la seconde partie de son expédition, vers les monts Wuyi-shan, le botaniste choisit de faire appel aux services d'un nouvel homme. Il choisit donc un Chinois qui arrive d'un voyage dans la région qu'il cherche à atteindre et qui accepte de lui servir de guide. Ce dernier se nomme Sing-Hoo et Robert Fortune en trace un portrait fort pittoresque. Possédant vraisemblablement une personnalité flamboyante, Sing-Hoo exhibe fièrement un petit drapeau qu'il aurait reçu d'un mandarin avec lequel il aurait voyagé autrefois jusqu'à Pékin. Il explique à Fortune que ce petit objet va leur permettre de ne pas être importunés lors de leur voyage.²⁵⁴ Au premier coup d'œil l'aventurier doute des vertus véritables du-dit drapeau, cependant, il réalise rapidement que Sing-Hoo ne lui a pas menti lorsque l'utilisation de l'objet lors d'une altercation²⁵⁵ permet d'éviter que la situation ne dégénère et que les autorités n'interviennent, une possibilité qui pourrait être néfaste à Fortune.

Si Robert Fortune dispose de serviteurs pour l'aider, il ne faut toutefois pas négliger la complicité ou l'indifférence de certains Chinois de l'intérieur. Cette attitude lui facilite grandement la vie lorsque son identité, qu'il tente de garder secrète avec acharnement, est accidentellement révélée. Par exemple, lors de son expédition dans le Hwuy-chow, le

²⁵² Un « Chop » est un contrat passé entre le patron du bateau avec le voyageur qui désire emprunté ce moyen de transport. Il détermine à l'avance la destination, le nombre de bateliers ainsi que le détails des frais divers tels que les frais de location du bateau (payable en deux parties ; la première au départ et la seconde à l'arrivée) et les repas de riz servis trois fois par jour aux passagers. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.64-65.

²⁵³ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.60.

²⁵⁴ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.104-107.

²⁵⁵ Pendant une longue et pénible attente en bateau pour leur « tour de treuil », un batelier très impatient se fraie un chemin parmi les autres bateaux pour devancer son tour. Les bateliers de Robert Fortune ne désirant pas céder le passage à l'homme s'opposent à ses manœuvres. L'homme, persistant, tente toujours de dépasser tout le monde, se disputant avec les bateliers. Sing-Hoo, plein de verve interpelle l'impatient en lui mentionnant la présence d'un mandarin à bord et en montrant le petit drapeau. L'effet est immédiat, l'homme se calme et cesse toute tentative. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.106-107.

coolie divulgue le secret de Fortune aux bateliers. Son identité est alors connue des hommes du bateau et des passagers qui ont été avisés. Cependant, même s'il se trouve en territoire interdit, personne ne s'en préoccupe, l'indifférence est évidente.²⁵⁶ Parfois même il est sauvé par la complicité involontaire de certains habitants de l'Empire : dans une auberge, Robert Fortune subit une interrogation par un voyageur qui le suspecte. L'aubergiste, convaincu qu'il héberge un mandarin de la cour, rabroue l'impertinent en affirmant que Fortune parle le *Kwan-hwa*²⁵⁷, ce qui n'est évidemment pas le cas de ce voyageur. Néanmoins, l'aventurier demeure vigilant. Si certains Chinois ne sont pas troublés par son identité, d'autres pourraient être choqués de cette intrusion et le dénoncer aux autorités. Fortune est conscient de la perception des étrangers en Chine et il sait que les habitants et les mandarins de certaines villes comme Canton et Foo-chow, souhaitent les voir chassés de leur province.²⁵⁸ Par conséquent, lorsqu'il le peut, Robert Fortune évite d'entrer dans les villes, surtout celles de grande dimension où les risques de rencontrer des Chinois familiers avec l'allure des étrangers sont accrus.²⁵⁹ Cette prudence est un autre facteur qu'il convient de souligner pour expliquer la réussite de cette mission.

Enfin, un élément essentiel est à considérer dans sa stratégie d'espion ; quand cela lui est possible, il évite les contacts et les communications avec les gens qu'il rencontre pendant son expédition. Ainsi, dans le choix des moyens de transport qu'il privilégie, c'est à dire principalement le bateau et la chaise à porteurs, il peut facilement se tenir à l'écart des autres ou même se cacher des curieux. De plus, il laisse généralement le soin à ses guides de transiger et communiquer avec les gens qui l'hébergent ou les commerçants.²⁶⁰ De cette façon, il diminue les risques de se trahir et demeure discret. La principale exception à cette règle sont les intervenants directement liés à son enquête : les planteurs, les préparateurs de thé, etc.

²⁵⁶ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.33-34. Il y a quelques anecdotes dans la même optique qui sont racontées dans le récit.

²⁵⁷ Le dialecte de la cour. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.58-59.

²⁵⁸ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.84.

²⁵⁹ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.49.

²⁶⁰ Voir par exemple, l'attitude de Robert Fortune dans un Temple bouddhiste où il est hébergé. Il charge Sing-hoo de communiquer avec les moines. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.155-156.

Finalement, l'Empire du Milieu est si vaste, qu'il peut facilement prétendre venir d'un endroit lointain sans éveiller la méfiance. Ainsi, Robert Fortune mentionne l'utilisation par Sing-hoo d'une identité pour le botaniste qui permet d'éloigner efficacement les curieux. Partout où ils passent, ce dernier prétend que son maître est natif d'une région lointaine au-delà de la Grande Muraille :

« Nous arrivâmes sur le Fleuve Vert et avançâmes rapidement, car le vent était favorable. Outre nous-mêmes, le bateau transportait plusieurs autres passagers qui venaient tous de l'Ouest et connaissaient fort peu les étrangers. Il ne semblaient pas se douter que j'en fusse un. Je crois que mon domestique leur avait dit que je venais de quelque province éloignée située au-delà de la Grande Muraille. Ils semblèrent se contenter de ces informations, si vagues fussent-elles. »²⁶¹

Cette identification suffit généralement à protéger son intimité et éloigne bien souvent les importuns. Malheureusement, elle contribue quelquefois à susciter la curiosité, et compromet occasionnellement la discrétion dont voudrait être entouré Robert Fortune. Par exemple, lors de son séjour dans une auberge dans les Monts Bohea (Wuyi-Shan), l'aubergiste est si impressionné par le statut supposé de Fortune qu'il le convit à un *Tein-Sin*²⁶², afin de l'honorer, au grand désespoir du voyageur.

Les aventures de Robert Fortune semblent pittoresques, parfois grotesques si le risque qu'il soit pris et exécuté est oublié. Il est certain que l'Écossais a dû avoir quelques sueurs froides pendant sa mission. Cependant, il mentionne généralement ces petits incidents avec humour. Son expérience et sa connaissance des us et coutumes chinoises lui permettent certes de passer inaperçu, mais ne le protège pas d'une imprudence. Ainsi, au début de son voyage, lorsqu'il arrive affamé dans une auberge, il doit renoncer à dîner puisqu'il a omis de pratiquer sa technique avec les baguettes sur la route.²⁶³ S'il n'avait pas réalisé cette étourderie avant de manger, il aurait pu se trahir et mettre sa vie en péril. Souffrir de la faim pendant quelques heures et toujours mieux que de mourir exécuté pour avoir été surpris par les autorités chinoises...

²⁶¹ Pendant le trajet en bateau vers les Monts Wuyi-shan. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.108.

²⁶² Souper magnifique servi par des aubergistes qui veulent honorer certains clients. Ils sont servis en plus des repas habituels. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.147-148.

²⁶³ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.25-26.

Cependant, le danger vient beaucoup plus souvent d'événements qui sont hors de son contrôle : disputes entre porteurs ou bateliers qui pourraient alerter les autorités, fourberie de certains ou rencontres fortuites. Heureusement, en combinant chance, astuces, argent et flegme britannique, Fortune réussit généralement assez bien à contourner les obstacles qui se dressent sur le chemin de la connaissance des secrets chinois.

Mission Accomplie : Implantation du thé en Inde et chute du monopole chinois

La mission de Robert Fortune peut paraître pittoresque, mais il ne faut surtout pas négliger son importance. Ce qui semble être un voyage exotique s'apparente beaucoup plus à de l'espionnage agro-industriel. Cette intrusion dans les territoires chinois interdits aux étrangers vise principalement à acquérir les secrets, jalousement gardés par les Chinois, de la culture et de la préparation du thé. Afin d'accomplir avec succès la tâche qui lui est confiée, Fortune privilégie trois objectifs principaux : récolter des graines et des plants de thé, acquérir toutes les informations pertinentes par l'observation et l'enquête orale, et recruter une main d'œuvre qualifiée. Trois axes qui permettront à sa mission d'être une réussite.

Certains explorateurs britanniques l'avaient précédé et avaient recueilli des graines et des plants de thé qui, lorsqu'ils arrivaient à destination, croissaient avec difficulté dans les serres du gouvernement britannique en Inde.²⁶⁴ Conscient des lacunes des précédentes tentatives, le botaniste se démarque en se rendant dans les meilleures plantations de thé, mettant ainsi sa vie en danger. Ce risque est pourtant positif puisque son périple lui permet de récolter un nombre considérable de plants de thé qui sont ensuite implantés dans les plantations gouvernementales britanniques sur les flancs de l'Himalaya où la plupart poussent vigoureusement.²⁶⁵ Soigneusement emballés²⁶⁶, les théiers atteignent Shanghai sans encombres où ils sont préparés et expédiés en Inde par bateau. Par ailleurs, il se distingue encore une fois de ses prédécesseurs en découvrant que les méthodes

²⁶⁴ Jessica Desclaux, « Garam-Garam Chai (1^{ère} partie) », *Nouvelles de l'Inde*, Novembre/Décembre 2004, no.355, p.15.

²⁶⁵ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.164.

²⁶⁶ Les racines sont entourées d'une mousse humide. Ensuite le paquet est enveloppé dans du papier huilé pour protéger les plants du soleil et de la curiosité des Chinois qui pourraient découvrir ses récoltes. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.166.

traditionnelles de transport ne suffisent pas à garantir la survie et la santé des premiers plants qu'il expédie de Chine.²⁶⁷ En effet, la quasi-totalité de son premier envoi de plants et de graines pourrie pendant le transport. Avant-gardiste, il décide d'opter pour l'invention d'un contemporain, la Caisse de Ward. Donc, il utilise cette nouvelle méthode pour son deuxième envoi. Le résultat est concluant puisque les pousses arrivent à destination en santé. Le fruit de ses efforts permet aux serres britanniques de s'enrichir d'environ 20 000²⁶⁸ plants de thé d'origine chinoise.

Pendant son voyage, le botaniste controversé réussit également à valider son hypothèse. En effet, en visitant les régions productrices de thés verts et des thés noirs, il découvre que ces derniers proviennent du même arbuste et que seule la méthode de fermentation distingue ces deux thés. Cette découverte lui permet de comprendre que, contrairement à ce qu'ils croient tous, les Anglais consomment généralement du thé noir. Les longs voyages sur les mers pour importer le produit favorisant une fermentation plus longue, caractéristique au thé noir, le thé consommé dans les chaumières anglaises est donc noir. De plus, il fait de nombreuses découvertes sur la consommation du thé en Chine comme l'importance de la qualité de l'eau dans la préparation d'un thé savoureux. Lors de sa visite dans un Temple Bouddhiste, il apprend que l'eau de sa source est si réputée qu'une bouilloire est placée sur le feu en permanence afin de pouvoir servir un thé, en tous temps, aux voyageurs.²⁶⁹

L'aventurier découvre également que le thé est étroitement lié au mode de vie des Chinois. Il mentionne notamment, à plusieurs reprises dans son récit, l'omniprésence des maisons de thé en Chine²⁷⁰, ainsi que la façon de servir le breuvage dans ces commerces et la diversité de la clientèle qui les fréquente :

²⁶⁷ Voir détails de première méthode et celle des caisses de Ward à partir de 1849. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.197-200.

²⁶⁸ Robert Fortune mentionne 12 838 plants et plusieurs autres qui germent au moment de son évaluation. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.202. Françoise Sabban fait état de 20 000 plants dans son compte-rendu de lecture sur le récit de Robert Fortune. Françoise Sabban, « Compte-rendu de Fortune, *La route du thé et des fleurs* », *Études Chinoises*, Vol.XII, No.1, Printemps 1993, p.191.

²⁶⁹ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.90.

²⁷⁰ Robert Fortune arrête souvent dans des maisons de thé pour se rafraîchir. Il affirme qu'il y a un salon de thé à tous les quarts de milles, ou moins, sur les routes de Chine. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.142.

« Presque à chaque li, nous trouvions des auberges, des établissements où l'on pouvait prendre du thé. [...] La maîtresse des lieux posa une tasse devant chacun de nous, dans laquelle elle plaça du thé, qu'elle couvrit d'eau bouillante. Inutile de préciser qu'elle ne nous proposa ni sucre, ni lait. Toutes les autres tables étaient occupées, la plupart des clients étaient des coolies transportant du thé vers Chang-shan, et dont les caisses bloquaient le chemin, devant la maison. [...] De temps à autre, un employé de la maison passait de table en table et remplissait nos tasses d'eau bouillante. Cela se renouvelait en général deux ou trois fois, jusqu'à ce que les feuilles de thé eussent perdu leur parfum. »²⁷¹

Le thé est partout en Chine. Cultivé dans les nombreuses plantations qui parsèment le paysage ou dans les jardins des villageois, il se retrouve aussi bien dans la tasse du voyageur que dans les caisses des coolies qui transportent, en longues files, des quantités incroyables de thés de qualités variées.²⁷² Certaines villes vivent pratiquement uniquement du commerce du thé : maisons de commerces (tea-hongs), fabricants de caisses à thé, manufactures, entrepôts, etc. Le trésor vert des Chinois occupe une place centrale dans leur quotidien.

Le botaniste visite et observe toutes les plantations et les manufactures qu'il rencontre afin de dresser un portrait juste et complet de la culture et de la préparation du thé. Ainsi, il apprend que le théier pousse généralement à flanc de coteaux et que le sol doit bénéficier d'une bonne hydratation naturelle. Un sol aride ne peut recevoir des plants de théiers : « La plus grande partie du thé se recueille sur des plateaux dont le sol est enrichi par les matières végétales et autres dépôts qui sont apportés des lieux hauts par la pluie. On voit très peu d'arbres à thé dans les lieux arides. »²⁷³ Par ailleurs, la qualité du sol est primordiale, une terre riche et fertile donnant des arbustes luxuriants et très florissants, caractéristiques des *camellias sinensis* qui produisent des thés supérieurs et que l'on

²⁷¹ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.122-123.

²⁷² Pendant son voyage vers les Monts Wuyi-shan, Robert Fortune emprunte la grande route des thés où il croise des longues files de coolies transportant du thé où revenant chargés de produits divers pour les régions productrices de thé. Il remarque la distinction entre le transport des thés fins et des thés communs. Pour les premiers, les coolies ne transportent qu'une seule caisse qui ne touche jamais le sol durant le trajet grâce à un système d'appui triangulaire en bambou. Pour les seconds, les coolies utilisent un bambou où sont accrochées une caisse de thé à chaque extrémité. Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.135-136, 141.

²⁷³ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.160.

retrouve dans le Hwuy-chow.²⁷⁴ Au seuil des Monts Wuyi-shan, Robert Fortune observe les nombreux théiers qui poussent aux pieds des collines dans un terreau rouge mélangé de sable et de gravier.²⁷⁵ De plus, le botaniste mentionne qu'il arrive fréquemment en Chine, que plusieurs cultures soient faites sur les mêmes terres. Dans le Hwuy-chow, le millet et le maïs poussent parmi les théiers, leur procurant ainsi une ombre protectrice en été et en automne.²⁷⁶ Toutes ces informations qu'il recueille et qu'il compile permettent à la EIC, qui l'espérait depuis longtemps, d'implanter et de faire croître le théier dans les meilleures conditions dans les serres qu'ils ont mise en place en Inde, favorisant des conditions d'approvisionnement qui contentent les marchands de la Grande-Bretagne.

Enfin, de retour de son expédition, Fortune est conscient qu'il lui reste un aspect de sa mission à compléter, c'est à dire recruter une main d'œuvre qualifiée :

« [...] il me restait encore à m'acquitter d'une tâche qui me semblait des plus difficiles et des plus incertaines, à savoir recruter des gens de métier ayant appris à préparer le thé dans les régions de production les plus renommées. Eussé-je voulu engager des ouvriers dans n'importe laquelle des villes côtières, cela m'eût été fort aisé. [...] ce qu'il me fallait, c'étaient des hommes venant des régions lointaines de l'intérieur, et qui connaissaient bien la manière d'apprêter les thés. »²⁷⁷

Cette volonté de recruter des gens de métiers est probablement l'un des éléments décisifs qui feront la différence dans les plantations de thés en Inde après l'expédition de Robert Fortune. En effet, ses prédécesseurs qui avaient cherché à recruter une main d'œuvre chinoise s'étaient contenté de les engager dans les villes côtières. De plus, ils avaient choisi des Chinois pour leur statut national, croyant sans doute que tous les Chinois connaissaient les secrets du thé. Ainsi, ils s'étaient retrouvés avec des ouvriers qui ne possédaient qu'une connaissance partielle et plutôt lacunaire des méthodes de culture et de préparation du thé. Pour recruter sa main d'œuvre qualifiée, Robert Fortune fait appel à un compatriote bien établi à Shanghai, M. Beale. En septembre 1850, Fortune découvre que M. Beale a réussi à trouver huit ouvriers capables de manufacturer le thé et de confectionner des boîtes en fer. Le 16 février 1851, chargés du matériel nécessaire à leur

²⁷⁴ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.58.

²⁷⁵ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.136.

²⁷⁶ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.49.

²⁷⁷ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.189-190.

métier, les huit Chinois spécialisés dans la culture et la préparation du thé, embarquent avec l'Écossais sur un bateau en direction de l'Inde.²⁷⁸

Pendant plusieurs années, la perte du monopole commercial du thé par les Chinois n'est pas une priorité pour les Britanniques. Les conditions commerciales sont certes insatisfaisantes pour les Anglais, mais ces derniers croient qu'ils réussiront à imposer leur idéologie commerciale aux Chinois. Multipliant les manœuvres, honorables ou non, tels que les ambassades ou la contrebande de l'opium qui rentabilise le commerce déficitaire du thé, les agents de la EIC luttent féroce­ment contre le monopole sans véritablement chercher à pallier à celui-ci.

Certains chercheurs proposent sporadiquement de découvrir les moyens de cultiver le thé dans certaines régions où le climat et le sol pourraient s'apparenter à celui de la Chine. Néanmoins, leur proposition trouve peu d'oreilles attentives. Il faudra attendre la perte du monopole commercial de la EIC en 1833, coïncidant avec une accentuation des menaces chinoises de cesser d'approvisionner l'Angleterre d'un produit qui les identifie incontestablement aujourd'hui. C'est le début d'une aventure où les efforts seront multipliés et le travail de plusieurs sujets de la couronne vont être mis à contribution pour faire émerger une culture du thé dans les colonies britanniques de l'Inde.

L'expédition de Robert Fortune est un véritable succès pour les Britanniques qui vont réussir à produire un thé en Inde qui va graduellement supplanter le thé chinois sur le marché international. Les plants et les graines de thé, ainsi que les connaissances et l'expertise qui étaient lacunaires, apportés par le botaniste aux plantations gouvernementales, étaient nécessaires à l'émergence d'une culture du thé en Inde. Ainsi, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, les Britanniques vont pouvoir accéder à un approvisionnement sûr, stable et croissant.

Il est évident que le travail seul de Robert Fortune n'aura pas réglé le problème de l'approvisionnement du thé pour les Anglais. Cependant, il a grandement facilité

²⁷⁸ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.195-196, 199.

l'implantation d'une culture du thé en Inde. Son expédition et ses observations ont été un facteur déterminant dans le développement de cette culture. Entre le théier sauvage de l'Assam et la variété chinoise ramenée par l'aventurier, les plantations de l'Inde vont être caractérisées par la diversité de leurs thés. *Camellia assamica*, *camellia sinensis* et divers hybrides vont être exploités sur le vaste territoire indien.²⁷⁹ En réussissant à étendre la culture du thé en Inde, les Anglais se dotent du meilleur moyen de faire chuter le monopole chinois du commerce du thé. De plus, ils se garantissent la sécurité d'approvisionnement d'un produit qui leur est dorénavant essentiel et peuvent maintenant accéder à ce luxe à moindre coût.

Toutefois, il faut modérer le propos puisqu'une question essentielle doit encore être posée : qui s'enrichit véritablement du commerce de ce nouveau produit d'exportation ? Les Indiens, relégués au rôle d'une main d'œuvre bon marché sont probablement les grands perdants de l'expansion de cette culture en Inde. L'utilisation des bonnes terres encore vierges pour le développement de la culture du thé se fait aux profit des entrepreneurs-impérialistes anglais qui se soucient peu d'exploiter une main d'œuvre innombrable et renouvelable. Les conditions qui accompagnent l'émergence d'une nouvelle culture en Inde se fait au mépris de la vie humaine, celle des Indiens bien sûr.²⁸⁰

L'implantation du thé en Inde a été accompagnée de souffrances et de larmes. Les conditions de travail des Indiens dans les plantations furent excessivement difficiles. En cherchant les secrets du thé, les Britanniques avaient peut-être oublié de retenir les observations de Robert Fortune :

« Alors que nous cheminions au milieu des coteaux, je voyais s'affairer des cueilleurs et cueilleuses de thé sur tous les versants où cette plante était cultivée. Ces gens semblaient pleins d'entrain et contents de leur sort. Partout fusaient boutades et rires joyeux, et d'aucuns chantaient avec autant de gaieté que le faisaient autour des temples les oiseaux dans les vieux arbres. »²⁸¹

²⁷⁹ Desclaux, « Garam-Garam Chai (2^e partie) », p.9.

²⁸⁰ Voir Butel, *Histoire du thé*, p.150-164.

²⁸¹ Fortune, *La route du thé et des fleurs*, p.161.

Le colonisateur Anglais, cherchant à rentabiliser un luxe qui se répand à la grandeur de l'Empire britannique, change incontestablement le destin de L'Inde. Les Anglais ne se contentent pas uniquement d'utiliser les terres et la main d'œuvre indienne, ils vont également répandre sur le territoire indien ce goût du thé, accroissant ainsi son marché...

CONCLUSION

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la Chine perd le monopole du commerce du thé qu'elle détient depuis plusieurs siècles. Le thé des colonies britanniques de l'Inde, apparu depuis peu sur le marché international, répond plus efficacement aux aspirations britanniques d'obtenir un approvisionnement de thé sûr, stable et abordable.

Toutefois, avant d'être une marchandise au cœur d'échanges commerciaux entre deux nations, le thé est d'abord un aliment. Le comportement alimentaire, s'il répond en premier au besoin vital de se nourrir, est également un phénomène culturel qui permet à un groupe social plus ou moins grand de se définir. Dans cette perspective, les comportements alimentaires d'une nation lui permettent de se définir et de se distinguer par rapport à l'Autre.

Au début du XVIII^e siècle, le thé n'est qu'un produit exotique importé en Grande-Bretagne par le biais du commerce maritime et dont la mode commence à se répandre. Cependant, plutôt que demeurer un phénomène exceptionnel, le commerce du thé en Angleterre connaît une expansion phénoménale. Malgré son coût, l'habitude de boire du thé se propage dans toutes les classes de la société anglaise, au point où la mode se transforme graduellement en mode de vie.

Le processus d'appropriation du thé comme marqueur identitaire pour la société britannique aux XVIII^e et XIX^e siècles possède ses particularités. En effet, contrairement au processus habituel d'intégration d'un nouvel aliment à une autre culture qui s'accompagne généralement de son implantation physique sur le territoire de cette dernière, le thé, produit exotique, ne peut être cultivé en Angleterre. Donc, afin de domestiquer le produit étranger, il doit être associé à un produit local, ce qui explique l'ajout de lait à l'infusion de thé des Anglais.

Seulement, le thé au lait n'est pas la seule caractéristique du thé anglais. L'explication qui justifie l'ajout du sucre à l'infusion des salons de thé britannique est d'origine à la fois commerciale et culturelle. Effectivement, l'expansion du commerce du thé concorde avec

celui du commerce du sucre en Europe. La préférence pour la saveur sucrée, naturelle chez l'humain, est particulièrement importante dans la culture britannique où tout y est sucré à cette époque. Donc, il est naturel que le thé le soit également.

Ces deux caractéristiques du thé anglais le définissent par rapport au thé chinois, ce qui permet aux Britanniques de se définir en tant que buveurs de thé. Elles sont également des éléments du culte domestique du thé qui se développe au courant des XVIII^e et XIX^e siècles en Angleterre puisqu'elles ont contribué au développement du rituel et des objets du culte : le *Tea Time* et le service à thé. Le rituel social du thé anglais est très certainement le facteur ayant le plus contribué à l'association entre le thé et la culture britannique dans l'imaginaire collectif. Qui imaginerait un Anglais sans le *Five O'Clock Tea* ?

Produit et dérivé de ce marquage identification britannique à un produit d'importation exotique, l'augmentation de la consommation du thé en Angleterre au courant du XVIII^e siècle implique forcément une croissance de la demande. Cependant, l'Empire du Milieu détient le monopole du commerce du thé et les conditions commerciales consenties aux Occidentaux sont insatisfaisantes pour les marchands britanniques qui occupent une place prédominante dans le commerce de Canton à partir de 1784.

Ces conditions commerciales sont perçues par les Britanniques comme des obstacles au commerce du thé. De plus, les autorités chinoises peuvent interrompre les échanges commerciaux avec les Européens à tout moment. La précarité du marché, la corruption de certains marchands et mandarins chinois, le prix excessif du thé et la fermeture du marché chinois aux produits anglais sont autant de sujets de d'insatisfactions pour une société qui commence à défendre les vertus du libéralisme économique.

La frustration ressenties par les marchands anglais explique en partie leur volonté de chercher les moyens de s'approvisionner avantageusement en contournant les inconvénients d'un commerce monopolistique. Ainsi, pendant la première moitié du XIX^e siècle, une série de manœuvres sont déployés par les Britanniques pour, dans un premier

temps, obtenir des meilleures conditions commerciales en Chine, et dans un deuxième temps, faire chuter le monopole commercial détenu par la Chine.

Ainsi, la diplomatie est la première stratégie adoptée par les Anglais. De cette façon, ils espèrent convaincre les autorités chinoises de leur consentir des conditions commerciales avantageuses et partager avec ces derniers leur vision du commerce international. Or, ni l'Ambassade de Macartney en 1793, ni celle de Amherst en 1816, ne réussissent à obtenir les requêtes qu'elles soumettent à l'Empereur : ouverture de certains ports, concession d'une île aux Anglais, présence d'un ambassadeur défendant les intérêts britanniques à Pékin, abolition de taxes, réduction du droit d'ancrage, etc.

L'obligation de payer en argent et l'impossibilité d'écouler des marchandises britanniques à Canton nécessitent des efforts créatifs pour échapper à l'inévitable déficit du commerce avec la Chine. Ce sont les colonies britanniques de l'Inde qui permettent aux marchands anglais d'échapper à ce déficit par l'opération d'un commerce d'Inde en Inde très rentable. Elles permettent à la Compagnie de vendre à l'Inde des produits britanniques et d'y faire transiter les produits qu'elle achète en Asie pour les revendre à Canton.

Toutefois, c'est le lucratif trafic de l'opium qui modifie véritablement le rapport de force entre la Chine et l'Angleterre. La collaboration entre la EIC et les marchands privés installés en Inde favorise la mise en place d'un système commercial qui exploite au maximum l'opportunité de s'enrichir sur la faiblesse humaine. Donc, par l'intermédiaire de la contrebande de l'opium effectuée par les marchands privés, les coffres de la EIC se remplissent afin de financer les achats de thé en Chine.

Toutefois, les importations chinoises d'opium dépasse graduellement les importations anglaises de thé et la balance commercial se renverse rapidement pour favoriser les marchands britanniques. En juin 1839, après des années de lutte contre ce fléau qui s'est propagés dans la société chinoise, les autorités de la Chine saisissent 20 000 caisses d'opium. Ce geste en servant de prétexte à l'Angleterre pour utiliser la force afin de

contraindre l'ouverture des portes de l'Empire du Milieu conduit au déclenchement de la Première Guerre de l'Opium. Victorieuse, la Grande-Bretagne impose avec le Traité de Nankin, ce qu'elle n'a pu obtenir avec la diplomatie, et même plus...

Malgré tout, les Anglais demeurent insatisfaits puisqu'ils dépendent encore et toujours de la Chine pour leur approvisionnement de thé. Et, malgré la découverte d'un théier sauvage dans la région de l'Assam, les Britanniques sont incapables d'implanter efficacement la culture du thé en Inde. L'expertise et les connaissances manquent.

Afin de pallier à ces lacunes, le Comité du thé en Inde mandate, en 1848, Robert Fortune, un botaniste écossais à découvrir les secrets chinois de la culture et de la préparation du thé. Pour réussir sa mission, l'aventurier pénètre dans les territoires de la Chine, interdits aux étrangers. Malgré les risques d'une expédition si périlleuse, Robert Fortune obtient ce qu'il est venu chercher : des plants et des graines de thé, les connaissances lacunaires nécessaires à l'implantation de la culture du thé en Inde et une main d'œuvre chinoise qualifiée.

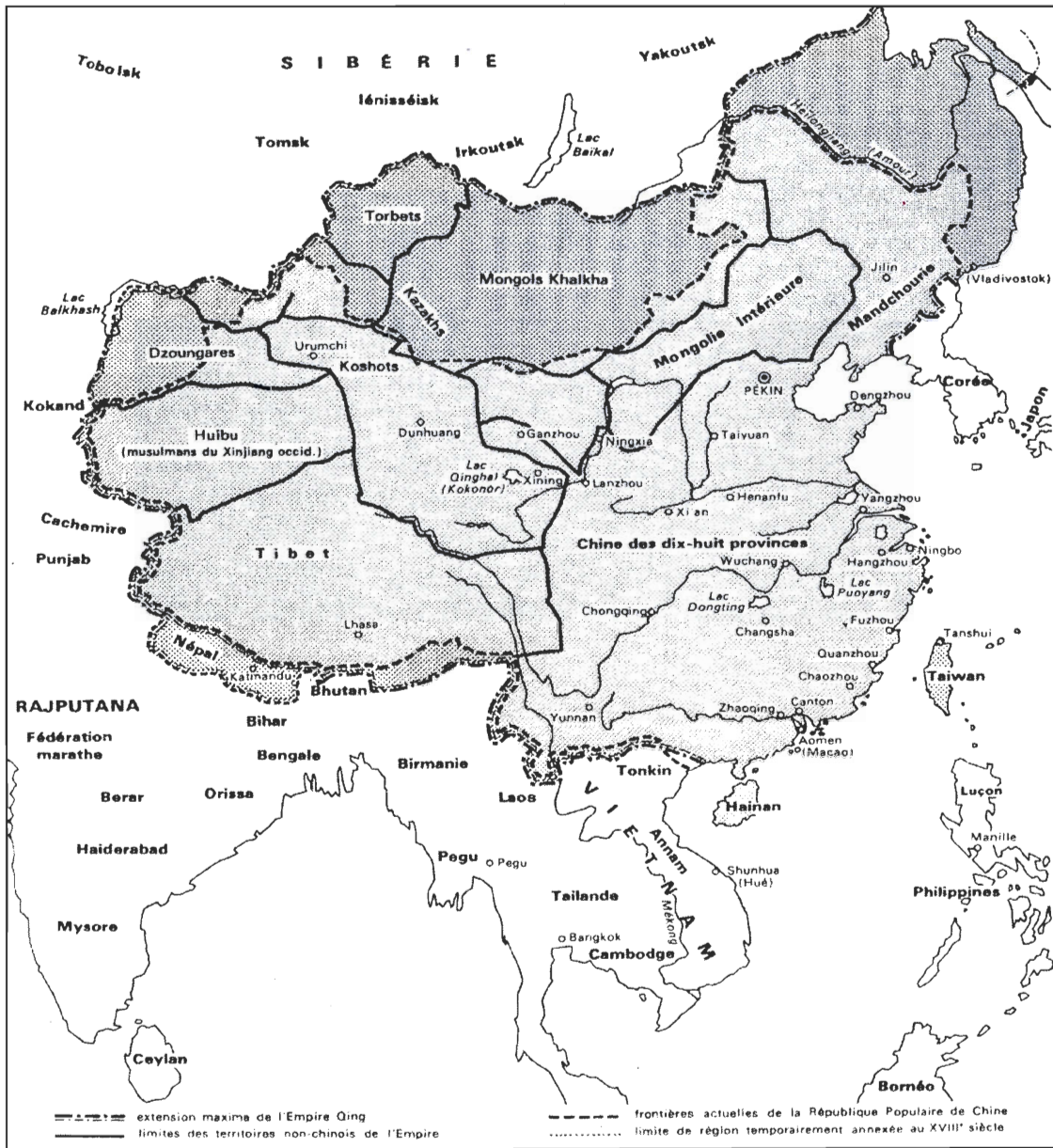
Les prémices de l'espionnage agro-industriel permettent l'implantation efficace de la culture du thé en Inde. Le développement du thé indien dans la seconde moitié du XIX^e siècle met fin au monopole commercial chinois et offre aux Anglais, l'opportunité de s'approvisionner à moindre coût, mais à quel prix ?

L'exploitation du territoire de l'Inde au profit des colonisateurs s'est fait au mépris de la vie. L'expansion de la culture du thé en l'Inde, rendue possible par l'exploitation de la population indienne comme ressource humaine renouvelable, a été effectuée dans des conditions épouvantables. Le développement industriel de l'Europe, soutenu par la richesse des colonies suscite aujourd'hui des questionnements éthiques.

À l'heure de la mondialisation et de l'impérialisme économique et culturel des États-Unis, s'interroger sur les relations commerciales entre la Chine et l'Angleterre au XIX^e siècle permet de poser les bases d'un questionnement sérieux sur l'émergence du libéralisme économique tel que défini par les Grandes Puissances Occidentales.

Peut-on vraiment critiquer la volonté de ces empires millénaires, la Chine et l'Inde, soumis un temps aux volontés des Puissances de l'Occident, pour leur désir de redresser leur économie ? En tant qu'héritiers de l'Occident, ne sommes-nous pas responsables du contexte actuel ?

ANNEXES



Carte de la Chine en 1759 dans GERNET, Jacques, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1987 (1972), p.417, Destins du Monde

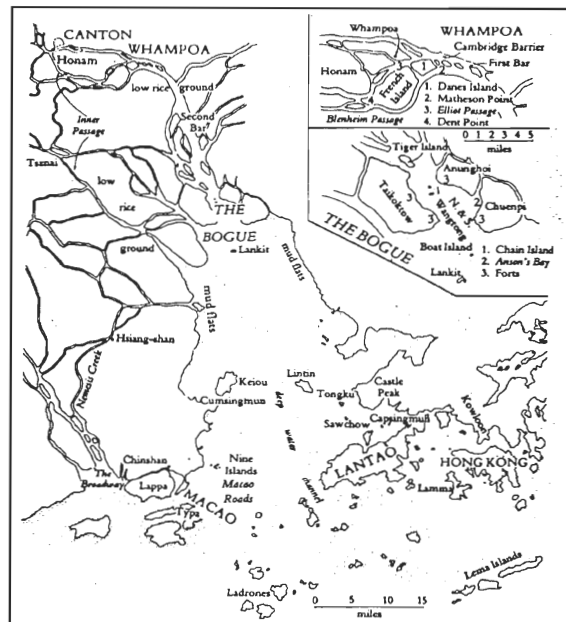


Figure 1 : Rivière aux Perles dans CHEONG, W.E., *Mandarins and Merchants ; Jardine Matheson & Co., a China Agency of the Early Nineteenth Century*, p.X.

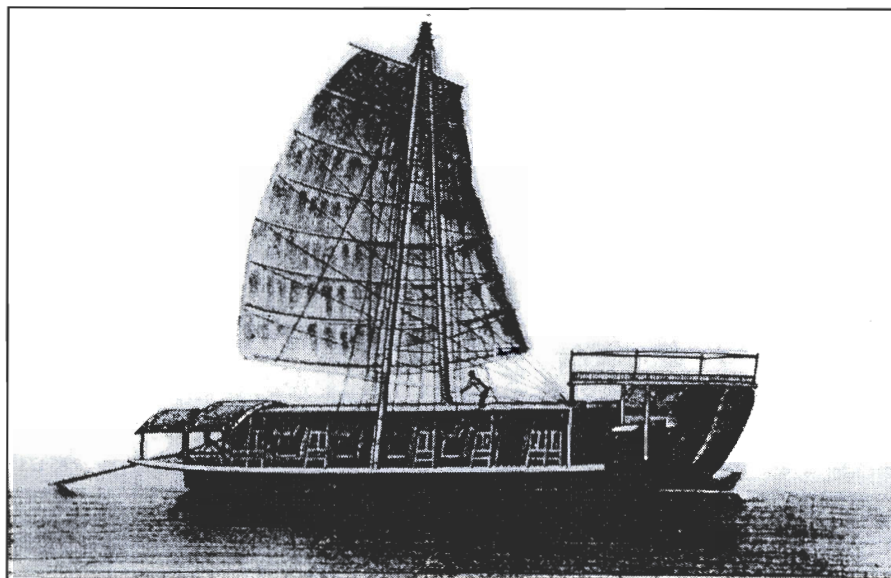


Figure 2 : Sampan dans DERMIGNY, Louis, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce à la Chine*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1964, p.392 d., Ports-Routes-Traffics XVI.

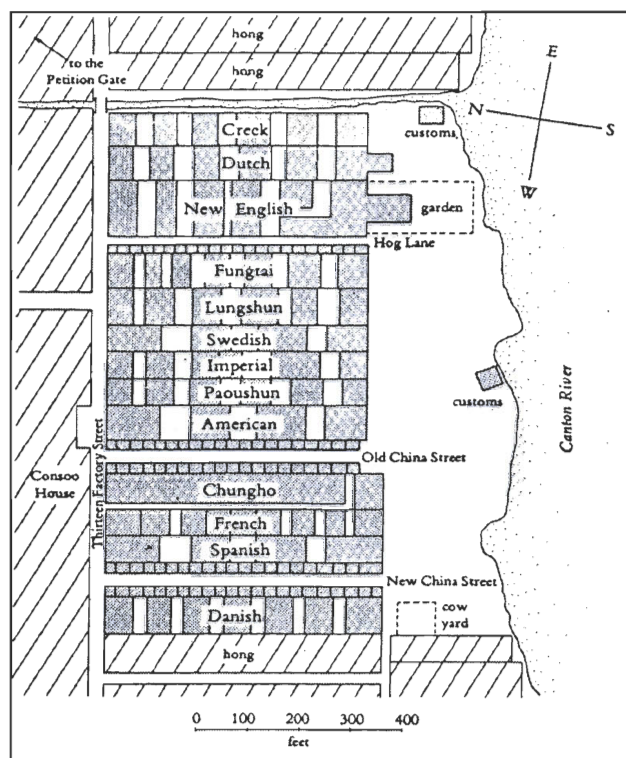


Figure 3: Plan des Factoreries dans CHEONG, W.E., *Mandarins and Merchants ; Jardine Matheson & Co., a China Agency of the Early Nineteenth Century*, p.XI..

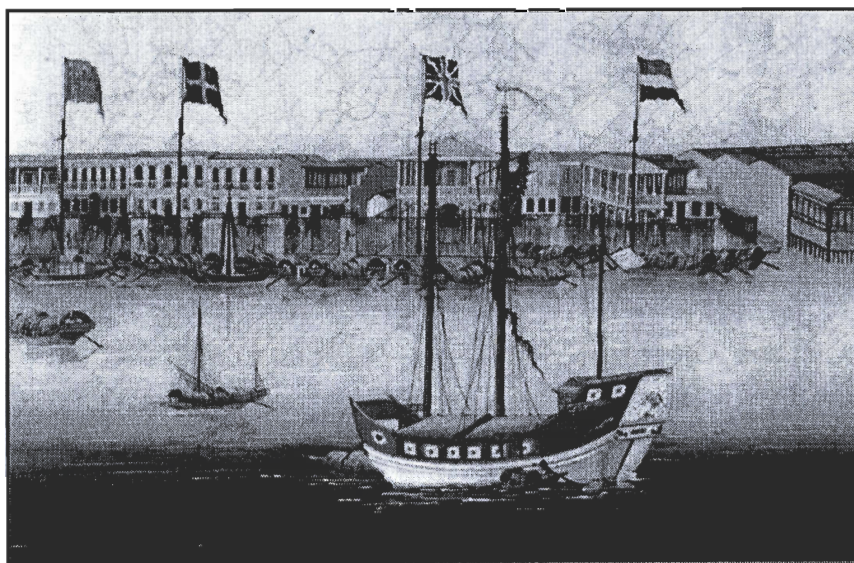


Figure 4 : Représentation des factoreries à Canton dans MILLER, Russell et Co., *La Route de la Soie*, Espagne, Time Life, 1981, p.95, *La Grande Aventure de la Mer*

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

British Parliamentary Papers ; Area Studies, China Trade, T.36-T.40, Shannon Ireland, Irish University Press, 1971, 5 tomes.

BLANCARD, Pierre, *Manuel du commerce des Indes Orientales et de la Chine*, Paris, Bernard Librairie, 1806, 614 pages.

DERMIGNY, Louis, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce à la Chine*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1964, 491 pages, Ports-Routes-Trafics XVI.

FORTUNE, Robert, *Aventures de Robert Fortune dans ses voyages en Chine à la recherche des fleurs et du thé (1843-1850)*, Traduit de l'anglais, Paris, Librairie de L.Hachette et Cie, 1854, 269 pages.

0

FORTUNE, Robert, *La route du thé et des fleurs*, traduit de l'anglais par Élisabeth Luc et Gérard Piloquet, Paris, Payot & Rivages, 2001 (1992), 205 pages, Petite Bibliothèque Payot / Voyageurs. – Première Édition : Londres, John Murray, 1852

MILBURN, William, *Oriental Commerce*, vol.2, New Delhi, Munshiram Manoharla Publishers Pvt. Ltd., 1999 (1813), 581 pages.

MUN, Thomas, *England's Treasure by Foreign Trade (1664)*, Extrait dans KISHLANSKY, Mark A., *Sources of World History : Readings for World Civilization*, Vol.II, New York, Harper Collins College Publishers, 1993, p.39-43.

PEYREFITTE, Alain, *Un choc de cultures : la vision des Chinois*, Paris, Fayard, 1991.

PEYREFITTE, Alain, *Un choc de cultures : le regard des Anglais*, Paris, Fayard, 1998.

PEYREFITTE, Alain, *L'Empire Immobile ou le Choc des Mondes*, Paris, Fayard, 1989, 796 pages.

RONDOT, Natalis, *Étude pratique du commerce d'exportation de la Chine*, Paris, Chez Renard, 1848, 280 pages.

SMITH, Adam, *The Wealth of Nations (1776)*, Extrait dans KISHLANSKY, Mark A., *Sources of World History : Readings for World Civilization*, Vol.II, New York, Harper Collins College Publishers, p.43-47.

MONOGRAPHIES ET PÉRIODIQUES

Ouvrages généraux

CIOLI, Lionello, *Histoire économique de l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Payot, 1938, 318 pages, Collection Bibliothèque Politique et Économique.

DUPUIS, Jacques, *Histoire de l'Inde*, Paris, Kailash, 1996, 413 pages, Civilisations & Sociétés.

ETEMAD, Bouda, *De l'utilité des empires ; colonisation et prospérité de l'Europe*, Paris, Armand Colin, 2005, 335 pages.

FRÉDÉRIC, Louis, *Histoire de l'Inde et des Indiens*, Paris, Criterion, 1996, 816 pages, Histoire et histoires.

GERNET, Jacques, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1987 (1972), 699 pages, Destins du Monde

KISHLANSKY, Mark A., *Sources of World History : Readings for World Civilization*, Vol.II, New York, Harper Collins College Publishers, 1993, 410 pages.

MANGAIRAZ, Michel, *Histoire économique ; XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Larousse, 1992, 826 pages, Collection Testes Essentiels.

MARKOVITS, Claude, dirigé par, *Histoire de l'Inde Moderne ; 1480-1950*, France, Fayard, 1994, 727 pages.

MARX, Roland, *Histoire de la Grande-Bretagne*, Paris, Éditions Perrin, 2004 (1980), 581 pages, Collection Tempus.

MAURO, Frédéric, *L'Expansion européenne ; 1600-1870*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996 (1964), 453 pages, Nouvelle Clio ; l'Histoire et ses Problèmes.

MELCHLOT-DURAND, Stéphane, « Légende », *L'ABCdaire du thé*, Paris, Flammarion-Mariage Frères, 1996, p.82.

TWITCHETT, Denis Crispin et J. K. FAIRBANK, *The Cambridge History of China*, Vol. 10, New York, Cambridge University Press, 2002 (1978), 725 pages.

Études

AKERS-JONES, David, « Tea and Opium : Some Further Notes on Macartney's Role », *Journal of the Hong Kong Branch of the Royal Asiatic Society*, 2001, Vol. 41, p.367-372.

AUZÉPY, Marie-France, "La Guerre de l'Opium dans l'Empire Chinois", *L'Histoire*, 1990 (mars), No.131, p.8-16.

BASU, Dilip K., « The Opium War and the Opening of China : A historiographical Note », *Ch'ing shih wen-t'i*, Décembre 1977, No.3, Supplément 1, p.2-16

BAYLY, C.A., *The New Cambridge History of India T.2.1 : Indian Society and the Making of the British Empire*, New York, Cambridge University Press, 1988, 230 pages.

BECAUD, Nadia, *Le thé ; la culture chinoise du thé*, France, Éditions Stéphane Bachès, 2004, 143 pages.

BERTHIER, Gilles Baud, « L'évolution du négoce du thé en Chine au XIXe siècle » dans *Asie III ; Savourer, Goûter*, dir. Flora BLANCHON, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1995, p.309-317, Centre de Recherche sur l'Extrême-Orient de Paris-Sorbonne.

BLOFELD, John, *L'art chinois du thé*, traduit par Josette Herbert, Paris, Dervy-Livres, 1986, 207 pages, Mystiques et Religions.

BOUDASSOU, Bénédicte, *Le Thé*, France, Du May, 1996, 93 pages.

BUTEL, Paul, *Européens et espaces maritimes (vers 1690-vers 1790)*, France, Presses Universitaires de Bordeaux, 1997, 241 pages, Parcours Universitaires.

BUTEL, Paul, *Histoire du thé*, Paris, Les Éditions Desjonquères, 1989, 256 pages.

BUTEL, Paul, « Le négoce international en France au XVIIIe siècle » dans CROUZET, François M., *Le Négoce International ; XIIIe-XXe siècle*, dir., Paris, Economica, 1989, p.139-152, Collection Économies et Sociétés Contemporaines.

BUTEL, Paul, *L'opium ; Histoire d'une fascination*, Paris, Perrin, 1995, 493 pages.

C0000HEONG, W.E., *Mandarins and Merchants ; Jardine Matheson & Co., a China Agency of the Early Nineteenth Century*, London, Curzon Press, 1979, 298 pages, Scandinavian Institute of Asian Studies Monograph Series, no.26.

CHIVA, Matty, « Le mangeur et le mangé : la complexité d'une relation fondamentale », dans GIACHETTI, Ismène, *Identité des mangeurs ; Images des aliments*, Paris, Polytechnica, 1996, p.11-30, CNERNA-CNRS Sciences Humaines et pratiques alimentaires.

CHUNG, Tan, « Imperialism in Nineteenth-Century China : Foreign Mud on Good Earth : British Opium Enterprise Vis-a-Vis China », *China Report*, Mars-Avril 1981, Vol.17, No.9, p.9-41.

CORBEAU, Jean-Pierre, « Identité et image du mangeur », *Champs Visuels*, Mai 1997, No.5, p.10-20.

CRANMER-BYNG, J.L. et Trevor H. LEVERE, « A Case Study in Cultural Collision : Scientific Apparatus in the Macartney Embassy to China, 1793 », *Annals of Science*, Septembre 1981, Vol.38, No.5, p.503-525.

CROUZET, François M., *Le Négoce International ; XIII^e-XX^e siècle*, dir., Paris, Economica, 1989, 249 pages, Collection Économies et Sociétés Contemporaines.

DERMIGNY, Louis, *La Chine et l'Occident ; le commerce à Canton au XVIII^e siècle, 1719-1833*, Tome 1-2-3-4, Paris, S.E.V.P.E.N., 1964, 1625 pages et album de 130 pages, Ports-Routes-Traffics XVI.

DÉRY, Carl, 1842-1793, *Entre la Chine et l'Angleterre : diplomatie-rhétorique*, Québec, Université Laval, 2003, 123 pages.

DESCLAUX, Jessica, « Garam-Garam Chai (1^{ère} partie) », *Nouvelles de l'Inde*, Novembre/Décembre 2004, no.355, p.14-15.

DESCLAUX, Jessica, « Garam-Garam Chai (2^e partie) », *Nouvelles de l'Inde*, Janvier 2005, no.356, p.9-10.

DE VIENNE, Marie-Sybille, *La Chine au déclin des Lumières ; L'expérience de Charles de Constant, négociant des loges de Canton*, Paris, Honoré Champion, 2004, 565 pages, L'atelier des voyages.

FAIRBANK, J.K., « Tributary Trade and China's Relations with the West », *The Far Eastern Quarterly*, Février 1942, Vol.1, No.2, p.129-149.

FAVIER, René, *Les Européens et les Indes orientales au XVIII^e siècle*, Paris, Ophrys, 1997, 160 pages, Synthèse et Histoire.

FORREST, Denys, *Tea for the British ; The Social and Economic History of a Famous Trade*, London, Chatto & Windus, 1973, 320 pages.

FOURNIER, Dominique et Jean-Luc JAMARD, « Pratiques alimentaires, pratiques identitaires », *Techniques et culture*, 1998 (Janv-Déc.), No.31-32, p.219-240.

FLANDRIN, Jean-Louis et Massimo MONTANARI, collectif dirigé par, *Histoire de l'alimentation*, Paris, Fayard, 1996, 915 pages

GARRIGUES-CRESSWELL, Martine et Marie Alexandrine MARTIN, « L'alimentation : entre mondialisation et expression identitaire », *Techniques et culture*, 1998 (Janv-Déc.), No.31-32, p.1-16.

GELBER, Harry G., *The Dragon and the Foreign Devils ; China and the World, 1100 BC to the Present*, London, Bloomsbury, 1997, 492 pages.

GIACHETTI, Ismène, *Identité des mangeurs ; Images des aliments*, Paris, Polytechnica, 1996, 217 pages, CNERNA-CNRS Sciences Humaines et pratiques alimentaires.

GILLINGHAM, Paul, « The Macartney Embassy to China, 1792-94 », *History Today*, Novembre 1993, Vol.43, No.11, p.28-34.

GIRAULT, René, *Diplomatie européenne. Nations et impérialisme 1871-1914*, Paris, Armand Colin, 1997, 286 pages.

GREENBERG, Michael, *British Trade and the Opening of China ; 1800-42*, Cambridge, University Press of Cambridge, 1969 (1951), 238 pages, Cambridge Studies in Economic History.

HAUDRERE, Philippe, *La Compagnie Française des Indes au XVIIIe siècle (1719-1795)*, Tomes 1-2-3-4, Paris, Librairie de l'Inde, 1989, 1428 pages.

HAUDRERE, Philippe, *Le grand commerce maritime au XVIIIe siècle ; Européens et espaces maritimes*, France, Sedes, 1997. 155 pages, Regards sur l'Histoire, No.121.

HAUDRERE, Philippe, « Fortunes orientale et commerce d'Inde en Inde au XVIIIe siècle » dans CROUZET, François M., *Le Négoce International ; XIIIe-XXe siècle*, dir., Paris, Economica, 1989, p.191-198, Collection Économies et Sociétés Contemporaines.

HUETZ DE LEMPS, Alain, « Boissons coloniales et essor du sucre », dans FLANDRIN, Jean-Louis et Massimo MONTANARI, collectif dirigé par, *Histoire de l'alimentation*, Paris, Fayard, 1996, 915 pages

HUETZ DE LEMPS, Alain, *Histoire du rhum*, Paris, Desjonquères, 1997, 287 pages.

JAINÉ, Tom, *The Englishman's Food ; Five Centuries of English Diet*, Éd. Révisée, Great Britain, Pimlico, 1991 (1939), 482 pages.

JEANNIN, Pierre, *Marchands du Nord : espaces et trafics à l'époque moderne*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1996, 331 pages.

JEANNIN, Pierre, « Les manuels de pratique commerciale imprimés pour les marchands français (XVIe-XVIIIe siècle) » dans François M. CROUZET, *Le Négoce International ; XIIIe-XXe siècle*, dir., Paris, Economica, 1989, p.35-57, Collection Économies et Sociétés Contemporaines.

KAISONG, Deng, "Dispute for Macao Trade Between European Powers from the Sixteenth Century to the Nineteenth Century" dans *Mariners, Merchants and Oceans ; Studies in Maritime History*, New Delhi, Manohar, 1995, p.163-174.

LE PICHON, Alain, *Aux origines de Hong Kong. Aspects de la civilisation commerciale à Canton : le fonds de commerce de Jardine, Matheson & Co. 1827-1839*, Paris, L'Harmattan, 1998, 602 pages, Recherches Asiatiques.

LI, Shenwen, *Stratégies missionnaires des jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVIIIe siècle*, Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et l'Harmattan, 2001, 379 pages, Coll. Inter Cultures

MASON, Laura, « Les puddings et l'identité anglaise », dans BRUEGEL, Martin et Bruno LAURIOUX, dir. *Histoire et Identités Alimentaires en Europe*, Paris, Hachette Littératures, p.169-181.

MELANCON, Glenn, "Honor in Opium ? The British Declaration of War on China, 1839-1840.", *International History Review*, 1999, No.21, Vol.4, p.854-874.

MINTZ, Sydney W. *Sweetness and Power ; The Place of Sugar in Modern History*, New York, Elisabeth Sifton Book-Viking, 1985, 274 pages

MINTZ, Sydney W, *Tasting Food, Tasting Freedom*, Boston, Beacon Press, 1996, 149 pages, Excursions into Eating, Culture, and the Past.

MORINEAU, Michel, *Les grandes compagnies des Indes orientales (XVIe-XIXe siècles)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, 127 pages, Que Sais-Je ? No.2832.

MORSE, Hosea Ballou, *The Gilds of China with an Account of the Gild Merchant or Co-Hong of Canton*, New York, Russell & Russell, 1967 (1932), 111 pages.

MUI, Hoh-Cheung et Lorna H. MUI, *The Management of Monopoly ; A Study of the English East India Company's Conduct of its Tea Trade, 1784-1833*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1984, 192 pages.

MUI, Hoh-Cheung et Lorna H. MUI, *Shops and Shopkeeping in Eighteenth-Century England*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 1989, 381 pages.

MUI, Hoh-Cheung et Lorna H. MUI, "Smuggling and the British Tea Trade Before 1784", *American Historical Review*, 1968, No.74, vol.1, p.44-73.

NEWSINGER, John, "Britain's Opium War", *Monthly Review*, 1997, No.49, vol.5, p.35-42.

NGUYEN, D.T. et M. ROSE, "Demand for Tea in the UK 1874-1938 : an Econometric Study", *Journal of Development Studies*, 1987, No.24, Vol1, p.43-59.

OBEROI, V.S., « Les sept sœurs : l'Assam », *Nouvelles de l'Inde*, Avril 2005, No.359, p.18-19.

PIROELLE, Ann, « Le choc des Cultures : Une Étude de la Communication du Chocolat », *Champs Visuels*, Mai 1997, No.5, p.39-49.

POULAIN, Jean-Pierre, « La nourriture de l'autre : entre délices et dégoûts », dans *Cultures, Nourritures*, dirigé par DUVIGNAUD, Jean et Chérif KHAZNADAR, Belgique, Babel, 1997, p.115-139, Internationale de l'imaginaire, Nouvelle Série, no.7.

PRAKASH, OM, *The New Cambridge History of India T.2.5 : European Commercial Enterprise in Pre-Colonial India*, New York, Cambridge University Press, 1998, 377 pages.

RUNNER, Jean, *Le Thé*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974, 126 pages, Que Sais-je ?

SABBAN, Françoise, "Compte-rendu de lecture de Robert Fortune, *La route du thé et des fleurs*, traduit de l'anglais par Élisabeth Luc et Gérard Piloquet, Paris, Hoëbeke, 233 pages (Collection Le Grand Dehors) », dans *Étude Chinoises*, Printemps 1993, Vol.XII, No.1, p.191-194.

SAHU, A.C., « Genesis and Growth of Indo-Chinese Opium Monopoly under East India Company », *Journal of Indian History*, 1979, Vol. 57, No. 1, p.163-169.

SCOTT, J.M., *The Tea Story*, London, Heinemann, 1964, 203 pages.

SMITH, S.D., "Accounting for taste : British Coffee Consumption in Historical Perspective", *Journal of Interdisciplinary History*, 1996, No.27, Vol.2, p.183-214.

SMITH, Woodruff D, "Complications of the Commonplace Tea, Sugar, and Imperialism", *Journal of Interdisciplinary History*, 1992, No.23, Vol.2, p.259-278.

SPENCER, Jonanthan D., *La Chine imaginaire. Les Chinois vus par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, Canada, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000, 259 pages, Sociétés et Cultures de l'Asie.

VILLIERS, Patrick et Jean-Pierre DUTEIL, *la mer et les colonies XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Hachette Supérieur, 1997, 255 pages, Carré Histoire.

WALEY-COHEN, Joanna, *Les Sextants de Pékin*, Canada, Les Presses de l'Université de Montréal, 2002, 340 pages.

WEINBERG, Bennett Alan et Bonnie K. BEALER, *The World of Caffeine ; The Science and Culture of the World's Most Popular Drug*, New York and London, Routledge, 2001, 394 pages.

ZUFFEREY, Nicolas, « Celui qui ne boit pas de thé peut-il être Chinois ? », *Le Monde diplomatique*, Octobre 2004, p.16-17.

WEB

PERELSZTEJN, Diane et Willy, et Joëlle KILIMNIK, Robert Fortune, le voleur du thé, Les Films de la Mémoire, Bruxelles, 2002.

www.chelseaphysicgarden.co.uk , Site Web officiel de ce jardin site à Londres.

www.gutenberg.org , Bibliothèque virtuelle de plusieurs oeuvres importantes qui ont été numérisées.

<http://classiques.uqac.ca> , Bibliothèque virtuelle développée par Jean-Marie Tremblay en collaboration avec l'Université du Québec à Chicoutimi et le Cégep de Chicoutimi.